3 1761 09939648 3

495M

I

La Jeunesse de Sainte-Beuve

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

Ouvrages de M. Émile Faguet

de l'Académie française

Seizième siècle. — Dix-septième siècle. — Dix-huitième siècle. — Dix-neuvième siècle, *études littéraires,* quatre volumes in-18 jésus, chaque volume, broché. . . . 3 50

Politiques et Moralistes du dix-neuvième siècle. *Trois séries,* formant chacune un volume in-18 jésus, broché. 3 50

Politique comparée de Montesquieu, Rousseau et Voltaire. Un vol. in-18 jésus, troisième mille. 3 50

Propos littéraires. *Cinq séries,* formant chacune un volume in-18 jésus, broché (*chaque volume se vend séparément*). 3 50

Propos de théâtre. *Cinq séries,* formant chacune un volume in-18 jésus, broché (*chaque volume se vend séparément*). 3 50

Le Libéralisme. Un vol. in-18 jésus, broché. . . . 3 50

L'Anticléricalisme. Un vol. in-18 jésus, broché . . 3 50

Le Socialisme en 1907. Un vol. in-18 jésus, broché. 3 50

Le Pacifisme. Un vol. in-18 jésus, broché. 3 50

Le Féminisme. Un vol. in-18 jésus, broché 3 50

Discussions politiques. Un vol. in-18 jésus, broché. 3 50

Les Préjugés nécessaires. Un vol. in-18 jésus, broché. 3 50

La Démission de la Morale. Un vol. in-18 jésus, broché. 3 50

En lisant Nietzsche. Un vol. in-18 jésus, broché . . 3 50

Pour qu'on lise Platon. Un vol. in-18 jésus, broché. 3 50

Amours d'hommes de lettres. Un volume in-18 jésus, broché 3 50

Simplification simple de l'orthographe. Une piqûre in-18 jésus. 0 60

Madame de Maintenon institutrice. Un volume in-12, orné d'un portrait, 3e édition, broché 1 50

Corneille. Un vol. in-8° illustré, 9e édition, broché. . 2 »

La Fontaine. Un vol. in-8° illustré, 12e édition, broché. 2 »

Voltaire. Un vol. in-8° illustré, 8e édition, broché. . . 2 »

Discours de réception à l'Académie française, avec la réponse de M. Emile Ollivier. Une brochure in-18 jésus. 1 50

Réponse de M. Emile Faguet au discours de réception de M. René Doumic. Une brochure in-18 jésus . . 1 »

Discours de réception de M. le Général Langlois et réponse de M. Emile Faguet. Une brochure in-18 jésus. 1 50

Cours de poésie française. *Leçon d'inauguration.* Une piqûre. 0 50

Le bicentenaire de J.-J. Rousseau

La Vie de Rousseau. Un vol. in-18 jésus, broché . 3 50

Rousseau contre Molière. Un vol. in-18 jésus, broché. 3 50

Les Amies de Rousseau. Un vol. in-18 jésus, broché. 3 50

Rousseau penseur. Un vol. in-18 jésus, broché. . . 3 50

Rousseau artiste. Un vol. in-18 jésus, broché . . . 3 50

LF
S137
.Yfa

ÉMILE FAGUET
DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

La Jeunesse de Sainte-Beuve

542894
4 6 52

PARIS
SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'IMPRIMERIE ET DE LIBRAIRIE
ANCIENNE LIBRAIRIE LECÈNE, OUDIN ET Cie
15, rue de Cluny, 15
1914

OXFORD UNIVERSITY PRESS

La Jeunesse de Sainte-Beuve

Je me propose d'étudier, dans ce qu'il a écrit et uniquement dans ce qu'il a écrit, la jeunesse de Sainte-Beuve, sa sensibilité et la formation de sa sensibilité et l'éducation de sa sensibilité, son imagination et la formation de son imagination et l'éducation de son imagination, son intelligence et la formation de son intelligence et l'éducation de son intelligence ; en un mot, je me propose d'examiner *Volupté*, *Vie, poésies et pensées de Joseph Delorme, les Consolations, le Livre d'amour* et *les Pensées d'août* comme s'ils étaient des « Confessions » de Sainte-Beuve, très persuadé qu'à infiniment peu près ce sont des confessions en effet.

Puis, comme complément de mon étude et comme une manière de vérification de cette

étude, j'examinerai *ce qu'a produit* Sainte-Beuve se racontant et s'épanchant, ce qu'a produit Sainte-Beuve subjectif et personnel, et c'est-à-dire *Volupté*, *Joseph Delorme*, *les Consolations*, *le Livre d'amour* et *les Pensées d'août* considérées comme œuvres d'art. Cet examen fait de près pourra servir d'une contribution à la connaissance générale et complète du critique et du penseur qui a écrit les *Lundis*.

I

SA SENSIBILITÉ.

Sainte-Beuve resta jusqu'à quarante, cinquante ans, un étudiant pauvre, sensuel, timide, ambitieux, laborieux et jaloux. On ne saurait trop insister sur sa pauvreté, qui, alors que tous ses compagnons de jeunesse arrivaient à la fortune ou au moins à l'aisance, le meurtrissait obstinément. Il n'était pas pauvre, il était littéralement dans la misère. Songez qu'en 1843, âgé de tout près de quarante ans, à une amie d'enfance très aimée, qui traversait de cruelles épreuves, il était obligé d'écrire : « Chère madame, j'irai vous voir à mon premier instant libre. J'ai été, en effet, très fatigué et sans répit. Mes affaires sont mauvaises : je dois sept cents francs. Les revues me sont fermées et je n'ai plus d'autres secours [ressources ?] que ma place, de sorte que mes appointements sont entamés d'avance. Je vais être forcé d'emprunter encore aux abords du jour de l'an et je n'ai de moyens de payer que mois

à mois. Voilà mes misères ; je les sens surtout se représenter quand vous me parlez de votre état, que je voudrais tant pouvoir alléger... »

Sensualité très vive, timidité extrême, susceptibilité chatouilleuse, désir de l'amour et désir de la gloire toujours mêlés, l'une de ces jouissances se présentant quelquefois, cependant, comme compensation du renoncement à l'autre, désir latent, affleurant parfois à la conscience, de vie médiocre et très calme, complaisamment acceptée à condition qu'elle soit toujours intellectuelle ; sentiment très amer de son impuissance avec orgueil lui persuadant que ce sentiment de son impuissance est une illusion : voilà, ce me semble, les principaux traits de la complexion sentimentale de Sainte-Beuve.

Dans son portrait de Joseph Delorme, qu'il ne faut pas identifier absolument avec Sainte-Beuve mais où il est évident que Sainte-Beuve a beaucoup mis de lui-même, il avoue ou il déclare deux traits qui lui sont restés littéralement jusqu'à la mort, ou qui, un peu atténués pendant sa maturité (et très peu ce me semble) ont reparu vivement dans sa vieillesse ; c'est à savoir la timidité et l'entêtement : « Quoique d'un caractère inflexible et d'airain, il est, si on ne l'atteint pas au fond, doux, tolérant et facile

à vivre, surtout inoffensif. Ceux qui le connaissent veulent bien l'aimer, ou du moins s'intéresser à lui ; tout ce qu'ils lui peuvent reprocher, c'est d'être excessivement timide, peu parleur et triste. Il entre aisément dans les idées de tout le monde et pourtant il a des idées à lui, auxquelles il tient et avec raison... »

Sainte-Beuve était un sensuel timide et honteux. C'est le premier trait qu'il donne à son Amaury : « Je n'avais aucune occasion de voir des personnes du sexe qui fussent de mon âge ou desquelles mon âge pût être touché. J'eusse d'ailleurs été très sauvage à la rencontre, précisément à cause de mon naissant désir. La moindre allusion à ces sortes de matières dans le discours était pour moi un supplice et comme un trait personnel qui me déconcertait : je me troublais alors et devenais de mille couleurs. J'avais fini par être d'une telle susceptibilité sur ce point que la crainte de perdre contenance si la conversation venait à effleurer des sujets de mœurs et d'honnête volupté m'obsédait perpétuellement et empoisonnait à l'avance pour moi les causeries du dîner et de la veillée. »

En excellent psychologue il remarqua aussitôt que cette pudeur maladive naît précisément de la sensualité et l'*avive* et irrite : « Si devant l'univers je refoulais ces vagues et inquiétantes

sources d'émotion jusqu'au troisième puits de mon âme, j'y revenais ensuite trop complaisamment en secret ; j'appliquais une oreille trop curieuse et trop charmée à leur murmure. »

Laid du reste et se sachant tel et croyant comme tous les jeunes gens qui ont lu des romans, d'une part que les femmes s'y connaissent en beauté masculine et d'autre part qu'elles n'aiment point les hommes laids, ce qui est une erreur radicale, il s'imaginait « atteint d'une espèce de laideur qui devait rapidement s'accroître et le défigurer », et « un désespoir glacé suivit cette prétendue découverte » et « la crainte de ne pas être aimé ne lui laissait pas de relâche ».

Sainte-Beuve, parce qu'il l'a éprouvé pour lui-même, attache une immense importance pour ce qui est de la formation du caractère au plus petit défaut physique. « On serait stupéfait si l'on voyait à nu combien ont d'influence sur la moralité et les premières déterminations des natures les mieux douées quelques circonstances à peine avouables, le pois chiche ou le pied bot, une taille croquée [? cassée, faussée comme si elle avait reçu un coup de dent ?], une ligne inégale, un pli de l'épiderme ; on devient bon ou fat, ou libertin ou mystique à cause de cela. »

Il n'en était pas moins pour cela et je l'ai dit, il n'en était que plus pour cela rêveur de voluptés ensorcelantes. L'approche de la femme aimée l'enivrait autant qu'elle paralysait son transport. La femme lui paraissait comme revêtue d'une atmosphère voluptueuse que son désir à lui jetait sur elle : « La beauté la plus égale et la plus soutenue a nécessairement ses heures d'éclipse et de défaillance... Il est des saisons et des mois où elle devient sujette aux langueurs. Elle se lève dans un nuage qui ne la quitte pas et qui la revêt d'une tiédeur perfide. Ses yeux sont étranges, ses bras retombent, son corps s'oublie en d'incroyables postures; sa voix flatteuse va au cœur et fait mourir. Quand on approche, l'émotion gagne, le trouble est contagieux ; chaque geste, chaque parole semble d'elle une faveur. On dirait que ses cheveux, négligemment amassés sur sa tête, vont se dénouer ce jour-là au premier soupir et vous noyer le visage ; une volupté odorante s'exhale de sa personne comme d'une tige en fleur. Ivresse et poison, fuyez : toute femme en certains moments est séductrice. »

Il résiste, parce qu'il aime une femme, aux avances d'une autre femme qu'il n'aime pas et qui le désire, mais il se confesse profondément troublé dans ses sens : «... Je la vis venir au

trouble insinuant de ses regards et aux vagues discours platoniques où elle s'efforçait de m'envelopper. Mes sens frémirent mais mon cœur répugna. Un jour... Le péril fut vif par la surprise ; je n'eus garde de m'y exposer de rechef, ma force de résolution en cette circonstance me fit bien fermement sentir à quels autels mystérieux je m'appuyais. »

Plus tard, au contraire, ou plutôt inversement, car il n'y a pas contradiction, Amaury, pour se divertir de ses amours idéales, s'abandonne aux voluptés faciles et vulgaires ; mais, remarquez-le, en les goûtant profondément et en en comprenant trop bien la valeur, du moins pendant le temps qu'il les cherche, sinon après les avoir trouvées : « J'appris d'abord, dans mes courses lascives, à discerner, à poursuivre, à redouter et à désirer le genre de beauté que j'appellerai funeste, celle qui est toujours un piège mortel, jamais un angélique symbole ; celle qui ne se peint ni dans l'expression idéale du visage, ni dans le miroir des yeux, ni dans les délicatesses du sourire, ni dans le voile nuancé des paupières : le visage humain n'est rien, presque rien dans cette beauté ; l'œil et la voix qui, en se mariant avec douceur, sont si voisins de l'âme, ne font point partie ici de ce qu'on désire : c'est une beauté réelle, mais accablante et toute

de chair qui semble remonter en droite ligne aux filles des premières races déchues, qui ne se juge point en face et en conversant de vive voix, ainsi qu'il convient à l'homme, mais de loin plutôt, sur le hasard de la nuque et des reins, comme ferait le coup d'œil du chasseur pour les bêtes sauvages : oh ! j'ai compris cette beauté-là ! »

Il fait de la sensualité, de ses causes ou plutôt de ses ferments et de ses levains et aussi de ses effets et contre-coups, une analyse subtile et vraie qui est de tout point admirable. Il peint un homme, habilement repoussé par une coquette qu'il aime sensuellement, qui retourne par colère aux voluptés faciles et que ces voluptés renvoient, endurci et méchant à la coquette : «... Au sortir de ces scènes violentes avec Mme R... m'en revenant seul, plus broyé dans mon cerveau que si une roue pesante y avait passé, le cœur noyé de honte, j'allais, je me livrais à tous les étourdissements qui pouvaient déplacer la douleur et substituer un nouveau remords au premier. Ainsi par un enchaînement naturel en ce désordre, la colère me rendait tout vulnérable aux voluptés, lesquelles, m'endurcissant le cœur, y augmentaient un sourd levain de colère. On a dit que les dissolus sont compatissants, que ceux qui sont portés

à l'incontinence paraissent d'ordinaire chatouilleux et fort tendres à pleurer ; mais que les âmes qui travaillent à demeurer chastes n'ont pas une si grande tendresse. Cela ne contredit nullement ce que je vous dénonce de l'endurcissement et de la facilité de violence qui suit les plaisirs. Saint Augustin compare ces fruits étranges d'une tige amollie aux épines des buissons dont les racines sont douces. Saint Paul, comme l'a remarqué Bossuet, range sur la même ligne et tout à côté les hommes sans bienveillance et sans chasteté, les cruels et les voluptueux... La sagesse païenne, exprimant la même liaison de famille entre les vices en apparence contraires, s'écrie par la bouche de son Marc-Aurèle : « De quelles voluptés les brigands, les parricides et les tyrans ne firent-ils pas l'essai ? » C'est qu'en effet il n'y a jamais dans le voluptueux qu'un semblant de compassion, une surface de larmes. Ses yeux se mouillent aisément avant le plaisir ; ils étincellent et s'enduisent d'une vague nitescence ; on croirait qu'il va tout aimer. Mais prenez-le au retour, sitôt son désir éteint, comme il se ferme, comme il devient sombre ! La couche brillante du dégel s'est rejointe au glaçon. Tandis que l'homme chaste et sociable, bon à tous les instants, d'une humeur aimante, désintéressée, d'une allégresse

innocente qui s'exhale jusque dans la solitude, converse volontiers avec les oiseaux du ciel, avec les feuilles frémissantes des bois, le voluptueux se retrouve personnel, fantasque comme son désir, tantôt prévenant et d'une mobilité d'éclat qui fascine ; tantôt, dès qu'il a réussi, farouche, terne, fuyard, se cachant, comme Adam après sa chute dans les bois du Paradis ; mais s'y cachant seul et sans Ève... Oh ! dans ces jours d'abandon et de précipice, qui dira les fuites, les instincts sauvages, la crainte des hommes où tombe l'esclave des délices ? Qui dira, à moins de l'avoir rencontré à l'improviste, l'expression sinistre de son front et la dureté de ses regards ? Souvent, au soir de ces heures flétries, ayant envie pourtant de me remettre, de me réhabiliter à mes yeux par quelque conversation où l'esprit se mêlât, je me dirigeais vers une maison amie ; puis, arrivé à la porte, je m'en proposais une autre, n'osant monter dans la première, et j'allais, je revenais de la sorte sans entrer nulle part, sans plus savoir où j'en étais, me rebutant à chaque seuil, tant l'humeur en ces moments est plus farouche, tant la volonté plus vacillante ! »

Jusque dans les moments de haute beauté morale et de pureté, le démon de la chair se fait entendre au moins en un murmure et altère ce

qu'il conviendrait d'appeler la sérénité des heures tragiques. Quand Amaury prêtre, après avoir assisté dans le dernier passage celle qu'il a aimée toujours purement, prend congé du mari et l'embrasse en partant pour toujours, il voit leur fille qui les regarde : « Sa fille nous vit-elle ainsi embrassés, du haut de la terrasse ? Que conçut-elle à cette vue ? En resta-t-elle occupée dans la suite ? Je l'ignore. Savons-nous ce que pensent en leur cœur les filles de celles que nous avons aimées ? »

Pensée touchante, certainement, bien voluptueuse aussi et qui prolonge à la génération qui suit, avec un certain appétit secret de la troubler, le désir dont nous avons poursuivi la femme aimée qui n'est plus.

Ce que ce voluptueux appelait « volupté », il le savait bien et il l'a bien dit : « Le livre « *Volupté* » répondait certainement à *une disposition maladive* qui courait alors dans la jeunesse et qui n'avait pas été rendue encore à ce degré. « C'était une sorte de *langueur rêveuse, attendrie, énervée*, que j'avais nommée de ce nom de volupté et que plus d'un jeune lecteur reconnaissait en soi-même dans cette description faite d'après nature. »

Cette affection de l'âme, et c'est ce qu'il a senti lui-même et c'est ce qu'il a fait comprendre,

tend tout aussi bien et presque à la fois à l'amour le plus sensuel et à l'amour qui se veut le plus et qui se plaît le plus à être dégagé des sens. Aussi le Sainte-Beuve que nous venons de voir a parfaitement rêvé d'amour platonique, d'amour-amitié, d'amour tout blanc et immaculé. Il a répété avec transport les mots divins de l'*Imitation* : « L'amour est circonspect, humble et droit : il n'est ni amolli, ni léger, ni adonné aux choses vaines ; il est sobre, chaste, stable, plein de quiétude et gardé de sentinelles à toutes les portes des sens. — L'amour est patient, prudent et fidèle et il n'agit jamais en vue de lui-même et *seipsum quærens;* car, dès que quelqu'un agit en vue de lui-même, dès cet instant il est déchu de lui-même. »

Ce même jeune homme timide et ardent il le peint dans *la Vie de Joseph Delorme* avec quelques variantes que peut-être on peut négliger : « *Quoique d'un caractère inflexible et d'airain* [et c'est ceci qu'on peut négliger], il est, si on ne l'atteint pas au fond [susceptibilité], doux, tolérant, facile à vivre, surtout inoffensif : ceux qui le connaissent veulent bien l'aimer ou du moins s'intéresser à lui. Tout ce qu'ils lui peuvent reprocher, c'est d'être extrêmement timide, peu parleur et triste... »

Cette sensibilité mêlée de sensualité et d'idéalisme se connaissait très bien comme telle et dans sa duplexité et Amaury confesse naïvement qu'à certains instants il est las de la possession sans amour et de l'amour sans possession et qu'il a besoin de l'amour complet : « ...En la quittant pour retraverser seul cette mer si connue où je m'abandonnais, une voix moqueuse me rappelait tout bas, d'un ton de mondaine sagesse, que j'étais las à l'excès de l'amitié sans la possession et de la possession sans amour. »

Surtout ce qui le blessait profondément dans les femmes qu'il aimait à demi et qui l'aimaient de même, c'était l'inconnu d'elles qu'elles laissaient inconnu, ce qu'elles dérobaient d'elles-mêmes dans leur présent ou dans leur passé à sa curiosité amoureuse et à son amour fait en grande partie de curiosité, à son désir de possession par le savoir et de maîtrise par la connaissance. Ce qu'une femme ne nous permet pas de connaître dans sa vie, c'est une partie de sa personne qu'elle nous refuse, et l'amoureux passionné en veut toujours plus à une femme de ce qu'elle lui dérobe qu'il ne lui sait gré de ce qu'elle lui accorde. Je sais tel homme qui, lorsque celle qu'il aimait lui a révélé l'homme qu'elle avait aimé avant lui, a été très partagé entre le chagrin de n'avoir pas été aimé le pre-

mier et la satisfaction de voir qu'il était aimé puisqu'on ne pouvait pas lui cacher un premier amour ; et qui n'a jamais su si cette satisfaction était plus grande que ce chagrin ; mais qui encore croit que ce chagrin a été comme noyé dans cette joie, encore que cette joie ait été altérée par ce chagrin.

Sainte-Beuve aurait aimé celle qui lui aurait confié qu'elle en avait aimé un autre et ne pouvait aimer celle qui n'en avait peut-être pas aimé d'autre mais qui, en lui cachant son passé, le laissait soupçonner qu'elle en avait quelque chose à cacher. « Je faisais comme le sanglier qui se roule dans les buissons épineux et s'excite à la colère. Il y avait toujours d'elle à moi une portion du passé, inconnue, non avouée, quelque chose de sa vie ancienne qu'elle ne m'avait pas permis de pénétrer ; elle m'était par là restée étrangère. Dans les deux autres femmes aimées je n'avais rien éprouvé de pareil... Mais ici, chez Mme R..., point de cours de destinée charmants et faciles qu'on rêve à plaisir, qu'on reconstruit en imagination à force de mutuels échanges ; point de bocages lointains, de rêves toujours nommés et qui deviennent les nôtres. Passée une limite très voisine, c'était une fermeture sourde et obstinée et comme de prudence ; une discrétion sans grâce et sans le vague du mystère. »

Il s'apercevait ainsi d'une des tendances les plus marquées de sa nature, du goût de confesser, du goût d'être moitié confesseur, moitié directeur, du goût de connaître les cœurs féminins pour les diriger à son profit, ou seulement pour les connaître et pour jouir de les connaître et pour aiguiser sa sensibilité par cette connaissance délicate : « Moi, j'ai toujours tant aimé, au contraire, remonter, interroger dans leurs origines les existences mêmes dont je n'ai traversé qu'un point, reconnaître les destinées les plus humbles, leur naissance, leur premier flot encaissé dans les vallons et les fonds obscurs au bas des chaumières, tout leur agencement particulier avec les choses d'alentour. Plus ces destinées sont simples, naturelles, domestiques, plus j'y prends goût, m'y intéresse et souvent en moi-même m'en émerveille ; plus je m'en attendris devant Dieu comme à la vue d'une marguerite des champs. »

Cette sensibilité avait bien quelque chose en elle de factice, et je veux dire seulement que l'éducation de sa sensibilité, que les aliments de sa sensibilité lui donnaient quelquefois une teinte qui n'était pas celle qu'elle aurait eue toute seule et naturellement. Ceci n'est-il pas Jean-Jacques Rousseau adolescent allant d'Annecy à Turin et

rêvant amours seigneuriales à tout château qui se présentait à sa vue ? «... On voit les fêtes où glisse un couple volage, le devant des loges où il se penche, un air d'aimable accord, des manières éprises, des sourires piquants à la face du monde, les promenades et les chasses du matin dans les bois, toute cette gracieuse montée de la colline. *Les adolescents qui passent au bas des terrasses retentissantes de rire ou d'harmonie, qui rencontrent ces folles cavalcades un moment arrêtées et s'étalant sur les nappes de verdure aux marges ombragées des clairières, s'en reviennent tout dévorés, pensifs le long des prairies et se composent dans le roman de leur désir un interminable tissu de félicités charmantes.* »

Oui, cela est tout à fait du Jean-Jacques Rousseau *repensé*, *ressenti*, et du reste, pour le dire en passant, exprimé dans un style très digne de lui. Quelquefois cela va plus loin et jusqu'à un rôle joué, tout à fait étranger à la nature de Sainte-Beuve et faisant avec elle un tel contraste qu'il ne laisse pas de devenir un peu ridicule. Sainte-Beuve déguisé en Ossian est imprévu. Ses lectures romantiques l'ont amené là une fois ou deux :

L'autre nuit, je veillais dans mon lit sans lumière ;
Et la verve en mon sein à flots silencieux
S'amassait, quand soudain, frappant du pied les cieux,
L'éclair, comme un coursier à la pâle crinière,

Passa ; la foudre en char retentissait derrière,
Et la terre tremblait sous ses divins essieux ;
Et tous les animaux, d'effroi religieux
Saisis, restaient chacun tapis dans leur tanière.

Mais moi, mon âme en feu s'allumait à l'éclair ;
Tout mon sein bouillonnait et chaque coup dans l'air
A mon front trop chargé déchirait un nuage.

J'étais dans ce concert un sublime instrument ;
Homme, je me sentais plus grand qu'un élément,
Et Dieu parlait en moi plus haut que dans l'orage.

Un tel excès de ridicule est très rare dans Sainte-Beuve même jeune (ce sonnet est daté par lui 1829), mais il fallait l'indiquer, parce que, si, littérairement, Sainte-Beuve s'est cru romantique jusque vers 1835, alors que de fond de nature il ne l'était point du tout jusque-là, qu'il était un peu trop le contraire ; tout de même, personnellement, on le voit ici qui se croit ossianesque et qui l'est autant qu'il le peut être pendant une heure, alors que le fond de sa complexion est absolument d'une autre sorte.

Il en va de même de cet amour platonique, de cette gageure d'amour platonique qui est le fond ou, si l'on veut, la partie la plus considérable de *Volupté*. C'est un peu une chose ressentie, c'est surtout et un souvenir de la *Nouvelle Héloïse* et une obéissance à la mode du temps. Les jeunes gens de 1825 étaient souvent ou vou-

laient être, jusqu'à l'être en effet, des Pétrarque ou des Fersen. Ils rêvaient d'amours blancs qui fussent éternels. Ils habillaient en tendresses platoniques des amours qui souvent étaient des amours sans aversion pour les réalités. Au moins à moitié, par imitation, Sainte-Beuve a fait de même. Seulement, ayant pour la vérité un goût qui allait jusqu'à la sincérité, il s'est représenté dans *Volupté* comme *capable* d'amour platonique tout en étant d'une part débauché, d'autre part très sensible aux aimables manèges d'une coquette, et cette triplicité même n'est pas le moindre agrément du roman célèbre.

Il est plus complètement vrai sur lui-même et je veux dire il nous fait mieux part de sa sensibilité sans éducation, de sa sensibilité sans mélange de sensibilité apprise, quand il se montre allant de l'amour de l'amour à l'amour de la gloire et à l'amour de la médiocrité ; ce partage ou plutôt ce flottement me semble tout à fait juste et d'un homme qui se connaît bien.

Enfant je m'étais dit et souvent répété :
« Jamais, jamais d'amour, c'est assez de la gloire;
« En des siècles sans nombre étendons ma mémoire
« Et semons ici-bas pour l'immortalité. »

« Plus tard je me disais : « Amour et volupté,
« Allez, et gloire aussi ! Que m'importe l'histoire ?

« Fantôme au laurier d'or, vierges au cou d'ivoire,
Je vous fuis pour l'étude et pour l'obscurité.

Ainsi, jeune orgueilleux, ainsi longtemps disais-je ;
Mais comme après l'hiver, en nos plaines, la neige
Sous le soleil de mars fond au premier beau jour,

Je te vis, blonde Hélène, et dans ce cœur farouche,
Aux rayons de tes yeux, au souffle de ta bouche,
Aux soupirs de ta voix, tout fondit en amour.

Et il est ainsi jusqu'à la trente-cinquième année et même plus tard. Il rêve toutes les sortes d'amour : il rêve de gloire littéraire, il rêve de médiocrité calme et studieuse se suffisant elle-même.

Il rêve de toutes sortes d'amour. D'amour humble et très obscur, tout à fait étranger à la gloire, même à cette gloire qui consiste à laisser la réputation d'un grand amour, d'amour pur et simple exécrant et méprisant d'avoir un but autre que lui-même. La pièce est belle et je la cite presque tout entière :

Passé vingt ans, quand l'âme aux rêves échappée
S'aperçoit un matin qu'elle s'était trompée,
Et rejette l'espoir d'un jeune et frais amour,
Se dit avec effroi qu'il est trop tard d'un jour,
Oh ! pourquoi, quelque part. . . . . .
Pourquoi ne pas enfin trouver une âme tendre,
Affligée elle-même et qui saurait m'entendre,
Deux yeux noirs d'où les pleurs auraient coulé longtemps,
Une brune un peu pâle, ayant bientôt trente ans,

Ou veuve, ou presque veuve ; et qui, lasse du monde...

. . . . . .

Nous irions nous aimer d'une amour longue et forte.
Ce serait un château, gothique ou non, qu'importe !
Mais de grands bois touffus, tout autour du manoir,
Des charmilles, un parc, où bien avant, au soir,
On pourrait s'égarer autour des eaux courantes,
Et se dire longtemps des paroles mourantes.
Et quel bonheur encore au lever, le matin,
Quand ses cheveux, sentant la rosée et le thym,
Roulent en noirs anneaux autour d'un cou d'albâtre,
Moi près d'elle, à genoux, son esclave idolâtre,
De réciter tout haut, en mariant nos voix,
Les doux chants nés d'hier ou connus d'autrefois.

. . . . . .

En hiver quand il neige, au coin du feu qu'on aime,
Pour nous, après causer, la volupté suprême,
Ce serait de nous lire un roman tour à tour.

. . . . . .

Puis, le roman fermé, toujours, d'un air jaloux
Nous dirions : « Ces amants s'aimèrent moins que nous. »
Point de fâcheux d'ailleurs ; point de prude voisine
Débitant d'un ton sec sa morale chagrine,
Et, durant plus d'une heure, installée au fauteuil,
Le visage allongé comme aux jours de grand deuil.
Non, rien que nous, nous seuls, nous pour toute la vie.
Et que m'importe à moi ce que dira l'envie ?
« Il se fait tort, vraiment, il perd son avenir,
Et sa jeunesse ainsi dans l'ombre va finir. »
Allez, tourmentez-vous, ô sages que vous êtes ;
A chaque vent qui souffle agitez tous vos têtes :
Heurtez-vous, foulez-vous dans un même chemin ;
En regrettant hier, espérez pour demain ;
Poursuivez, haletants, une ombre qui recule,
Ou dans l'étude encor que votre sang se brûle,
Et, pâles de soucis, prononcez gravement

Que les jours sont perdus que l'on passe en aimant !
Moi, désormais, je vis pour celle que j'adore ;
Ce qu'on dira de nous je veux qu'elle l'ignore ;
Durant nos soirs d'hiver, ou l'été dans nos bois,
Pour lui remplir le cœur c'est assez de ma voix;
Tout d'elle m'appartient, mon amour l'environne,
Et ma main à loisir lui tresse une couronne,
Une noble couronne aux immortelles fleurs,
Et dont en rêve un Dieu m'a donné les couleurs.

Ce qu'il y a de curieux c'est qu'à cette pièce Sainte-Beuve a mis une note qui est celle-ci : « Une légère teinte d'ironie n'est-elle pas répandue dans cette pièce et le poète n'y affecte-t-il pas comme à plaisir la langueur sentimentale ? » C'est de la sincérité complète qu'on a honte et de se mettre tout à fait à nu ; et c'est pourquoi la pièce de Sainte-Beuve qui me paraît la plus sincère est celle qu'il désire à demi qu'on prenne pour un jeu ; et ce n'est pas dans la pièce qu'il y a un peu d'affectation.

De cet amour humble et caché il fait sous forme de petit roman, de nouvelle, ou de conte en vers, des peintures souvent charmantes et où l'on sent son cœur. Il va — ou son héros, et il est presque inutile de prendre cette précaution, — revoir sa ville natale ; il se rappelle une enfant avec laquelle, adolescent, il jouait ; il la retrouve chez sa mère ; il s'est trompé ; il croyait la retrouver jeune fille et elle est enfant encore ;

il est ému : je reviendrai, dans un an ; puissé-je alors, plus pur, lavé de certaines taches, lui parler de ses souvenirs d'enfance sans avoir honte d'y toucher,

Et que je puisse au moins toucher sans les ternir,
Ces jours frais et vermeils où luit ton souvenir.

De même sorte et de même accent est cet amour, ressenti ou rêvé, amour de cœur ou amour de tête, inspiré ou avivé par une lecture de Charles Lamb, pour une toute jeune fille, pour une quasi-enfant, amour qui fait songer aux vers de Musset : « que l'amour d'une vierge est une piété... »

Paroles, vœux d'un cœur amoureux et timide,
Redoublez de mystère et de soin caressant,
Et près d'elle n'ayez d'aveu que dans l'accent !
Accent, redevenez plus tendre et plus limpide,
Emu d'un pleur secret sous son charme innocent !
Regards, retrouvez vite et perdez l'étincelle ;
Soyez, en l'effleurant, chastes et purs comme elle.
Car le pudique amour qui me tient cette fois,
Cette fois pour toujours, a pour unique choix
La vierge de candeur, la jeune fille sainte
Le cœur enfant qui vient de s'éveiller,
L'âme qu'il faut remplir sans lui faire de crainte,
Qu'il faut toucher sans la troubler !

Plutôt encore qu'amant aimé et enlevé jusqu'en quelque petit château de province par une jolie trentenaire, il se rêve *successeur* et *consolateur*, repoussé, puis accepté, puis accueilli, puis

aimé par une femme qui en a aimé un autre et qui peut-être l'aime encore. C'est peut-être ce rôle et qu'on me pardonne de dire cet emploi, que Sainte-Beuve a le plus rêvé et caressé dans ses songeries amoureuses. On peut songer à Mme Victor Hugo en lisant la pièce suivante ; mais, pour qui qu'elle soit, elle exprime bien nettement ce sentiment complexe : amour de la femme aimante qui en aime un autre et on l'aime et on la plaint amoureusement pour cela qu'elle est aimante ; espoir, rêvé, caressé qu'on pourra la consoler et, par la consoler, l'apprivoiser et la séduire. C'est un roman en une page, un roman rêvé.

Comment chanter quand l'amie est en pleurs,
En pleurs ardents en cuisantes douleurs,
Quand l'insomnie,
A son chevet, comme pour l'insulter
Chaque nuit dresse une image bannie,
Comment chanter ?

D'un court sommeil quand un odieux rêve
Toujours l'éveille, et debout la soulève :
Pâleur de mort !
Quand, plus étreint que ce vieillard de Troie
Sous deux serpents son noble cœur se tord
Comme une proie ;

Tenant sa main que je n'ose baiser,
Dans ma tendresse essayant d'apaiser
Son âpre veine,

Quand j'ai senti passer un brusque effroi,
Et ce beau sein ressaisi d'une peine
Qui n'est pas moi,

Comment chanter ? ...

C'est la première partie : attendrissement silencieux, un peu jaloux, un peu mouillé de pitié devant des pleurs qui ne sont pas pour vous. Seconde partie :

— ... Mais si la belle aimée
S'est adoucie et par degrés calmée,
Si sa pâleur
N'est plus qu'un charme où sourit l'amour même,
Sans s'irriter, si sa molle douleur
Permet : *Je t'aime !*

Si son regard le plus lent, le plus fin,
Envoie au mien, dans un oubli divin,
L'âme sacrée,
Et si sa lèvre, enflant ses beaux trésors,
Semble mûrir pour l'heure désirée,
On chante alors ;

On chante un peu, comme après une pluie
L'oiseau mouillé dont l'aile se ressuie
Sous un rayon ;
On chante aussi comme un rayon qui tremble,
Qui craint qu'au ciel le fuyant tourbillon
Ne se rassemble.

Et c'est-à-dire que l'espérance naît, et que chante à demi-voix dans le cœur, encore effa-

rouché, déjà confiant, le tremblant oiseau du désir.

Troisième partie : et si décidément l'on était aimé, chant de triomphe ; ou peut-être et plutôt l'on ne chanterait plus :

Que si l'amie, heureuse d'écouter,
Osait enfin après moi répéter
Ce mot : *Je t'aime !*
Si tout son cœur, à la fin découvert,
Tombait au mien dans un aveu suprême
D'un seul concert,

Chant du bonheur ! Oh ! quel hymne de fête
Pour couronner et bénir la conquête
A deux genoux !
A moins, à moins qu'à ce chant qui s'élance
Ne se mêlât le murmure plus doux,
Ou le silence !

Il aime les amours lentes à naître qui s'insinuent insensiblement en nous, qui, du goût passent à la sympathie, de la sympathie à l'affection, de l'affection à l'amitié et de l'amitié à l'amour ; il eût écrit et il a écrit à très peu près le *Pot de porcelaine* de Théophile Gautier, ce pendant exact du *Vase brisé* de Sully-Prudhomme. Le plus grand amour de sa vie il le peint se développant ainsi, aussi différent que possible du coup de foudre, naissant sans paraître naître, croissant d'un imperceptible progrès : « Ne dites pas qu'il naît ou ne naît pas tout

d'abord décidément d'un seul regard [qu'il naît tout d'abord, d'une façon décisive d'un seul regard, ou qu'il ne naît point] et que l'amitié une fois liée s'y oppose [et que, quand il n'est pas né tout d'abord, l'amitié qui se forme l'empêche de naître], car un poète qui savait aussi la tendresse [Molière] a dit :

Ah ! *qu'il est bien peu vrai* que ce qu'on doit aimer
Aussitôt qu'on le voit prend droit de nous charmer,
Et qu'un premier coup d'œil allume en nous les flammes
Où le ciel en naissant a destiné nos âmes !

« Dante, Pétrarque, ces mélodieux amants, ont pu noter l'an, le mois et l'heure ; ils ont eu l'étincelle rapide, sacrée, le coup de tonnerre lumineux. Un autre, aussi sincère [lui] *après deux années de lenteur*, a pu dire :

Tout me vint de l'aveugle habitude et du temps.
Au lieu d'un dard au cœur comme les combattants,
J'eus le venin caché que le miel insinue,
Les tortueux délais d'une plaie inconnue,
La langueur irritante où se bercent les sens ;
Tourments moins glorieux, moins beaux, moins innocents,
Mais plus réels au fond pour la moelle qui crie
Qu'une resplendissante et prompte idolâtrie.

Il me semble qu'il eût aimé à être aimé comme sa Christel, délicieuse du reste, en vient à aimer le comte Hervé. Elle est receveuse de

poste dans une bourgade ; les lettres d'amour que reçoit le comte Hervé lui passent par les mains. Elle en rêve. Elle a une émotion que d'abord elle ne se définit pas à le voir les ouvrir ; peu à peu elle se rend compte d'une joie mauvaise quand Hervé semble attristé après les avoir ouvertes, d'une sorte de colère quand il paraît joyeux. Elle reçoit l'amour en elle à le respirer chez une femme qu'elle n'a jamais vue et chez un homme qui ne la regarde pas. Les lettres cessent. Un jour à remarquer un singulier ton de voix dans le « il n'y a rien » de Christel, le comte la regarde. Il croit comprendre ; il revient, il aime à comprendre ; il revient encore, n'espérant plus qu'il y ait de lettres pour lui et espérant déjà qu'il n'y en a pas. Ils s'aiment.

Sainte-Beuve a dramatisé cela un peu plus que je ne fais ; mais toutes les premières approches de l'amour sont bien telles que je viens de les rapporter. Quelles humbles, quelles obscures et quelles fragiles racines de cet amour qui doit devenir puissant, victorieux et même meurtrier !

Ainsi Sainte-Beuve aurait voulu être aimé, d'une affection née de rien ou d'un rien, très timide comme lui, très discrète comme lui, crépusculaire comme lui, fleur tendre et

mélancoliquement souriante des « coteaux modérés ».

On voit comme il craint les amours violentes et romantiques et comme il « veut la nuance » et redoute « l'ardeur » et la fougue, combien il est aussi loin que possible ou très loin du moins; des « amants de Venise » dans ce *rondeau* qui, même au point de vue de la forme, est si remarquable et qui, en tout cas, est bien significatif de sa manière d'aimer et de la manière dont il aime à être aimé :

Doux Vents d'automne, attiédissez l'amie !
Vaste Forêt, ouvre-lui tes rameaux !
Sous les grands bois la douleur endormie,
En y rêvant, souvent calma ses maux.
Aux mots plus doux tu fus hospitalière,
Noble Forêt; ici vint La Vallière,
Ici Diane, en ces règnes si beaux ;
Et la charmille éclatait aux flambeaux.
La chasse court, le cerf fuit, le cor sonne ;
Pour prolonger ce que l'ombre pardonne,
Vous ménagiez le feuillage au berceau,
Doux Vents d'automne !

O ma Beauté, n'y soupirez-vous pas ?
Pourquoi ce cri vers le désert sauvage ?
Sur son coursier la voilà qui ravage
Rocs et halliers, et franchit tous les pas.
Cœur indompté, l'air des bois l'aiguillonne,
L'odeur des pins l'enivre. Ah ! c'est assez ;
Quand la forêt la va faire amazone,
Soufflez sur elle et me l'attiédissez,
Doux Vents d'automne !

Dirai-je — et pourquoi non ? — que certains goûts ou certaines faiblesses ancillaires, dont on s'est moqué plus tard chez un homme qui lui ressemblait comme un frère, il paraît les avoir lui-même assez jeune, et les consigne en passant et en souriant le premier, avec un joli geste à la Flaccus ou à la Dorat ? *La Suivante d'Emma* avec cette épigraphe : *Ne sit ancillae... amor pudori* (Horace) :

Emma, vous fûtes belle et depuis Champmêlé
. . . . . .
Et la nuit, au théâtre, un public enchanté
Avec illusion croit à votre beauté.
Mais bien tard, de plus près, quand, derrière la scène,
La curiosité, jeunes gens, nous entraîne,
(Car ce n'est plus l'amour) dans la loge, au boudoir,
Où se fait et défait la toilette du soir,
Que dirai-je ? On vous voit, on aime à vous entendre ;
On regrette tout bas ce que rien ne peut rendre ;
On jouit des trésors de votre esprit charmant ;
En vous on veut connaître un dernier monument
De l'âge qui n'est plus, d'un règne qui s'efface.
— Et pendant ce temps-là, souvent passe et repasse
Votre fraîche suivante, alerte, au pied glissant,
Fine de taille, à l'œil doux, furtif, agaçant,
Dont on ne sait le nom ; elle tourne sans cesse,
Détachant vos joyaux, vos robes de princesse,
Et sans bruit les emporte, et bientôt reparaît ;
Et, tout la regardant, l'adolescent distrait
A peine vous répond,... car elle est jeune et belle ;
Et, s'il revient demain, c'est peut-être pour elle.

Et je n'ai pas fait tort à Sainte-Beuve en

citant Horace, mais je lui en fais un peu en rappelant Dorat, et c'est certainement André Chénier qu'il fallait nommer.

Et ce goût des demi-teintes, des demi-hauteurs et des demi-profondeurs et ces sourires même quelquefois (très rarement) moqueurs un peu, n'empêchent point les déceptions de la tendresse d'être tragiques et le cri de l'amour trahi ou méconnu ou oublié, d'être, à la rencontre, très déchirant. L'amoureux s'assied sur une lande aride, en mesure ou n'en peut mesurer l'étendue infinie et il « lamente » de la sorte :

Désert du cœur, en ces longues soirées
Qu'Automne amène à notre hiver sans fleur,
Que vous avez de peines ignorées,
De sourds appels, de plaintes égarées,
Désert du cœur !

Dans la jeunesse, alors que tout commence,
Avant d'aimer, l'impatiente ardeur
S'en prend au sort et parle d'inclémence ;
Alors aussi vous paraissez immense,
Désert du cœur !

On veut l'amour ; on croit le ciel barbare
Tout l'avenir n'est qu'orage et rigueur ;
Et l'on demande à l'horizon avare
Quel infini du bonheur vous sépare,
Désert du cœur !

Illusion ! Courez, Jeunesse franche ;
Rien qu'à deux pas, c'est le buisson en fleur ;

Plus de désert ! — Mais, à l'âge où tout penche,
Est-il encor buisson ou rose blanche,
Désert du cœur ?

Lenteur amère ! attente inconsolée !
Oh ! par delà ce sable au pli trompeur,
N'est-il donc plus de secrète vallée,
Quelque Vaucluse amoureuse et voilée ?
Désert du cœur ?

Et ceci est la plainte sourde, profonde, emplissant les cavernes de l'âme et que l'on sent qui se répète incessamment, jour et nuit, voix de l'ombre et des mystères enfouis très loin au fond du cœur. — Voici le cri, le cri strident, celui de l'être qui fuit blessé parmi les hommes, parmi les déserts, parmi la foule, parmi les solitudes, secouant le trait qui pend à son flanc ou la hache qui est restée fixée à son front :

Laissez-moi ! tout a fui. Le printemps recommence ;
L'été s'anime, et le désir a lui,
Les sillons et les cœurs agitent leur semence.
Laissez-moi ! tout a fui.

Laissez-moi ! Dans nos champs les roches solitaires,
Les bois épais appellent mon ennui.
Je veux, au bord des lacs méditer leurs mystères,
Et comment tout m'a fui.

Laissez-moi m'égarer aux foules de la ville ;
J'aime ce peuple et son bruit réjoui ;
Il double la tristesse à ce cœur qui s'exile,
Et pour qui tout a fui.

Laissez-moi ! midi règne, et le soleil sans voiles
Fait un désert à mon œil ébloui.
Laissez-moi ! c'est le soir, et l'heure des étoiles ;
Qu'espérer ? tout a fui.

Oh ! laissez-moi, sans trêve, écouter ma blessure,
Aimer mon mal, et ne vouloir que lui.
Celle en qui je croyais, celle qui m'était sûre...
Laissez-moi ! tout a fui.

*
* *

Les sentiments religieux de Sainte-Beuve à cette époque existaient, si l'on veut, mais étaient tout intellectuels, ce qui veut dire à peu près qu'ils n'existaient pas ; mais qu'encore ils étaient en ce sens qu'il cherchait à en avoir. Sainte-Beuve a été religieux comme — voir plus loin — il a été romantique. Il ne l'était point du tout ; mais, pour être de son temps et pour n'être pas considéré comme étant au-dessous de son temps et aussi par une curiosité intellectuelle qui le poussait, non seulement à comprendre tous les états d'âme, mais à les sentir, sans quoi du reste on ne les comprend pas ; et encore par une sorte de contagion que le génie exerçait sur lui et par influence de Chateaubriand, de Lamartine et de Victor Hugo ; il s'efforçait, de parfaite bonne foi, à avoir une sensibilité religieuse, et sinon une religion, du moins une « religiosité », ce qui, du reste, je serai assez de l'avis de Dupanloup sur ce point, n'est

pas précisément une religion, mais en est le contraire.

Son fond primitif était l'incroyance et l'indifférence en matière religieuse — il va l'avouer, même en 1829 — mais comment causer avec le Victor Hugo de 1825-1830 sans raisonner, rêver et surtout bavarder christianisme, comme tous bons disciples de Chateaubriand doivent faire ; et si on faisait autrement, ne serait-on pas *Voltairien, c'est-à-dire classique ?* On ne se rend pas compte de l'état des esprits dans le monde littéraire de ce temps-là si l'on ne comprend pas les choses ainsi.

De là ce phœbus qui, de la part du Sainte-Beuve de 1829 (lettre à Hugo servant de préface aux *Consolations*), est tout ce qu'il y a de plus sérieux : « Oui, eût-on la géométrie de Pascal et le génie de René, si la mystérieuse semence de la rêverie a été jetée en nous et a germé sous nos larmes dès l'enfance, si nous nous sentons de bonne heure malades de la maladie de saint-Augustin et de Fénelon, si, comme le disciple dont parle Klopstock, ce Lebbée dont la plainte est si douce, nous avons besoin qu'un gardien céleste abrite notre sommeil avec de tendres branches d'olivier, si enfin, comme le triste Abbadona, nous portons en nous le poids de quelque chose d'irréparable ; il n'y a qu'une

voie ouverte pour échapper à l'ennui dévorant, aux lâches défaillances ou au mysticisme insensé, et cette voie, Dieu merci, n'est pas nouvelle ! Heureux qui n'en est jamais sorti ! plus heureux qui peut y rentrer ! Là seulement on trouve sécurité et plénitude ; des remèdes appropriés à toutes les misères de l'âme ; des formes divines et permanentes imposées au repentir, à la prière et au pardon ; de doux et fréquents rappels à la vigilance ; des trésors toujours abondants de charité et de grâce. *Nous parlons souvent de tout cela, ô mon ami, dans nos longues conversations d'hiver et nous ne différons quelquefois un peu que parce que vous êtes plus fort et que je suis faible...* »

Traduisez : parce que ma parole hésitante est faible devant votre parole lyrique et parce que, quoique me sentant plus intelligent que vous, votre génie poétique m'impose.

Exactement de même, il a confié sa peine, son inquiétude, son ennui, son mal du siècle à Lamartine, et Lamartine, qui n'a jamais eu un atome du mal du siècle, lui a dit : « Ce n'est rien ; croyez en Dieu et vous vous porterez le mieux du monde. » La date a une certaine importance et je remercie Sainte-Beuve de l'avoir donnée très exacte : juin 1829.

Le jour que je vous vis pour la troisième fois,
C'était en juin dernier, voici bientôt deux mois ;
. . . . . .
. . . . . .
Et dans vos souvenirs ceux que je choisissais,
C'était votre jeunesse, et vos premiers accès
D'abord flottants, obscurs, d'ardente poésie,
Et les égarements de votre fantaisie,
Vos mouvements sans but, vos courses en tout lieu
Avant qu'en votre cœur le démon fût un Dieu.
. . . . . .
. . . . . .
Enfant, Dieu vous nourrit de sa sainte parole ;
Mais bientôt, le laissant pour un monde frivole,
Et cherchant la sagesse et la paix hors de lui,
Vous avez poursuivi les plaisirs par ennui ;
Vous avez, loin de vous, couru mille chimères.
Goûté les douces eaux et les sources amères,
Et sous des yeux brillants, sur des lacs embaumés,
Demandé le bonheur à des objets aimés...

Et je conviens qu'il faut avoir du front pour envoyer, sans barguigner, de pareils vers à Lamartine ; mais ce n'est pas ce dont il s'agit...

Bonheur vain ! fol espoir ! délire d'une fièvre !
Coupe qu'on croyait fraîche et qui brûle la lèvre !
Flocon léger d'écume, atome éblouissant
Que l'esquif fait jaillir de la vague en glissant ;
Filet d'eau du désert que boit le sable aride !
Phosphore des marais dont la fuite rapide
Découvre plus à nu l'épaisse obscurité
De l'abîme sans fond où dort l'éternité !
Oh ! quand je vous ai dit à mon tour ma tristesse,
Et qu'aussi j'ai parlé des jours pleins de vitesse,

Ou de ces jours si lents qu'on ne peut épuiser,
Goutte à goutte tombant sur le cœur sans l'user ;
Que je n'avais au monde aucun but à poursuivre ;
Que je recommençais chaque matin à vivre ;
Oh ! qu'alors sagement et d'un ton fraternel
Vous m'avez par la main ramené jusqu'au Ciel !
« *Tel je fus*, disiez-vous ; cette humeur inquiète,
« Ce trouble dévorant au cœur de tout poète,
« Et dont souvent s'égare une jeunesse en feu,
« *N'a de remède ici que le retour à Dieu* ;
« Seul il donne la paix, dès qu'on rentre en la voie ;
« Au mal inévitable il mêle un peu de joie,
« Nous montre en haut l'espoir de ce qu'on a rêvé,
« *Et, sinon le bonheur, le calme est retrouvé.* »

Sainte-Beuve a médité cette parole, comme celles de Victor Hugo, et il a essayé d'en faire son viatique et son levain ; il y est infidèle quelquefois ; car l'esprit de tentation est toujours fort ; mais il est des jours, de ces beaux jours où la nature semble un sourire de Dieu lui-même, où il y revient :

Et souvent, depuis lors, en mon âme moins folle
J'ai mûrement pesé cette simple parole ;
Je la porte avec moi, je la couve en mon sein,
Pour en faire germer quelque pieux dessein.
Mais quand j'en ai longtemps échauffé ma pensée,
Que la Prière en pleurs, à pas lents avancée,
M'a baisé sur le front comme un fils, m'enlevant
Dans ses bras, loin du monde, en un rêve fervent,
Et que j'entends déjà dans la sphère bénie
Des harpes et des voix la douceur infinie,
Voilà que de mon âme, alentour, au dedans,

Quelques funestes cris, quelques désirs grondants
Eclatent tout à coup, et d'en haut je retombe
Plus bas dans le péché, plus avant dans la tombe !
— Et pourtant aujourd'hui qu'un radieux soleil
Vient d'ouvrir le matin à l'orient vermeil ;
Quand tout est calme encor, que le bruit de la ville
S'éveille à peine autour de mon paisible asile ;
A l'instant où le cœur aime à se souvenir,
Où l'on pense aux absents, aux morts, à l'avenir,
Votre parole, ami, me revient et j'y pense ;
Et, consacrant pour moi le beau jour qui commence,
Je vous renvoie à vous ce mot que je vous dois,
A vous, sous votre vigne, au milieu des grands bois.
. . . . . .
. . . . . .

On peut donc dire, sans crainte de se tromper beaucoup, que Sainte-Beuve d'abord incroyant, d'abord insensible au surnaturel, a comme reçu quelques sentiments religieux, restés, je crois, très superficiels, de ses entours de 1825, du monde littéraire qu'il a fréquenté à cette époque. Il le reconnaît, et très nettement, ce me semble, lui-même dans sa pièce des *Consolations* datée septembre 1829, *A mon ami Leroux* :

D'abord j'errais aveugle, et cette œuvre du monde
Me cachait les secrets de son âme profonde ;
Je n'y voyais que sons, couleurs, formes, chaos,
Parure bigarrée et parfois noirs fléaux ;
Et, comme un nain chétif, en mon orgueil risible,
Je me plaisais à dire : Où donc est l'invisible ?
Mais, quand des grands mortels par degrés j'approchai,
Je me sentis *de honte et de respect touché ;*

Je contemplai leur front sous sa blanche auréole,
Je lus dans leur regard, j'écoutai leur parole ;
Et comme je les vis *mêler à leurs discours*
Dieu, l'âme et l'invisible, et se montrer toujours
L'arbre mystérieux au pacifique ombrage,
Qui, par delà les mers, couvre l'autre rivage,
— Tel qu'un enfant, au pied d'une haie ou d'un mur,
Entendant des passants vanter un figuier mûr,
Une rose, un oiseau qu'on aperçoit derrière,
Se parler de bosquets, de jets d'eau, de volière,
Et de cygnes nageant en un plein réservoir, —
Je leur dis : « Prenez-moi dans vos bras, je veux voir. »
J'ai vu, Seigneur, j'ai cru ; j'adore tes merveilles,
J'en éblouis mes yeux, j'en emplis mes oreilles,
Et, par moments, j'essaie à mes sourds compagnons,
A ceux qui n'ont pas vu, de bégayer tes noms.

Il faut noter pourtant que ce que j'appelle l'état d'inquiétude religieuse ne laisse pas d'avoir duré longtemps chez Sainte-Beuve ou d'avoir reparu de façon intermittente. On en trouve des traces dans les *Pensées d'août*, c'est-à-dire dans des pièces écrites entre 1830 et 1837. Avisez par exemple le souvenir d'une promenade en bateau à vapeur sur le lac de Genève (*A Boulay-Paty*) :

Nous partions sur le lac que le matin caresse ;
A ce soleil levé dans son plus frais souris,
Les durs sommets des monts, éclairés, attendris,
Faisaient un horizon d'Italie ou de Grèce.

Seule avec son enfant, d'un air de quakeresse,
La jeune Genevoise aux beaux regards contrits,
Semblait voir ces grands lieux dans leur céleste prix.
Timidement, d'un mot, près d'elle je m'adresse ;

Elle daigna répondre avec des yeux bien doux ;
Elle parlait de Dieu qui, pour d'autres jaloux,
Est clément pour les uns, et m'indiquait la trace.

Et nous allions ainsi, par ce charmant matin,
Aux suaves blancheurs du plus vague lointain,
Sondant l'aube éternelle et parlant de la Grâce.

Avisez encore la très curieuse pièce écrite, l'auteur l'indique par une note, sous l'influence de *Volupté*, qui est comme l'épître que Sainte-Beuve aurait voulu avoir reçue d'un lecteur de *Volupté*, qui commence par : « J'ai reçu, j'ai reçu les émouvantes pages. » La pièce, non datée, est évidemment de 1834. Sainte-Beuve y paraît sous figure et avec les idées d'un *chrétien libéral* de cette époque, très chrétien, et chrétien très libre et chrétien accueillant avec complaisance, sinon avec ferveur, toutes les idées contenues à cette époque dans le mot progrès. Sainte-Beuve s'y déclare chrétien, mais embarrassé pour être catholique :

Si le Christ m'attendrit, Rome au moins m'embarrasse.

et Rome elle-même, si elle a un merveilleux pouvoir d'apaisement, est trop autoritaire d'une part et (si je comprends bien) d'autre part trop jésuitique

O prêtre, je le sais et l'ai bien éprouvé,
Par son sol triomphal, de sépulcres pavé,

Par son bandeau d'azur, par ses monts, par ses rues,
Par ses places en deuil des foules disparues,
Par ses marbres encor, son chant ou ses couleurs,
Ta Rome est souveraine à calmer les douleurs.

— Mais...

Mais *son pouvoir d'en haut* me trouble et me rejette ;
En vain j'y veux ranger mon âme peu sujette ;
Je me dis de ne pas, tout d'abord, me heurter,
De croire et de m'asseoir, de me laisser porter ;
Qu'au sommet aplani luit le divin salaire ;
Je dis, et malgré tout, cœur libre et populaire,
Chaque fois que j'aspire à l'antique rocher,
Maint aspect tortueux m'interdit d'approcher !

Il a, avec quelques amis d'âme pieuse, des projets de restauration janséniste, ou semi-janséniste, en tous cas de catholicisme gallican et peu romain ; mais encore est-il qu'il veut être d'une église et d'une église chrétienne, dont il cherche avec incertitude la forme :

Tous chrétiens de croyance ou du moins de désir,
Ces soirs-là, nous causions du grand mal où nous sommes,
De l'avenir du monde et des rêves des hommes,
De l'orgueil emporté qui déplace les cieux,
De l'esprit toutefois meilleur, religieux,
Jeune esprit de retour, souffle errant qui s'ignore,
Qu'il faut fixer en œuvre avant qu'il s'évapore.
Puis par degrés venait le projet accueilli
De faire refleurir Port-Royal à Juilly,
Ou plus près, quelque part ici, dans Paris même,
Et dans quelque faubourg d'avoir notre Solesme.

Ces projets s'en vont aux vents, sans doute, mais il en faut garder quelque chose, de l'inspiration surtout dont ils sont sortis ; vivre — on va voir qu'il a presque trouvé le mot — du « parfum du vase vide » :

Regagner en pleurant le cloître intérieur ;
Et rapporter de là, de la haute vallée,
Au plus bas de la vie inquiète et mêlée,
Même dans les erreurs, même dans les combats,
Même au sein du grand doute où s'empêchent nos pas,
Un esprit de pardon, d'indulgence et de larmes,
Une facilité de prier sous les armes,
Le *souvenir* d'un bien qui n'a pu nous tromper,
Un parfum que tout l'air ne pourra dissiper,
Et dont secrètement l'influence reçue
Nous suit par nos chemins et bénit chaque issue.

Et ce christianisme un peu inconsistant ne sera pas, cependant, irréel ; il sera une religion de douceur, de tolérance et de charité. Il sera analogue à la *Profession de foi du Vicaire savoyard.* Il sera

Quelque chose de bon, de confiant au Ciel,
De tolérant à tous, écoutant, laissant dire,
N'ignorant rien du mal et corrigeant le fiel,
Religion clémente à tout ce qui soupire,
Christianisme universel !

Et il sera, soit parallèle, on ne voit pas bien, soit favorable et c'est plutôt cela, en tout cas il ne sera pas hostile à toutes ces améliorations sociales que l'on rêve en 1834 et que Sainte-

Beuve, avec un grain de scepticisme qu'il tient à marquer, accepte, espère et désire :

Bien volontiers je crois avec ceux de notre âge,
Un peu plus qu'Amaury n'y penche en son ouvrage,
Je crois avec nos chefs en ce douteux instant,
Nos guides enchanteurs (un peu moins qu'eux pourtant)
A quelque vrai progrès dans l'alliance humaine,
Au peuple par degrés vivant mieux de sa peine,
Au foyer, chez beaucoup, suffisant et frugal,
S'honorant, chaque jour, d'un accord plus égal,
A l'enfance de tous d'enseignement munie,
A plus de paix enfin, d'aisance et d'harmonie.

Sainte-Beuve croit à tout cela, comme on croit à tout ce que l'on croit, sans en être sûr et *c'est précisément pour cela* qu'il a quelque besoin d'une petite église, très libre, mais d'une église encore, d'un asile et d'une retraite d'âmes pures qui ne soient pas du siècle, où de temps en temps au moins il irait se retremper et en même temps s'adoucir.

J'y crois, mais tant de maux au bien se mêleront,
Mais tant d'âpre intérêt, de passion rebelle,
Sous des contours plus doux, d'injustice éternelle,
Tant de poussière, à flots, si prompte à s'élever,
Obscurciront l'Eden impossible à trouver,
Que je veux concevoir des âmes détachées,
Muet témoin, les suivre aux retraites cachées,
En être quelquefois, les comprendre toujours.

Tels étaient les éléments flottants et vagues, mais qu'il comprenait très bien comme flottants et vagues et qu'il définissait comme tels avec

beaucoup de précision ; et tels étaient les principaux traits un peu mêlés et brouillés de la « religiosité » de Sainte-Beuve, en cette période de 1825 à 1837 ; et si l'on se rappelle que Sainte-Beuve avait commencé par le positivisme, on ne s'étonnera pas peut-être beaucoup que cette religiosité dût se changer un jour en athéisme radical ou du moins en radical agnosticisme[1].

*
* *

L'âme de Sainte-Beuve jeune n'était pas remplie seulement de rêves d'amour. En lui naissait et se développait lentement l'humaniste, l'homme du livre recherché, acquis, conquis, couvé, lu, médité, l'homme de la *vita umbratilis* qu'il devait être exclusivement, presque exclusivement, plus tard. Il l'était déjà avec délices quoique tiré ailleurs et diverti trop souvent. Il l'était plus que tous ceux qui l'entouraient et qu'il savait bien qu'il dépassait du moins par là, tout en enrageant de ne les dépasser que de la sorte. Mais encore c'était une de ses passions et c'était sa consolation et son réconfort.

1. Se calomniant un peu il dira plus tard à Hortense Allart : « J'ai fait un peu de mythologie chrétienne en mon temps. Elle s'est évaporée. C'était pour moi, comme le cygne de Léda, un moyen d'arriver aux belles... La jeunesse a du temps et se sert de tout. »

J'aime rimer et j'aime lire aussi.
Lorsqu'à rêver mon front s'est obscurci.
. . . . . .
O mes amis, alors je prends un livre.
Non pas un seul, mais dix, mais vingt, mais cent ;
Non les meilleurs, Byron le magnanime ;
Le grand Milton ou Dante le puissant,
Mais tous Anas de naissance anonyme
Semés de traits que je note en passant.
C'est mon bonheur. Sauriez-vous pas, de grâce,
En quel recoin et parmi quel fatras
Il me serait possible d'avoir trace
Du long séjour que fit à Carpentras
Monsieur Malherbe ; ou de quel air Ménage
Chez Sévigné jouait son personnage ?
Monsieur Conrart savait-il le latin
Mieux que Jouy ? Consommait-il en plumes
Moins que Suard ? Le docteur Gui Patin
Avait-il plus de dix mille volumes ?

Et pour satisfaire cette passion qui, pour être innocente, ne laisse pas d'être tyrannique, le voilà à la chasse et c'est-à-dire le voilà sur les quais, et M. Anatole France n'a pas mieux que lui dépeint les ivresses de cette chasse-là.

En cette humeur s'il me vient sous la main,
Le long des quais un vélin un peu jaune,
Le titre en rouge et la date en romain,
Au frontispice un saint Jean sur un trône,
Le tout couvert d'un fort blanc parchemin.
Oh ! que ce soit un Ronsard, un Pétrone,
Un A-Kempis, pour moi c'est un trésor,
Que j'ouvre et ferme et que je rouvre encor.

Je rôde autour et du doigt je le touche ;
Au parapet rien qu'à le voir couché,
En plein midi, l'eau me vient à la bouche ;
Et lorsqu'enfin j'ai conclu le marché,
Dans mon armoire il ne prend pas la place
Où désormais il dormira caché,
Que je n'en aie au moins lu la préface.

Même vie en un décor un peu plus romantique, et par conséquent la pièce est *un peu moins* sincère ; elle l'est encore, et c'est quelque chose comme le quai Voltaire transporté par le rêve dans quelque vieux château de Touraine ou d'Angoumois, et l'on sent que l'auteur ne veut qu'ajouter à la vie qu'il mène un certain ragoût d'antiquité, de vétusté mélancolique et de solitude :

La solitude est chère à qui jamais n'en sort ;
Elle a mille douceurs qui rendent calme et fort.
Oh ! j'ai rêvé toujours de vivre solitaire
En quelque obscur débris d'antique monastère,
D'avoir ma chambre sombre et sous d'épais barreaux,
Une fenêtre étroite et taillée à vitraux,
Et quelque lierre autour, quelque mousse furtive
Qui perce le granit et festonne l'ogive ;
Et frugal, ne vivant que de fruits et de pain,
De mes coudes usant ma table de sapin,
Dans mon fauteuil de chêne aux larges clous de cuivre
J'ai rêvé de vieillir avec plus d'un vieux livre.
On fouille avec bonheur au fond de ses tiroirs ;
On a d'autres recoins, mystérieux et noirs,
Sous l'escalier tournant, près de la cheminée,
Où jamais on ne touche ; où, depuis mainte année,
La poussière s'amasse incessamment et dort...

Là dorment avec elle mille objets anciens, tous évocateurs, soit de votre jeunesse, soit de celle des hommes, des femmes qui vous ont précédé. Le souvenir et la rêverie s'y appuient légèrement pour prendre l'essor et, qu'on le sache et qu'on ne s'en étonne point avant d'avoir goûté de cette vie-là,

> Non, jamais dans les bois, foulant l'herbe fleurie
> Un soir d'automne, on n'eut plus fraîche rêverie.

*
* *

Son sentiment de la nature est du même ton que (le plus souvent et quand il est lui-même) son sentiment de l'amour et son goût de la vie : il est très simple, très mesuré, très apaisé, très calme, très classique, il est celui — moins l'étonnant bonheur de forme — de La Fontaine ; il est celui de Segrais, de Théophile, moins la diffusion, de d'Assouci, et ne croyez point que je mette ce nom au hasard, de tous ceux de ce siècle raisonnablement sensible et ému, qui ont joui infiniment de la nature sans en être enivrés et surtout sans affecter de l'être.

Ceci est curieux : c'est en parlant de la nature que Sainte-Beuve tout jeune (1829 au plus tard, probablement beaucoup plus tôt), a le plus nettement, non seulement laissé voir ou laissé surprendre, mais *affirmé* la profonde différence

qu'il y avait de lui aux romantiques qui l'entouraient et qui quelquefois lui imposaient une manière. Cette fois, ils ne lui en imposent point du tout :

S'il m'arrive un matin et par un beau soleil
De me sentir léger et dispos au réveil,
Et si, pour mieux jouir des champs et de soi-même,

Sic ; « de soi » est singulier.) (1)

De bonne heure je sors par le sentier que j'aime,
Rasant le petit mur jusqu'au coin hasardeux,
Sans qu'un fâcheux m'ait dit : « Mon cher, allons tous
[deux ; »...

(Souvenir certain des *Lettres à M. de Malesherbes*.)

Lorsque sous la colline, au creux de la prairie,
Je puis errer enfin, tout à ma rêverie,
Comme loin des frelons une abeille à son miel,
Et que je suis bien seul en face d'un beau ciel ;
Alors... *Oh ! ce n'est pas une scène sublime,*
Un fleuve résonnant, des forêts dont la cime
Flotte comme une mer, ni le front sourcilleux
Des vieux monts tout voûtés se mirant aux lacs bleus !
Laissons Chateaubriand, loin des traces profanes
A vingt ans s'élancer en d'immenses savanes,
Un bâton à la main et ne rien demander
Que d'entendre la foudre en longs éclats gronder,
Ou mugir le lion dans les forêts superbes,
Ou sonner le serpent au fond des hautes herbes ;

(1) Dans une édition de 1869 je lis : «... et de moi-même »

Et bientôt, se couchant sur un lit de roseaux,
S'abandonner pensif au cours des grandes eaux.
Laissons à Lamartine, à Nodier, nobles frères,
Leur Jura bien aimé...

Je ne vois pas Lamartine dans le Jura et je m'étonne de cette au moins demi-inexactitude.

. . . . . tant de scènes contraires
En un même horizon et des blés bondissants,
Et des pampres jaunis et des bœufs mugissants,
Pareils à des points noirs dans les verts pâturages,
Et plus haut, et plus près du séjour des orages,
Des sapins étagés en bois sombre et profond,
Le soleil au-dessus et les Alpes au fond.
Qu'aussi Victor Hugo, sous un donjon qui croule,
. . . . . .

Bon pour eux ; ils se servent comme ils souhaitent être servis...

Bien ; il faut l'aigle aux monts, le géant à l'abîme,
Au sublime spectacle un spectateur sublime.
Moi j'aime à cheminer et je reste plus bas.
Quoi ? des rocs, des forêts, des fleuves ?... oh ! non pas,
Mais bien moins ; mais un champ, un peu d'eau qui mur-
[mure,
Un vent frais agitant une grêle ramure ;
L'étang sous la bruyère avec le jonc qui dort ;
Voir couler en un pré la rivière à plein bord ;
Quelque jeune arbre au loin dans un air immobile,
Découpant sur l'azur son feuillage *débile* ;
A travers l'épaisseur d'une herbe qui reluit,
Quelque sentier poudreux qui rampe et qui s'enfuit ;

Ou si, levant les yeux, j'ai cru voir disparaître
Au détour d'une haie un pied blanc qui fait naître
Tout d'un coup en mon âme, un long roman d'amour...
C'est assez de bonheur, c'est assez pour un jour.

Et remarquez une nuance. Ce n'est pas seulement la nature simple mais saine, l'étang et les roseaux, la rivière *stringens flumine ripas*, l'herbe épaisse et luisante, que chérit Sainte-Beuve ; c'est un peu, c'est aussi, la nature maladive, une grêle ramure, un feuillage débile, et par là il rejoindrait certain romantisme, le romantisme des poitrinaires, mais cela n'est qu'indiqué, et ce qui reste c'est le goût de la nature simple et humble, de la nature populaire, de la nature qui ressemble à une grisette fraîche, un peu pâle peut-être, mais d'une jolie grâce, sans beaux gestes, et cela fait songer aux vers de Bouchor :

Et quand à travers les feuilles je vois
La petite amie en claire toilette,
Simple et douce ainsi qu'une violette,
Je crois voir passer l'âme des grands bois.

Et seulement Sainte-Beuve aurait trouvé moyen de mettre : « les petits bois » pour ne pas faire un contresens, même très léger.

De quoi Sainte-Beuve rêve-t-il encore ? Son rêve de simplicité se continue et se prolonge. Il songe (très souvent) à la vie obscure et douce, à

la vie monotone, ou plutôt, car toutes les existences sont monotones, à la vie à la fois monotone et lente, à la vie à la fois monotone et grise, dans une toute petite ville tranquille où les horloges marchent, comme on sait, beaucoup plus lentement qu'ailleurs et où le jour ne s'abat pas sur le jour, mais lui succède doucement, discrètement, avec ménagement et avec politesse. Il y a dans Sainte-Beuve, comme dans Bayle, qu'il a tant aimé, un déli cieux provincial, un provincial intelligent et si intelligent qu'il comprend la province et tout son charme. Il dirait, et non pas tout lui, mais une grande partie de lui-même s'exprimerait en cette sage parole : « Le bonheur c'est d'être chanoine à Beauvais. »

Il est trois fois béni celui qui dans sa ville,
En province resté, comme au siècle tranquille,
Y grandit, y mûrit, intègre et conservé ;
Dans la même maison qui l'avait élevé
Devient maître, puis prêtre en cette église même
Où sa communion se fit et son baptême.
Il n'a pas tour à tour de tout astre essayé ;
Chaque vent ne l'a pas tour à tour balayé.
. . . . . .
. . . . . .
Le sort, ou bien plutôt la Sagesse adorée,
M'a fait ma part plus rude et moins inaltérée.
Ami, j'ai bien ramé, lassé je rame encor,
Sans espoir et sans fin, depuis mon jeune essor,
Depuis ce prompt départ, d'où mes gaietés naïves
Voyaient au ciel prochain jouer toutes les rives.

Ce que j'ai su d'amer, d'infidèle et de faux,
Et, pour l'avoir trop su, ce que de moins je vaux,
Ce qui me tache l'âme, Ami, tu le devines,
. . . . . .
. . . . . .
Je vais donc et j'essaie, et le but me déjoue,
Et je reprends toujours, et toujours, je l'avoue,
Il me plaît de reprendre et de tenter ailleurs,
Et de sonder au fond, même au prix des douleurs ;
D'errer et de muer en mes métamorphoses ;
De savoir plus au long plus d'hommes et de choses,
Dussé-je au bout de tout ne trouver presque rien ;
. . . . . .
Mais. . . . . .
Quand, cent fois imprudent, à la flamme brûlé,
Je me retrouve encore à ma perte envolé
Et qu'encore une fois, je reconnais coquettes
Nos grands hommes du jour, écrivains et poètes,
Qui, dès qu'ils ont tiré ce qu'ils veulent de vous,
La louange en tous sens sur les tons les plus doux,
Vous laissent, vous jugeant la plume trop usée ;
. . . . . .
Me retournant d'abord, et l'œil sur le passé,
Je revois de plus haut le vallon du jeune âge,
Le verger de douze ans, premier pèlerinage ;
. . . . . .

Il se penche souvent avec intérêt, avec délices et avec regret sur ces existences toutes droites, toutes unies, extrêmement simples, sans événements, sans incidents, pures comme un ruisseau et qui, soutenues par une grande beauté morale, lui inspirent respect, affection et envie. En voici une. C'était une enfant sérieuse, amie

de la règle, de l'ordre et de la discipline. A quinze ans elle était grave, laborieuse et patiente. Elle perdit son père et se sentit soutien de famille ; elle releva, sans plainte et même sans paroles, la maison qui menaçait ruine ; elle s'est mariée ; elle a changé de devoirs ; elle n'a pas changé d'existence ; elle continue d'être ordonnée et dévouée sans effort, sans éclats et sans que personne y prenne garde.

Ainsi passent ses jours depuis le premier âge,
Comme des flots sans nom sous un ciel sans orage,
D'un cours lent, uniforme, et pourtant solennel ;
Car ils savent qu'ils vont au rivage éternel.

Et moi qui vois couler cette humble destinée
Au penchant du devoir doucement entraînée,
Ces jours purs, transparents, calmes, silencieux,
Qui consolent du bruit et reposent les yeux,
Sans le vouloir, hélas, je retombe en tristesse ;
Je songe à mes longs jours passés avec vitesse,
Turbulents, sans bonheur, perdus pour le devoir,
Et je pense, ô mon Dieu ! qu'il sera bientôt soir ! (1).

(1) Les curieux de biographie seront peut-être satisfaits d'apprendre le nom de la personne de qui Sainte-Beuve a tracé cet aimable portrait. Elle s'appelait Nathalie Oudot. Elle était la fille du général de l'empire Jean François Oudot, mort au combat de Belleville sous Paris le 30 mars 1814. Sainte-Beuve fut le camarade de son frère et à l'institution Landry et au lycée Charlemagne. Il est problable que le vers du poème XVIII des *Consolations* :

N'eus-je pas Nathalie au parler sérieux ?

se rapporte à elle ; il est certain par le texte de plusieurs lettres de Nathalie Oudot que le poème où sont les vers que je viens

De même quand il nous raconte l'histoire de « Doudun » il se peint tel qu'il est en partie, avec

de citer, et qui commence par : « Toujours je la connus pensive et sérieuse... » (*Joseph Delorme*), se rapporte à elle. Elle épousa en 1825 un officier, M. le capitaine Vertel. On peut croire, par le passage de la *Vie de Joseph Delorme* : « Que faire ? à quoi me résoudre ? faut-il donc la laisser épouser à un autre ?... », que Sainte-Beuve l'aima et se crut aimé d'elle. Elle avait un caractère très grave, très autoritaire, beaucoup de courage et du reste un excellent cœur. La vie lui fut dure. Son mari mourut encore jeune, après avoir été mis prématurément à la retraite et avoir été chercher fortune, sans succès, en Amérique. Une fille qui semble avoir eu le même caractère qu'elle, pour cette raison même la quitta dès l'âge de vingt ans et vécut d'une vie indépendante et du reste très honorable. Son fils, Charles Vertel, de caractère docile et doux, ne la quitta jamais et ne se maria qu'après qu'elle fut morte (1875). Fonctionnaire au ministère des finances, il est mort en 1911. M. Henri Lalou, avocat à Paris, professeur à la Faculté libre de droit, est son gendre. Sainte-Beuve conserva des sentiments de respectueuse amitié pour Mme Nathalie Vertel pendant toute sa vie. Il lui faisait visite aussi souvent qu'il le pouvait. Il lui écrivait souvent. Ses lettres sont un peu sèches, ou tout au moins un peu cérémonieuses. On croit sentir qu'il savait qu'il écrivait à une personne qui poussait très loin le désir et l'exigence d'être respectée et que cela le glace un peu. Je ne vois qu'une seule fois cette formule : « J'embrasse vos chers enfants et vous aussi, chère Madame, avec les sentiments que vous savez. » Partout ailleurs : « respect et affection » ; — « J'embrasse vos chers enfants et vous baise respectueusement les mains... » ; — « A vous, de cœur »; — « Votre vieil et dévoué serviteur et ami. » La seule lettre relativement tendre est celle-ci : « Chère Madame, je suis tellement un manœuvre et si accablé de travail (1850), qu'il me faut attendre mon jour de congé, même pour écrire à mes amis et que je n'ai pas le temps d'aller les embrasser. Le fait est que je n'ai jamais plus travaillé. Voilà mon excuse. Ma pensée fait souvent bien du chemin ; vous savez bien que vous, chère Madame, et les vôtres, vous vous trouvez au bout d'une de ces perspectives et de ces avenues du passé. *Je ne vis plus du tout en avant.* Les souvenirs vrais ne peuvent qu'y gagner. Dites-vous cela. Toutefois, si arrêté que je sois du côté de l'avenir, je vivrai toujours assez en avant et

son amour pour sa mère, ses vertus ou du moins ses qualités familiales et tel que souvent il vou-

en espérance pour m'intéresser à tout ce qui arrivera d'heureux et d'agréable à vos chers enfants, à votre Charles et à Mlle Noéma. Mon regret est de ne pouvoir y mieux contribuer et d'être inutile au bonheur et à l'agrément de ceux à qui mon cœur s'intéresse ; j'en souffre. Adieu. Mille tendres vœux et amitiés. » En 1855, en janvier il avait évidemment manqué à écrire la « lettre de jour de l'an » et l'on s'en était plaint, car il écrit : « Chère Madame, vous voulez un mot, comme si vous n'étiez pas sûre de mes vœux même silencieux. Ils sont les mêmes à travers les distances et les années. Je suis seulement, comme vous, de plus en plus fatigué et sans pouvoir me décharger du fardeau. J'envie Mlle Noéma d'avoir tant vu de pays [elle avait été faire un préceptorat en Amérique] et de vous être revenue. Je salue votre grand fils et je suis tout à vous d'esprit et de cœur, chère Madame ». Au 4 janvier 1858 il lui écrivait : « Chère Madame, je suis bien sensible à votre bon souvenir et à vos bonnes paroles. J'apprends avec plaisir ce que vous me dites de Mlle Noéma et de M. Charles. Vous avez du moins de la satisfaction de cœur en vos chers enfants. C'est beaucoup de ne pas sentir l'isolement autour de soi (*sic*) à mesure qu'on vieillit. Pour moi, je ne suis ni très heureux ni très malheureux ; je suis trop occupé pour penser à autre chose qu'à une surcharge continuelle de travail. Dans les courts intervalles il me semble que la vie se fait bien triste et de plus en plus déserte et nue. Je donnerais alors raison à votre manière de voir. Mais nous ne sommes plus de bons juges de la jeunesse : elle ne nous dit pas tout ce que peut-être elle sent. Le monde est un recommencement perpétuel ; mais nous ne recommençons pas. Là est l'ennui et aussi le repos. Vos enfants du moins vous consolent. Embrassez-les pour moi, chère Madame Vertel, et croyez à mes fidèles et respectueux sentiments. » Le 14 octobre 1869 le journal de Charles Vertel, fils de Mme Nathalie Vertel, porte ces mots : « Nous apprenons avec douleur la mort de M. Sainte-Beuve. Nous avons vu M. Troubat, son secrétaire et le docteur Veyne, aux cheveux blancs, son médecin : grande affliction dans la maison. Tous les journaux sont unanimes dans leurs regrets ; ils déplorent la perte de ce génie incomparable. » (V. Henri Lalou, *Charles Vertel, Nathalie Oudot et Sainte-Beuve*.

drait être, très doux, très résigné, très calme et très obscur.

Doudun (exemple aussi) n'est pas, comme Marèze,
De ceux qui sentiraient leur âme mieux à l'aise
A briller au soleil et mouvoir les humains
Qu'à compter pas à pas les chardons des chemins.
Il chemine et se croit tout en plein dans sa trace.
Très doux entre les doux et les humbles de race,
Il n'a garde de plus, ne prévaut sur pas un ;
Celui seul qui se baisse a connu son parfum ;
. . . . . .
Jeune homme étroitement casé, non rétréci,
Cœur chaste à l'amitié, n'eut-il donc pas aussi
Quelque passion tendre, humble et, je le soupçonne,
Muette, et que jamais il n'ouvrit à personne,
Mais pour qui sa rougeur parle encore aujourd'hui,
Si l'objet par hasard est touché devant lui ?
Avant tout il avait sa mère bien-aimée,
Infirme plus que vieille, assez accoutumée
A l'aisance, aux douceurs, et dont le mal réel
Demandait pour l'esprit éveil continuel.
Il la soigna longtemps et, lui, l'épargne même,
Pour adoucir les soirs de la saison suprême,
N'eut crainte d'emprunter des sommes par deux fois,
S'obérant à toujours ; mais ce fut là, je crois,
Ce qui, sa mère morte, a soutenu son zèle...

Ce rêve de vie familiale a hanté Sainte-Beuve, d'une façon intermittente, au moins jusqu'à la quarantaine. Il l'a exprimé plusieurs fois, comme on peut dire qu'il a exprimé exactement tout ce qu'il sentait ; et plusieurs fois d'une manière intense et avec un accent qui touche. La plus

belle pièce où il ait, d'une part, exhalé ce désir, d'autre part creusé ce problème, car là aussi il y en a un, et à laquelle il ne manque pour être une très belle œuvre que la forme de Lamartine et qu'on voudrait, rêvant à ces choses, qui eût été écrite par Lamartine avant son mariage, est le premier paragraphe du premier poème des *Pensées d'août* que je vous donne à relire en vous priant de le considérer attentivement :

Assis sur le versant des coteaux modérés
D'où l'œil domine l'Oise et s'étend sur les prés ;
Avant le soir, après la chaleur trop brûlante,
A cette heure d'été déjà plus tiède et lente ;
Au doux chant, mais déjà moins nombreux, des oiseaux,
En bas voyant glisser si paisibles les eaux,
Et la plaine brillante avec des places d'ombre,

. . . . . .

M'asseyant là, moi-même, à l'âge où mon soleil,
Où mon été décline, à la saison pareil ;
A l'âge où l'on s'est dit dans la fête où l'on passe :
« La moitié, sans mentir, est plus jeune et nous chasse ; »
— Rêvant donc, j'interroge, au tournant des hameaux
La vie humaine entière, et son vide et ses maux ;
Si peu de bons recours où, lassé, l'on s'appuie,
Où, la jeune chaleur trop tôt évanouie,
On puise le désir et la force d'aller,
De croire au bien encor, de savoir s'immoler
Pour quelqu'un hors de soi, pour quelque chose belle.

. . . . . .

Où donc sauver du bien l'arche sainte sur l'onde ?
Où sauver la semence ? en quel coin se ranger ?
Et quel sens a la vie en ce triste danger ?
Surtout le premier feu passé de la jeunesse,

Son foyer dissipé de rêve et de promesse,
Après l'expérience et le mal bien connu,
Que faire ? Où reporter son effort soutenu ?
Durant cette partie aride et monotone
Qui, bien avant l'hiver, dès le premier automne
Commence dans la vie et quand par pauvreté,
Malheur, faute (oh ! je sais plus d'un sort arrêté),
Tout espoir de choisir la chaste jeune fille
Et de recommencer la seconde famille
Dont il sera le chef, à l'homme est refusé,
Où se prendre ? Où guérir un cœur trop vite usé ?

Et alors Sainte-Beuve sent la réponse lui venir de l'horizon calme et triste, de la terre douce et patiente, et il se dit que la vie véritable, la vie saine, est composée d'une infortune acceptée et aimée comme une mission, et ce *de officiis* des vies humbles est de la plus grande beauté morale que je sache, et je l'appellerai quelque chose comme un stoïcisme populaire, enseigné par un Marc-Aurèle plébéien :

En cette heure de calme, en ce lieu d'innocence,
Dans ce fond de lointain et de prochain silence,
La réponse est distincte, et je l'entends venir
Du Ciel et de moi-même, et tout s'y réunir.
Oh ! oui ; ce qui pour l'homme est le point véritable,
La source salutaire avec le rocher stable ;
Ce qui peut l'empêcher ou bien de s'engourdir
Aux pesanteurs du corps, ou bien de s'enhardir,
S'il est grand et puissant, à l'orgueilleuse idée
Qu'il pose ensuite au monde en idole fardée
Et dans laquelle il veut à tout jamais se voir,
Ce qu'il faut, c'est à l'âme *un malheur, un devoir !*

Et il analyse cette double idée ; il la voit, ce qui prouve qu'il est sincère et que « ce n'est pas de la littérature », dans tout son détail, dans sa réalité minutieuse, bien tout entière et comme sans doute il l'a sentie lui-même sortant des choses :

— Un malheur (et jamais il ne tarde à s'en faire),
Un malheur bien reçu, quelque douleur sévère
Qui tire du sommeil et du desséchement,
Nous arrache aux appâts frivoles du moment,
Aux envieux retours, aux aigreurs ressenties ;
Qui mette bas d'un coup tant de folles orties
Dont avant peu s'étouffe un champ dans sa longueur,
Et rouvre un bon sillon avec peine et sueur !
— Un devoir accepté, dont l'action n'appelle
Ni l'applaudissement ni le bruit après elle,
Qui ne soit que constance et sacrifice obscur ;
Sacrifice du goût le plus cher, le plus pur,
Tel que l'honneur mondain jamais ne le réclame,
Mais voulu, mais réglé dans le monde de l'âme
Et c'est ainsi qu'il faut, au Ciel, avant le soir,
A son cœur demander *un malheur*, *un devoir !*

Il était, comme nous l'y avons déjà surpris, extrêmement sensible à l'amitié. On a dit, avec beaucoup de raison, que le jeune célibataire va dans telle maison pour la femme et qu'il y reste pour le mari, et cela est d'une observation très juste ; mais il semble bien que pour Sainte-Beuve ce fut l'inverse et que dans sa grande affection de jeunesse, et dans une seconde aussi

où les choses seront poussées moins loin, il alla d'abord et longtemps pour le mari, et resta pour la femme, tant que la femme, du reste, finit, en le détachant d'elle, par le détacher de l'époux. Il entrait, je le sais, dans la conception que Sainte-Beuve avait de l'amitié, de faire sa maîtresse de la femme de son ami ; mais il reste qu'encore est-il que c'est le mari qu'il aimait d'abord et d'une affection très sincère et très profonde. Il écrivait à Victor Hugo en 1829 : « L'amitié, ô mon ami, quand elle est ce qu'elle doit être, l'union des âmes [et je voudrais bien savoir quelle autre chose elle pourrait être ; mais passons], a cela de salutaire qu'au milieu de nos plus grandes et de nos plus désespérées douleurs, elle nous rattache insensiblement et par un lien invisible à la vie humaine, à la société, et nous empêche, en notre misérable frénésie, de nier, les yeux fermés, tout ce qui nous entoure. Or, comme l'a dit excellemment M. Ballanche, « toutes les pensées d'existence et d'avenir se tiennent ; pour croire à la vie qui doit suivre celle-ci, il faut commencer par croire à cette vie elle-même, à cette vie passagère. »

Le devoir de l'ami clairvoyant envers l'ami infirme consiste à lui ménager cette initiation délicate qui le ramène d'une espérance à l'autre, à lui rendre d'abord le goût de la vie, à lui faire

supporter l'idée du lendemain, puis, par degrés, à substituer pieusement à cette idée vacillante le désir et la certitude du lendemain éternel. Il creusait cette idée de l'amitié entre intellectuels et délicats et il rencontrait et il s'appropriait ce passage merveilleux de saint Augustin dont je ne songe pas, surtout quand il est traduit par Sainte-Beuve, à vous priver : « Il est doux dans le calme des sens, dans les jouissances de l'étude et de l'art, « de causer entre amis, de s'approuver avec grâce, de se complaire en cent façons, de lire ensemble d'agréables livres, de discuter parfois sans aigreur, ainsi qu'un homme qui délibère avec lui-même, et par ces contestations rares et légères, de relever un peu l'habituelle unanimité de tous les jours. Ces témoignages d'affection qui, sortis du cœur de ceux qui s'entraînent, se produisent au dehors par la bouche, par la physionomie, par les yeux et par mille autres démonstrations de tendresse, sont comme autant d'étincelles de ce feu d'amitié qui embrase les âmes et les fond toutes en une seule. »

Dans cette même lettre (1) un passage n'est guère que d'intérêt biographique, puisqu'il a pour but de crever agréablement les yeux de « Victor H... » relativement à ce qu'il a pu entendre

(1) Qui sert de préface aux *Consolations*.

de défavorable à Sainte-Beuve et de nature à le représenter comme un faux ami ; mais a cependant une valeur psychologique, faisant entendre le défaut, que Sainte-Beuve s'avouait à lui-même qu'il avait, ou qu'il pouvait avoir dans le commerce d'amitié avec un grand homme, et ce défaut c'était l'envie, ne laissant pas de s'exprimer un peu même ici, même dans le passage où il s'efforce d'affirmer et de démontrer qu'il ne l'a point : « *Si vous êtes humble*, *obscur*, mais tendre et dévoué et que vous ayez un ami *sublime*, *ambitieux*, *puissant*, qui aime et qui obtienne la gloire et l'empire, aimez-le, *mais n'en aimez pas un autre ;* car cette sorte d'amitié [celle de celui qui est sublime] est *absolue, jalouse, impatiente de partage ;* aimez-le, mais *qu'un mot équivoque*, lâché par vous au hasard, *ne lui soit pas rapporté, envenimé par la calomnie* ; car ni tendresse à l'épreuve, ni dévouement à mourir mille fois pour lui, ne rachèteront ce mot insignifiant qui aura glissé dans son cœur. »

Et de tout cela il résulte, en somme, que Sainte-Beuve a connu l'amitié ou qu'il a au moins vivement désiré la connaître et que, s'il ne l'a pas connue davantage, c'est que d'une part elle est difficile à attraper et à maintenir dans le monde où il vivait, où la grande ennemie del ami-

tié, qui est la compétition, est plus intense que partout ailleurs et où les piqûres d'amour-propre y sont plus cuisantes ; c'est, d'autre part, qu'un grand destructeur de l'amitié est assez naturellement, à quoi Sainte-Beuve n'échappait guère, l'amour pour la femme de celui dont on est l'ami. On peut être amoureux de l'amitié, et Sainte-Beuve l'a été certainement ; mais à la condition peut-être de n'être amoureux que d'elle.

Aussi bien, ce partage douloureux entre l'amour de la vie livresque et le goût de la vie sensuelle, partage que Sainte-Beuve connaît trop bien, il l'exprime, et ce qui fait sourire, en 1829 et dans cette lettre à Victor Hugo, avec une sincérité voilée, mais qui sait pourtant se faire entendre, et la description de ce combat, d'où Sainte-Beuve croit ou feint de croire que l'amitié pourrait le tirer, est infiniment intéressant à examiner de très près : « On sait à fond ce qui en est [ce qu'il en est] de la vie et ce que peut saigner de sang un cœur mortel... Sauvé du naufrage, ne quittant plus de tout l'hiver le coin de sa cheminée, on s'enfonce des heures entières en d'inexprimables souvenirs. Mais ce calme, qui est dû surtout à l'absence des maux et à la comparaison du présent avec le passé, s'affaiblit en se prolongeant et devient insuffisant à l'âme ; il

faut, pour achever sa guérison, qu'elle cherche en elle-même et autour d'elle d'autres ressources plus durables. L'étude d'abord semble lui offrir une distraction pleine de charme et puissante avec douceur ; mais la curiosité de l'esprit, qui est le mobile de l'étude, *suppose déjà le sommeil du cœur plutôt qu'elle ne le procure,* et c'est ici le cœur qu'il s'agit avant tout d'apaiser et d'assoupir. Et puis ces sciences, ces langues, ces histoires qu'on étudierait contiennent, au gré des âmes délicates et tendres, trop peu de suc essentiel sous trop d'écorces et d'enveloppes ; une nourriture exquise et pulpeuse convient mieux aux estomacs débiles. La poésie est cette nourriture par excellence, et de toutes les formes de poésie la forme lyrique plus qu'aucune autre, et de tous les genres de poésie lyrique le genre rêveur, personnel, l'élégie [*Joseph Delorme*, *Consolations*] ou le roman d'analyse [*Volupté*] en particulier. On s'y adonne avec prédilection ; on s'en pénètre, c'est un enchantement ; et, comme on se sent encore trop voisin du passé pour le perdre de vue, on essaie d'y jeter ce voile ondoyant de poésie qui fait l'effet de la vapeur bleuâtre aux contours de l'horizon... Cependant, convenons-en, l'usage exclusif et prolongé d'une certaine espèce de poésie n'est pas sans quelque péril pour l'âme ; à force de refoulement inté-

rieur et de nourriture subtile, la blessure à moitié fermée pourrait se rouvrir ; il faut par instants à l'homme le mouvement et l'air du dehors ; il lui faut autour de lui des objets où se poser ; et quel convalescent surtout n'a besoin d'un bras ami qui le soutienne dans sa promenade et le conduise sur la terrasse au soleil ? »

Ici nous saisissons Sainte-Beuve, en ces années 1825-1835, presque tout entier. Les orages de l'amour le renvoient à la vie livresque ; la vie livresque le détourne insensiblement vers la poésie sentimentale et le roman élégiaque ; la poésie élégiaque et le roman sentimental le ramènent à la vie amoureuse moitié ramentue dans le passé, moitié rêvée dans l'avenir, et il tourne dans ce cercle, d'où bienheureux sont ceux qui sortent et d'où c'est par l'amitié, dont il est très curieux mais à laquelle il ne croit qu'à moitié, qu'il voudrait sortir.

Au fait, les âmes amoureuses qui, naturellement, ne peuvent pas se guérir par les contraires, mais par les semblables, et dans la vie sentimentale il n'y a cures que d'homœopathie, n'ont guère pour remèdes ou pour solanées ou pour palliatifs que l'amour de Dieu ou l'amitié, et c'est à savoir l'amour qui ne trompe pas et l'amour qui trompe un peu moins. Ils s'y réfugient comme en des ports profonds et calmes. Ils y exercent

encore et y satisfont leurs puissances d'aimer. L'amitié bien souvent n'est que le deuil blanc de l'amour.

Sainte-Beuve ne pouvait pas n'y point aspirer fréquemment et fréquemment aussi il y a fait escale. Mais il est probable que, comme la vie studieuse l'acheminait à la volupté, l'amitié elle-même l'aiguillait à nouveau sur l'amour. Tout achemine à ce que l'on respire.

Mais ce qui domine encore dans tout ce que Sainte-Beuve a écrit de 1825 à 1835, c'est la mélancolie et même la tristesse. Il était laid, il était pauvre ; les succès mondains, auxquels, on le voit par le plaisir qu'ils lui ont fait quand il les a eus, dans son âge mûr, il eût été extrêmement insensible, lui étaient interdits ; par sa tête se dépouillant prématurément, ce qui n'est pas un petit détail, il s'est senti ou cru vieux de bonne heure ; « l'amitié te trahit et l'amour t'abandonne et tu descends tout seul le sentier des tombeaux » a été bien plus vrai, infiniment plus vrai pour lui que pour cet homme heureux jusqu'à la soixantaine qu'a été Lamartine ; il avait cent raisons d'être triste et, au siècle de la tristesse, il l'a été beaucoup plus sincèrement que tous ses rivaux. En 1829, à vingt-cinq ans, il disait déjà :

Moi qui suis là debout, qui les vois et qui pense,
Qui sens aussi qu'en moi la ruine commence,
Moi vieillard avant l'âge, aux cheveux déjà gris,
Et qui serai poussière avant tous ces débris...

Ayant en lui la redoutable faculté critique, même à son égard, et se sentant impuissant à parvenir aux seules gloires qu'il ait désirées, c'est-à-dire à celle de grand amoureux et celle de grand poète, il se disait, à la même époque, en longeant tristement le boulevard d'Enfer :

..... N'eus-je pas ma Camille,
Douce blonde au front pur, paisible jeune fille,
Qu'au jardin je suivais, la dévorant des yeux ?
N'eus-je pas Nathalie, au parler sérieux
Qui remplaça Camille, et plus d'une autre encore ;
Fleurs qu'un matin d'avril en moi faisait éclore ;
Blancs nuages dont l'aube entoure son réveil ;
Figures que l'enfant trace à terre, au soleil ?
Qui sait ? ma Béatrix n'était pas loin, peut-être ;
Et mon cœur aura fui trop tôt pour la connaître.
Hélas ! *c'est que j'étais déjà ce que je suis* ;
Etre faible, inconstant, qui veux et qui ne puis,
Comprenant par accès la Beauté sans modèle,
Mais tiède, et la servant d'une âme peu fidèle ;
C'est que je suis d'argile et de larmes pétri ;
C'est que le pain des forts ne m'a jamais nourri ;
Et que dès le matin, pèlerin sans courage,
J'accuse tour à tour le soleil et l'orage ;
C'est qu'un rien me distrait ; c'est que je suis mal né ;
Qu'aux limbes d'ici-bas justement condamné,
Je m'épuise à gravir la colline bénie
Où siège Dante, où vont ses pareils en génie...

Et songeant à celui dont très longtemps il n'a pas su s'il l'aimait plus qu'il ne l'enviait ou s'il en était plus jaloux qu'il ne lui était ami, il ajoutait :

Où tu vas, Toi qu'ici j'ai pudeur de nommer,
Tant mon cœur sous le tien est venu s'enfermer ;
Tant nous ne faisons qu'un ; tant mon âme éplorée
Comme en un saint refuge en ta gloire est entrée !

Ce qui ne l'empêchera pas, on l'a vu, un peu plus tard, de pester contre ces « grands hommes du jour » qui sont des « coquettes » et qui vous « laissent » quand ils ont tiré de vous toutes les louanges que vous pouviez leur donner.

Mais surtout ce qui s'échappe de lui, presque constamment, c'est le gémissement *à la Loti*, la plainte sur la fuite irrévocable, et si rapide, du temps, sur la jeunesse qui s'écoule et ne reviendra jamais, sur les forces et les sèves printanières que si vite on sent qui tarissent. Le ton à cet égard est le même de 1825 à 1835, de la première jeunesse à la seconde. Quelquefois il s'excite à chanter le *Carpe diem*, le « de l'heure fugitive, hâtons-nous, jouissons » ; il compare ces renouveaux de jeunesse que nous sentons en nous à ces crépuscules du soir qui ressemblent étonnamment aux crépuscules du matin :

Oh ! si pour nous aussi, dans cette vie humaine,
Il est au soir une heure, un instant qui ramène

Les amours du matin et leur volage essor,
Et la fraîche rosée et les nuages d'or ;
Oh ! si le cœur, repris aux pensers de jeunesse
(Comme s'il espérait, hélas, qu'elle renaisse),
S'arrête, se relève avant de défaillir,
Et s'oublie un seul jour à rêver sans vieillir,
Jouissons, jouissons de la douce journée,
Et ne la troublons pas, cette heure fortunée :
Car l'hiver pour les champs n'est qu'un bien court sommeil;
Chaque matin au ciel reparaît le soleil ;
Mais qui sait si la tombe a son printemps encore,
Et si la nuit pour nous rallumera l'aurore ?

Mais le plus souvent, quasi toujours, il se désespère tout simplement. Chateaubriand eut une journée d'accablement et de silence farouche quand sonna son quarantième anniversaire ; Sainte-Beuve a eu quarante ans de cette façon-là depuis sa vingt-cinquième année, et peut-être bien avant. Il rencontre un vieil ami et il lui dit :

Heureux de vous revoir, triste aussi, vous voyant,
Du contraste d'un cœur qui va se dénuant,
Me disant qu'en nos jours de rencontre première
Pour moi la vie encore avait joie et lumière,
Et de là retombant au présent qui n'a rien,
Aux ans qui resteront et sans un bras au mien !...

Il explique à « Madame V. H. » pourquoi elle est triste quelquefois malgré tout son bonheur, malgré la gloire de son mari, malgré la grâce de ses enfants, et il lui dit que c'est, sans chercher

autre chose, parce que tout passe et que nous sentons toujours que tout fuit.

C'est que même au delà des bonheurs qu'on envie
Il reste à désirer dans la plus belle vie ;
C'est qu'ailleurs et plus loin notre but est marqué ;
Qu'à le chercher plus bas on l'a toujours manqué ;
C'est qu'ombrage, verdure et fleurs, tout cela tombe,
Renaît, meurt pour renaître enfin sur une tombe ;
C'est qu'après bien des jours, bien des ans révolus,
Ce ciel restera bleu quand nous ne serons plus ;
Que ces enfants, objets de si chères tendresses,
En vivant oublieront vos pleurs et vos caresses ;
Que toute joie est sombre à qui veut la sonder,
Et qu'aux plus clairs endroits, et pour trop regarder
Le lac d'argent, paisible, au cours insaisissable,
On découvre sous l'eau de la boue et du sable.

A un ami il adresse une de ses plus belles pièces, *le Soir de la jeunesse*, et ce qu'il lui dit qui le frappe le plus dans cette épreuve de la jeunesse qui fuit, c'est cette espèce de paralysie, de pétrification, par quoi l'on est comme immobilisé au milieu de tout ce qui continue à vivre, à croître, à se développer, à s'élancer et à jaillir. Cette sensation très originale, très personnelle, très sincère aussi évidemment, que beaucoup ont été parfaitement incapables d'éprouver est naturelle chez un homme pour qui la vie n'est point le développement prolongé et même progressif de nos facultés jusqu'au terme inévitable, mais pour qui la vie (sauf quand il réagit contre

lui-même) n'est exclusivement que la jeunesse et que l'amour et qui, cette saison passée, ou supposée passée par boutade de mélancolie, se trouve en toute exactitude un mort vivant. On ne saurait dire à quel point Sainte-Beuve, à travers beaucoup de sagesse et de puissance d'équilibre, avait au fond, je ne dirai pas le caractère, mais le tempérament de Musset.

Si vous saviez, hélas ! ce qu'en un cœur rebelle
Enfantent de tourments les transports sans espoir,
Les rêves sans objet et des regrets au soir !
Oh ! *point d'étude alors qui charme et qui console.*
Arrosant d'un parfum chaque jour qui s'envole ;
Point d'avenir alors, ni d'oubli : l'on est seul,
Seul en son souvenir comme en un froid linceul.
L'âme bientôt se fond, et déborde, et s'écoule,
Pareil au raisin mûr que le vendangeur foule.
On s'incline au soleil, on jaunit sous ses feux
Et chaque heure en fuyant argente nos cheveux.
Ainsi l'arbre, trop tôt dépouillé par l'automne :
On dirait à le voir qu'il s'afflige et s'étonne,
Et qu'à terre abaissant ses rameaux éplorés
Il réclame ses fleurs ou ses beaux fruits dorés.
Les bras toujours croisés, debout, penchant la tête,
Convive sans parole on assiste à la fête.
On est comme un pasteur frappé d'enchantement,
Immobile à jamais près d'un fleuve écumant,
Qui, jour et nuit, le front incliné sur la rive,
Tirant un même son de sa flûte plaintive,
Semble un roseau de plus au milieu des roseaux,
Et qui passe sa vie à voir passer les eaux.

Il exprime exactement le même sentiment dans

ces admirables pages de *Volupté* où il décrit et où il pleure la mort de son *adolescence* et où il montre amèrement ce qu'il y a de décrépitude dans la *jeunesse* :

« Ma jeunesse n'est point à son terme ; elle ne fait, ce semble, que commencer aux yeux du monde ; on la croirait fertile en promesses, tournant le front aux futures jouissances ; et pourtant, mon ami, le plus beau de sa course est achevé dès à présent ; le plus regrettable s'en est allé. Arrêtons-nous un instant pour pleurer sur elle comme si elle était morte ; car elle a reçu la blessure dont plus tard elle mourra. Je puis répéter aujourd'hui avec le grand saint pénitent : « et voilà que mon enfance est morte, et je vis. » Les âges que nous vivons sont comme des amis tendres et d'abord indispensables qui ne se distinguent en rien de nous-même. Nous les aimons, nous habitons en eux ; ils ne font qu'un avec nous. Leur bras familier s'appuie à notre épaule ; leurs grâces nous décorent. Ils nous sont Euryale et nous leur sommes Nisus. Mais une fois en pleine route, ces âges si charmants se détachent peu à peu... Mon enfance m'a connu si pur ! Que dirait-elle en me voyant si intrigué, si capable de ruse et par moments si sali ?... Que nos âges d'autrefois, ces jeunes amis morts, s'ils revenaient au monde, rougi-

raient de nous voir ainsi déchus ! Mon enfance est donc morte ; elle est morte assez tard, et si je voulais vous marquer son dernier jour, ce serait probablement celui où, entrant à la Gastine, j'y cherchai pour la première fois avec trouble un doux visage. Ce seuil, si souvent foulé depuis, est comme la pierre sous laquelle dort enseveli le dernier jour de mon enfance. Ce qui restait d'elle dans mon adolescence commencée expira alors et je devins un adolescent plus décidé, un jeune homme. Que si je cherche, après, quand s'éteignit la dernière lueur d'adolescence mêlée à l'aurore de ma jeunesse, ce fut, je crois, sur la pâle bruyère, au retour de la Gastine, le soir où mon cœur inconstant répugna aux suites du virginal aveu. Ce fut là que cette adolescence, bonne, aimante, pastorale et qui ne rêve qu'éternelle fidélité dans une chaumière, me quitta, moi déjà trop ambitieux et trop subtil pour elle. Elle me quitta sous la lune, à travers les genêts, comme une sœur blessée qui s'éloigne sans bruit en pleurant, et il y eut peut-être dans ma tristesse délicieuse un sentiment d'adieu vers cet âge indécis qui venait de fuir. A compter de cette heure commença mon entière jeunesse, et je n'eus plus qu'elle pour compagne assidue. Mais, si cet âge a deux génies dont l'un succède à l'autre trop vite émoussé, il me semble que le premier

des deux, le plus frais et le plus brillant (bien que souillé lui-même), est atteint déjà d'un coup funeste, d'un déchirement dont il va languir, et qu'un compagnon moins enchanteur s'essaiera désormais en moi à le remplacer. Bois de Couaën, pente de la Montagne et vous aussi, allée d'Auteuil, terrasse des Tuileries, table frugale du couvent, récents objets embrassés avec tant d'amour, vous sentirai-je jamais de la même âme que dans ces vives journées ? Si je vous revois par la suite et dès demain, sera-ce jamais sous vos couleurs d'hier ? »

Même — un peu plus tard, vers trente-trois ans quand il essaye de badiner et de se plaisanter lui-même sur cet incurable regret de la jeunesse qu'il avait éprouvé bien avant qu'elle fût finie et presque avant qu'elle fût commencée, — le ton est singulièrement amer, presque sardonique, et ce qu'il y a de plus significatif, ce me semble, c'est que Sainte-Beuve s'avoue franchement, ce qui fait honneur à sa sincérité, qu'il n'a jamais aimé la nature qu'en considération des femmes et que comme une parure, un cadre, un ornement de la jeunesse et de l'amour. Grande différence et très intéressante, entre lui et ceux, comme Jean-Jacques Rousseau et Lamartine, peut-être Hugo, pour qui la nature est une consolation de la perte de l'amour et même de la

perte de tout. La pièce est du reste d'un ton délicieux : A Turquèty :

Mon cœur n'a plus rien de l'amour,
Ma voix n'a rien de ce qui chante.
Ton amitié me représente
Ce qui s'est enfui sans retour.

Il est un jour aride et triste
Où meurt le rêve du bonheur :
Voltaire y devint ricaneur (1),
Et moi j'y deviens janséniste.

Ce qu'on appelle notre vol
Ne va plus même en métaphore ;
Nos regards n'aiment plus l'aurore,
Et l'on tuerait le rossignol.

Oiseau, pourquoi cette allégresse,
Orgueil et délices des nuits ?
Ah ! ce ne sont plus mes ennuis,
Que ceux où ton chant s'intéresse !
. . . . . .
. . . . . .
Pour qui donc fleurissent ces roses,
Si ce n'est pas pour les offrir ?
Charmant rayon, autant mourir,
Sans un doux front où tu te poses !

Tous les ruisseaux avec leurs voix,
Que sont-ils sans la voix qu'on aime ?

(1) Allusion sans doute à la pièce de Voltaire : « Si vous voulez que j'aime encore... » Mais s'il est vrai, Sainte-Beuve est injuste : le petit poème de Voltaire est gracieusement moqueur avec une jolie pointe de mélancolie, mais point du tout ricaneur. — Et il est possible que ce soit à toute autre chose que Sainte-Beuve pense.

Ce ne fut jamais pour lui-même
Que j'aimais l'ombrage des bois.

Dans les jardins ou les prairies,
Le long des buis ou des sureaux,
Devant l'ogive aux noirs barreaux,
Comme au vieux chêne des féeries ;

Même sous l'orgue solennel,
Au seuil de la chaste lumière,
Même aux abords du sanctuaire
Où toi, tu t'es choisi le ciel,

Dès l'enfance mon seul génie
Ne poursuivit qu'un seul désir :
Un seul jour l'ai-je pu saisir ?
Mais tout vieillit, l'âme est punie.

Et tes doux vers lus et relus
N'ont fait qu'agiter mon mystère :
Quoi donc ! aime-t-on sur la terre,
Depuis que, nous, nous n'aimons plus ?

Le plus beau vers qu'il ait fait est la formule même, définitive, de cette pensée obsédante qu'il a eue, je voulais dire qui l'a eu, que l'âge qui succède à la jeunesse nous *mortifie*, nous enchaîne comme dans une prison de glace, ou dans un *in pace*, et pis encore :

Oui la jeunesse est bonne ; elle est seule à sentir
Ce qui, passé trente ans, meurt ou ne peut sortir,
Et devient comme une âme en prison dans la nôtre :
La moitié de la vie est le tombeau de l'autre.

Modéré en tout, dans ses goûts de vie privée,

dans ses goûts littéraires, dans ses goûts politiques, malgré quelques effervescences très courtes, dans ses sentiments religieux qui n'ont jamais été au delà d'une vague religiosité poétique, que du reste il perdra plus tard, se caractérisant très bien par ces jolis vers qu'on dirait d'un Andrieux :

Las de bouquins et de poudre moisie,
Je reprends goût au nectar généreux.
Pas trop pourtant, peu de sublime encore.
L'eau me suffit, qu'un vin léger colore.

Modéré en tout, sauf en son rêve d'amour et de volupté et alors, d'autant qu'il y était plus emporté, d'autant plus ressentant les cruelles atteintes que ce rêve comporte toujours et par suite plus profondément mélancolique que le plus mélancolique des pleureurs de 1830 : tel il faut, je crois, se représenter le « Werther carabin » de ce temps-là, l'étudiant triste, timide, ardemment amoureux, très jaloux de tous ceux qui plaisaient aux femmes, susceptible et ombrageux, rêvant un peu de suicide ; mais contenant un homme d'étude, susceptible de patient labeur, ce qui devait le sauver, de la mort peut-être (et qui sait?) mais certainement de l'abandonnement et du désespoir, ce qui fait que l'on peut dire : la moitié de la vie pleure sur l'autre et, jusqu'à un certain point la console.

II

SON IMAGINATION.

Il en avait peu. C'était un observateur. Il observait et s'observait. Il n'a guère fait que cela toute sa vie, observant les hommes dans la vie, les observant dans les livres, curieux d'histoire exacte et ennemi des systèmes, qui sont la part de l'imagination dans le royaume des idées; s'observant lui-même, se connaissant bien et comprenant ceux qui lui ressemblaient et aussi très bien ceux qui étaient ses antipodes, mais ayant naturellement de la tendresse pour ceux-là et seulement de l'intelligenee pour ceux-ci.

Il était tel en 1830. Son imagination est presque toute apprise, ou, si l'on veut, l'éducation de son imagination est à peu près toute son imagination. Très sensible aux charmes de la nature, il la décrit d'un trait sec, net, très exact, et on ne peut pas l'accuser de la déformer ; mais on le sent incapable d'y ajouter rien et de la repenser

puissamment pour la mieux goûter ou parce qu'il la goûte.

Il s'efforce pourtant de penser par images, puisque de son temps on ne pense guère autrement. Mais son imagination semble bien être toute d'emprunt. Avez-vous remarqué *le lac* de *Volupté*. Le lac de *Volupté* est une allégorie. Il représente Mme de Couaën. Un lecteur du temps, très lettré et par qui Sainte-Beuve a jugé être bien compris puisqu'il le cite en note avec complaisance, estime grandement cette allégorie et la considère comme le *leitmotiv* discret de l'œuvre tout entière : « Un modèle dans ce genre d'association d'idées, d'images et surtout d'impressions, que je crois la source de ce style, c'est une sorte de longue comparaison entre Mme de Couaën et un grand lac : à cette large image comme à leur principe remontent toutes les expressions, similitudes et métaphores relatives à Mme de Couaën : toutes elles ont été trempées et amollies dans ces eaux mélancoliques ; l'influence de ce paysage plane sur l'esprit et l'imagination de l'auteur toutes les fois qu'il parle de Mme de Couaën... »

Examinons donc ce curieux symbole. En vérité, c'est le lac de Brienne de Jean-Jacques Rousseau — vous le reconnaîtrez — avec quelque chose du lac de Lamartine et un effort ter-

rible, vraiment, pour faire entrer une idée dans une image, pour faire entrer dans une image une idée beaucoup plus complexe qu'elle. Et dans ce cas-là que fait-on, et d'instinct, si l'on est un artiste véritable ? Entre l'image et l'idée on n'établit qu'un rapport rapide, fugitif et général, un rapport d'allusion, pour ne pas entrer dans les difficultés inextricables, d'une adaptation, je dirai presque d'une consubstantiation complète.

Or, cette adaptation complète, c'est ce que tente Sainte-Beuve. Pourquoi ? Précisément parce que l'idée ne lui est pas venue à l'état d'image, mais parce que, pour traduire son idée, il a été chercher une image et que son idée était plus complexe que son image et qu'il s'est acharné laborieusement à faire entrer dans son image, en la déformant, toute la complexité de son idée.

M. de Couaën est un vieux noble de campagne, escarpé et granitique ; Mme de Couaën est douce, calme et rêveuse ; ils ont deux enfants. Il faut retenir tout cela ; et lisez : « C'était un paysage calme et grave, vert et désert, auquel on arrivait par des gorges nues, déchirées, au delà des montagnes, après des ravins et des tourbières. Au sein de ce paysage, un lac de belle étendue, mais non immense, un de ces purs lacs d'Irlande, s'étendait sous un haut et

immuable rocher qui le dominait et qui lui cachait tout un côté du ciel et du soleil, tout l'orient. Le lac était uni, gracieux, sans fond, sans écume, sans autre rocher que le gigantesque et l'unique qui, en même temps qu'il le commandait de son front, semblait l'enserrer de ses bras et l'avoir engendré de ses flancs. Deux jeunes ruisseaux, sources murmurantes et vives, nés des fentes du rocher, traversaient distinctement le beau lac qui les retardait et les modérait doucement dans leur cours, et hors de là ils débordaient en fontaines. Moi, j'aimais naviguer sur ce lac, côtoyer le rocher immobile, le mesurer durant des heures, me couvrir de l'épaisseur de son ombre, étudier ses profils bizarres et sévères, me demander ce qu'avait été le géant et ce qu'il aurait pu être s'il n'avait été pétrifié. J'aimais m'avancer, ramer au large doucement dans le lac sans zéphir, reconnaître et suivre dans sa masse dormante le mince courant des deux jolis ruisseaux jusqu'à l'endroit où ils allaient s'élancer au dehors et s'échapper sur les gazons. Mais, tandis que je naviguais ainsi, que de merveilles sous mes yeux, autour de moi, que de mystères ! Par moment, sans qu'il y eût un souffle au ciel, toutes les vagues du lac limpide, ridées, tendues sur un point, s'agitaient avec une émotion incompréhensible que rien dans la nature environ-

nante ni dans l'air du ciel n'expliquait. Ce n'était jamais un courroux, c'était un frémissement intérieur et une plainte. Les deux jolis ruisseaux s'arrêtaient alors et remontaient leur cours ; le lac les retirait à lui comme avec un effroi de tendre mère. Et puis, ces mêmes vagues, retombées subitement et calmées, redevenaient un paresseux miroir ouvert aux étoiles, à la lune et à la splendeur des nuits. D'autre fois un brouillard, non moins inexplicable que le frémissement de tout à l'heure, couvrait le milieu du lac par un ciel serein ; ou bien l'on aurait dit, spectacle étrange, que ce milieu réfléchissait plus d'étoiles et de clartés que ne lui en offrait le dais céleste. Et aussi les bords les plus riants vers les endroits opposés au rocher, les saules et les accidents touffus des rives cessaient à certains moments de se mirer en cette eau qui était frappée comme de magique oubli ; l'oiseau qui passait à la surface en l'effleurant presque de l'aile n'y jetait point son image, et moi il me semblait souvent avec un découragement mort et une sorte d'abandon superstitieux, que je glissais sur une onde qui ne s'en apercevait pas, qui ne me réfléchissait pas ! »

Il va sans dire que cette page est pour nous, « gens des autres âges », un monument de mauvais goût ; mais en quoi ? Et pourquoi a-t-elle

été écrite ? Parce que Sainte-Beuve voulait avoir de l'imagination ; et parce que, en ayant très peu, il usait d'imagination empruntée et d'imagination factice. L'imagination factice consiste, quand l'image ne vous vient pas toute seule et spontanée, à habiller une idée en image, et comme, dans ce cas, rien ne vous avertit — qui pourrait vous en avertir puisque l'image n'est pas spontanée ? — du moment où l'idée ne s'accorde plus avec l'image, la déborde, la dépasse, la fausse, vous vous efforcez par toutes sortes de tours de force pénibles à faire entrer malgré tout l'une dans l'autre, et vous arrivez à ce que vous venez de voir, à être un homme qui, voulant gouverner son image et son idée, semble avoir une jambe dans un bateau et l'autre dans un autre et ramer gauchement et péniblement sans parvenir qu'à entrechoquer celui-ci contre celui-là.

Voyez encore un exemple de cette imagination romantique que Sainte-Beuve veut se donner. Dans *Volupté*, Amaury, tiré à quatre chevaux par plusieurs amours, dont un, à la vérité, étant le plus pur, est le plus fort, se réfugie dans l'Eglise, et il n'y a rien là qui soit positivement contraire à son naturel. Cependant ce qui serait le plus vraisemblable, c'est qu'il entrât dans les ordres après la mort de celle qui lui a inspiré l'amour le plus fort et le plus pur, après la mort de

Mme de Caouën. L'histoire nous apprend qu'en de tels accidents on fait de pareils dévouements ; et en vérité tant que Mme de Caouën vit, on ne comprend guère qu'Amaury ne lui reste pas attaché, chastement, respectueusement, mais attaché, sentant qu'elle doit avoir besoin de lui et de plus en plus à mesure qu'elle avance. Oui, si l'histoire est vraie, je gage qu'Amaury est entré au séminaire après la mort de Mme de Caouën.

Mais à disposer les choses ainsi, *que devenait* cette belle imagination romantique, Amaury appelé au chevet de Mme de Caouën mourante, la confessant, lui donnant l'extrême-onction, l'ensevelissant, l'enterrant ? Que devenait-elle ? Sainte-Beuve n'a pas pu sacrifier cet effet, et voilà ce que j'appelle de l'imagination empruntée, de l'imagination factice ou de *l'imagination toute faite*. Dans *Jocelyn* (qui du reste est postérieur à *Volupté*, et ce n'est pas à Lamartine que Sainte-Beuve a emprunté cet effet), dans *Jocelyn* cette situation est très naturelle, puisque Jocelyn a aimé Laurence à la vérité avant d'être prêtre, mais est devenu prêtre malgré lui et par une contrainte morale, puis a été séparé de Laurence et la retrouve par hasard après bien des années, etc. Dans *Volupté* elle est invraisemblable et forcée et n'est que l'effet de la démangeaison qu'avait l'auteur d'avoir de l'imagination au goût

du jour et de montrer qu'il en était doué autant qu'un autre.

Je reconnais du reste *qu'en soi* l'épisode est très beau et traité avec une grande maîtrise. George Sand a défini d'un mot le romantisme et le goût romantique et ce qui était poétique pour les romantiques. Elle a dit, précisément à propos de *Volupté*. Elle a dit : « *Toute situation excessive est poétique.* » L'excès en tout, et particulièrement, en effet, dans les situations, c'est le romantisme lui-même. Sainte-Beuve a cherché à se donner l'imagination exagératrice, l'imagination excessive et comme, tout au contraire, il n'avait presque pas d'imagination, on pense si, assez souvent, son imagination est toute factice et par conséquent très pénible.

Cependant cette imagination qui n'est excessive ni naturellement ni parce qu'on la veut telle, qui est modérée et juste, qui consiste à présenter les choses vraies avec un embellissement qui vient bien de l'auteur, mais qui semble venir d'elles, tellement elles le comportent, qui semble le rayonnement du vrai, qui semble l'auréole émanant du réel lui-même, et qu'il semble que l'auteur n'ait point inventée mais qu'il ait vue ; cette imagination à la Segrais, à la Sévigné et avant tout à la La Fontaine, Sainte-Beuve ne l'a-t-il pas eue ? En une certaine me-

sure, certainement. Une silhouette de jeune fille, une sensation de nature avec un symbole très discret et très voilé, une promenade classique et aristocratique dont les impressions sont comme ramassées dans une figure d'enfant où fleurit pour ainsi dire la tradition des grands siècles, voilà ses sujets, bien accommodés à sa nature, bien proportionnés à ses facultés poétiques et qu'à traiter il montre cette imagination délicate et fine, point puissante, point mièvre non plus, que j'essayais de définir plus haut. Profil perdu de jeune fille :

Ainsi, quand, après des journées
D'étude et d'hiver confinées,
Je quitte, un matin de beau ciel,
Mon Port-Royal habituel ;
Si, devant mon cloître moins sombre,
Au bord extrême du préau,
M'avançant, je vois passer l'ombre,
Ombre au blanc voile et fin chapeau
De jeune fille au renouveau
Courant au tournant du coteau ;

Alors, pour peindre mon nuage
M'appliquant tout à fait l'image
Du « Brigand » près du chemin creux,
Uhland, j'usurpe ton langage ;
Et, si je n'en rends le sauvage,
J'en sens, du moins, le douloureux.

Matinée de printemps froid, point trop froid, mais d'une fraîcheur saine et aussi un peu exci-

tante, et songez que l'auteur donne le bras à une femme dont il n'est que l'ami et songez un peu, seulement un peu, au symbole que l'auteur a voulu qui effleurât seulement votre pensée.

Il est doux vers le soir, au printemps qui commence,
Au printemps retardé qui se déclare enfin,
Les premiers jours de mai, dans cet air tout divin
Où se respire en fleur la première semence ;

Il est doux, à pas lents sous le couchant immense,
Devant ces pics rosés de neige et d'argent fin,
Devant ce lac qui luit comme un dos de dauphin,
Par ces tournants coteaux qui vont sans qu'on y pense ;

Il est doux, Amitié, de marcher sans danger,
Tenant près de son cœur ton bras chaste et léger,
De se montrer chaque arbre et sa pointe première.

Le bois, sans feuille encor, mais d'un bourgeon doré,
Jette l'ombre à nos pas sur le sol éclairé,
Et d'un réseau qui tremble y berce la lumière.

L'auteur s'est promené à Bâville, dans la propriété possédée par Lamoignon, habitée maintenant par le comte Molé ; il a vu les arbres « d'où tombaient autrefois des rimes pour Boileau », la fontaine à laquelle on a donné le nom de « la fontaine de Boileau » ; il a rêvé de Huet, de Rapin, de Guy Patin, de Lamoignon et de Louis XIV ; il se dirige avec ses hôtes vers le vieux château, à la noble architecture dix-septième siècle...

Jusqu'à ce que, tournant par un dernier coteau,
Nous eûmes retrouvé la porte du château,
Où d'abord, en entrant, la pelouse apparue
Nous offrit du plus loin une enfant accourue,
Jeune fille demain en sa tendre saison,
Orgueil et cher appui de l'antique maison,
Fleur de tout un passé majestueux et grave,
Rejeton précieux où plus d'un nom se grave,
Qui refait l'espérance et les fraîches couleurs,
Qui sait les souvenirs et non pas les douleurs,
Et dont, chaque matin, l'heureuse et blonde tête,
Après les jours chargés de gloire et de tempête,
Porte légèrement tout ce poids des aïeux,
Et court sur le gazon, le vent dans ses cheveux.

Ceci est tout à fait heureux ; il est d'une charmante imagination de se baigner tout un jour dans l'atmosphère du passé, puis, ce passé, et tout entier, de le respirer encore dans la fleur qu'il a produite et qui, dans sa grâce affinée et par tout le parfum aristocratique qu'elle exhale, le représente en beauté et en fraîcheur, mais autant que tout le reste et plus que tout le reste, le représente.

Et ceci ce n'est ni de l'imagination d'emprunt ni de l'imagination factice.

III

SON INTELLIGENCE.

L'esprit de Sainte-Beuve et l'éducation qu'il a donnée à son esprit est encore la chose la plus intéressante et la plus délicate à guetter et surprendre dans ses œuvres de jeunesse. Je crois bien — et je crois l'avoir dit — que le fond initial de l'esprit de Sainte-Beuve était la curiosité universelle. Mais non pas la curiosité inquiète qui, comme l'a spirituellement définie Renan, fait que, quand la vérité est trouvée, on la cherche encore ; une curiosité plutôt qui veut tout savoir, qui veut tout comprendre, qui même veut tout sentir, mais qui a le souci en toutes choses des précisions définitives, des précisions qui arrêtent et qui défendent, ou à peu près, de pousser plus loin.

C'est l'esprit scientifique, qui peut s'appliquer et qui s'applique spontanément aux choses les moins scientifiques elles-mêmes, mais qui, en tout domaine, sans diminuer aucune ardeur, im-

pose la marche lente, le pas sûr, la démarche patiente et l'obstination douce, et écarte la légèreté, le caprice, comme aussi la nonchalance.

Cette curiosité universelle mais à caractère scientifique, me paraît l'esprit inné de Sainte-Beuve.

Il fait de très bonnes études provinciales, puis parisiennes à la fin et, aussitôt sorti des bancs, malgré sa sensibilité, qui est vive, malgré son imagination qui, comparée à celle du commun des hommes, est très éveillée, c'est droit à la science qu'il va, et à une science très concrète, la médecine.

A l'en croire et si on l'identifie, ce qui est très peu défendu, avec Joseph Delorme (et ici cela est d'autant plus permis qu'il cite une page du journal de Joseph Delorme et qu'*il y a des guillemets*), il a hésité entre le barreau et la médecine, parce que ces deux professions sont « indépendantes ». Le barreau était interdit à Sainte-Beuve ; car personne ne fut jamais plus dénué du don de la parole que Sainte-Beuve ; mais ce n'est pas la raison que donne Joseph Delorme de son abstention à l'égard du droit.

Il se décida pour la médecine.

« Eloigné par la médiocrité de ma condition et de ma fortune de cette carrière politique qui... je me suis tourné vers les deux

professions indépendantes et inviolables... L'une d'abord, celle du barreau, me parut plus brillante et non moins utile que l'autre... Mais je compris bientôt que ces occasions bienheureuses de rendre de grands services à la faiblesse et à l'innocence se présentent rarement et sont comme étouffées par les épineuses chicanes... Ces inconvénients ne se présentaient pas dans la médecine ; je me décidai pour elle. Elle est de tous les temps et de tous les lieux. Véritablement utile aux hommes lorsqu'on l'exerce avec zèle et intelligence, souvent elle leur donne plus que la santé, elle leur rend le bonheur ; car tant de maladies viennent de l''âme et la consolation morale en est le meilleur remède... » Une science précise et concrète et permettant d'acquérir et d'exercer des facultés de moraliste, voilà ce qui attire d'abord la curiosité intellectuelle de Sainte-Beuve. Et l'on sait qu'il s'adonna réellement quelques années aux études médicales.

On sait aussi que la philosophie scientifique fut sa première, comme elle devait être sa dernière philosophie. Dans *Joseph Delorme* il dit de... Joseph Delorme à dix-huit ans : « Sa vocation pour la philosophie et pour les sciences semblait se prononcer de plus en plus ; il s'y poussait avec toute l'ardeur d'un converti de la

veille et tout l'orgueil d'un sage de dix-huit ans. Abjurant les simples croyances de son éducation chrétienne, il s'était épris de l'impiété audacieuse du dernier siècle ou plutôt de cette adoration sombre et mystique de la nature qui, chez Diderot et d'Holbach, ressemble presque à une religion... » Amaury, comme Joseph Delorme, malgré ses tendances religieuses, est curieux de philosophie scientifique, suit le cours de M. de Lamarck ; recherche la société et les conversations d'un jeune homme qui a connu Cabanis et Destutt de Tracy chez Mme Helvétius, est présenté même à Cabanis, M. J. Chénier et Garat, les écoute « saisi de respect et frappé de silence » et dit pour conclure sur ce point : « Dans mon souci des divines portions de notre nature qu'ils ont négligées, vous ne m'avez jamais entendu porter contre eux d'anathème. »

Mais cette curiosité universelle dont Sainte-Beuve était possédé ne pouvait pas se limiter à la médecine, à la physiologie, à la biologie, ni même à la philosophie générale scientifique. A la vérité, chose curieuse pour un homme qui devait devenir de plus en plus historien, jusqu'à, en son dernier stade, n'être plus que cela, l'histoire en 1825-1835 ne l'attirait pas du tout. Mais, en dépit de son impiété fondamentale qui, je crois, ne cessa jamais chez lui, les questions

religieuses et surtout et pour beaucoup mieux dire, les états d'âme religieux l'attiraient de façon invincible, et l'on peut dire, entre parenthèses, que c'est le goût de l'étude du sentiment religieux qui l'a mené à l'histoire religieuse et que c'est l'histoire religieuse qui l'a mené peu à peu à l'histoire.

L'étude des états d'âme religieux était de très bonne heure une de ses délices. Il a mis la moitié de lui-même, la moitié *positiviste*, dans Joseph Delorme, l'autre moitié dans Amaury. Amaury étudie saint Augustin et le traduit, et ce sont les plus beaux passages qu'il en traduit et il les traduit admirablement. Il connaît et il savoure l'*Imitation de Jésus-Christ*, et il s'en applique certains passages qui semblent en effet avoir été écrits pour le Sainte-Beuve de 1830 dont vous connaissez l'histoire sentimentale à cette date :

« Ne soyez familier avec aucune femme, mais en commun recommandez toutes les femmes à Dieu. »

« Opposez-vous au mal dès l'origine ; car voici la marche : d'abord une simple pensée qui traverse l'esprit ; puis une image forte qui s'y attache, le plaisir, par degrés, qu'on y prend et le mouvement à mauvaise fin et l'abandon. »

« *Quelqu'un dont la vie se passait dans l'anxiété* et qui flottait fréquemment entre la crainte et

l'espérance, un certain jour, sous le poids d'un chagrin, étant entré dans une église, s'y prosterna devant un autel, en prières, et il se disait tout bas : « Oh ! si je savais que je pusse désormais persévérer ! »

Et incontinent il entendit au dedans de lui l'oracle divin qui répondait : « Si tu savais cela, que voudrais-tu faire ? Fais donc maintenant ce que tu voudrais faire alors et tu seras apaisé. »

Il lisait également Bourdaloue (je ne vois aucune mention de Bossuet dans les premières œuvres de Sainte-Beuve ;¡il est très probable que pour Sainte-Beuve Bossuet n'était qu'un orateur, et il est peu douteux pour moi que dans sa jeunesse, si tant est qu'il ne faille pas dire toujours, Sainte-Beuve, avec son esprit scientifique, ne méprisât absolument les orateurs), il lisait et méditait le psychologue, le moraliste, le La Bruyère de la chaire qui s'appelait Bourdaloue. Il y lisait avec étonnement, comme dans un miroir ouvert devant *lui* : « Ce sont mille idées, mille pensées, mille souvenirs d'une personne dont on a incessamment l'esprit occupé, mille retours et mille réflexions sur un entretien qu'on a eu avec elle, sur ce qu'on lui a dit et sur ce qu'elle a répondu, sur quelques mots obligeants de sa part, sur une honnêteté, une

marque d'estime qu'on en a reçues, sur ses bonnes qualités, ses manières engageantes, son humeur agréable, son naturel doux et condescendant, en un mot sur tout ce qui s'offre à une imagination frappée de l'objet qui lui plaît et qui la remplit. Ce sont, en présence de la personne, certaines complaisances de cœur, certaines sensibilités où l'on s'arrête et qui flottent intérieurement, qui excitent et qui répandent dans l'âme une joie toujours nouvelle ; ce sont dans les conversations des termes de tendresse, des expressions vives et pleines de feu, de protestations animées et cent fois répétées... On se recherche l'un l'autre. Il n'y a presque point de jour où l'on ne passe plusieurs heures ensemble. On se traite familièrement quoique toujours honnêtement. On se fait des confidences. Souvent même le discours roule sur des choses de Dieu... Comment, si près de la flamme, n'en ressentir aucune atteinte ? Comment, dans un sentier si glissant, ne tomber jamais ? Comment, au milieu de mille traits, demeurer invulnérable ? Est-il rien qui nous échappe plus vite que notre esprit, rien qui nous emporte avec plus de violence que notre cœur, rien qui nous soit plus difficile à retenir que nos sens ? »

Il lisait, et il méditait, et il commentait. Il commentait, comme il lui est arrivé depuis, en

rivalisant de fine psychologie et même de sobre éloquence avec son auteur : « Directeur austère, d'où ces secrets vous sont-ils venus ? Oui, l'on parle des choses de Dieu, de celles même qui sont les plus obscurcies en ces moments, de la mort des désirs, des sacrifices des sens, de la vigilante chasteté ? Et tandis qu'on en parle si bien, la malice en nous qui à notre insu veut séduire... nous suggère parfois aux paupières d'abondantes sources de larmes qui, en se mêlant à nos paroles, ne font que les rendre plus mélodieuses. *Mais disons alors : si elle était moins jeune et moins belle* et moins attentive au son de notre voix, aimerions-nous tant, durant de longues heures, à lui parler de sacrifice, d'amitié discrète et de célibat inviolable ?... »

Et méditant d'une façon plus générale sur ces moralistes de l'église, les trouvant tout près de nous, tout près de lui, remarquant subconsciemment qu'il était de leur race, qu'il était né pour confesser et pour y prendre trop de plaisir, pour diriger et pour y prendre un plaisir analogue, pour s'y connaître en péchés grands ou menus et pour s'engager avec sûreté aux labyrinthes des casuistiques, il écrivait cette belle page philosophique : « Pères, docteurs, orateurs, vous qui éclatiez dans la chaire ou qui vous taisiez par vœu, anciens solitaires des déserts et des

cloîtres, oracles, devenus trop rares, de la chrétienté éclipsée, le monde d'aujourd'hui est tenté de vous croire étranges et sauvages, mais si vous sortez de la grotte, de la cellule où vous dormez, de votre poussière et de votre silence, vous lui dites encore ses secrets et ses ressorts de conduite à le faire pâlir de surprise ! Et je ne veux pas parler seulement des grand pénitents d'entre vous, des convertis que le monde de leur temps avait d'abord entraînés, mais de ceux qui restaient dès leur jeunesse invariables et simples. Ceux-ci même ont su et scruté sur les passions et leurs mobiles ce qu'après des siècles d'oubli on aperçoit à grand'peine et ce qu'on imagine récemment découvrir. O vous qui n'avez jamais navigué qu'au port, dites, par où saviez-vous l'orage ? C'est que l'orage est partout ; c'est que le désert est un monde aussi d'humaines pensées... Les mêmes mouvements éclatent plus ou moins et s'essayent en tous les temps dans tous les cœurs. Les mêmes circonstances morales essentielles se reproduisent à peu près en chacun... Bourdaloue, Jean Gerson, ou Jean Climaque, nos maîtres spirituels, vous avez tous lu, en vos époques bien diverses, à cette commune nature d'Adam, avec cette même lampe du Christ et des Vierges sages. Quiconque y pénètre après vous retrouve à chaque pas vos lueurs. Le plus

corrompu et le plus tortueux des mondains n'en sait pas tant bien souvent sur les moindres replis de l'âme que vous, droits et humbles. Car chaque soir, chaque matin, à toute heure du jour ou de la nuit, durant des années sans nombre, vous avez visité coins et recoins de vous-mêmes, comme avant de se coucher fait dans les détours du logis la servante prudente. Oh ! comme on arrive, ô mon Dieu, à savoir tout le fond d'ici-bas sans jamais presque sortir de son cœur (1) ! »

Il allait même — oh ! bien loin, aussi loin que possible des Destutt de Tracy et des Cabanis — dès 1834 au plus tard, à cette étrange mystique de Claude Saint-Martin auquel il devait revenir en 1836 et jusque (et longuement) en 1854. Il dit (ou fait dire à Amaury) que Saint-Martin « a beaucoup influé sur *lui* ». Il nous confie qu'une réponse de Saint-Martin à Garat qu'il a trouvée dans le recueil des Ecoles normales le renvoya aux ouvrages de Saint-Martin : *Des erreurs et de la vérité* et *l'Homme de désir* et que ces livres « lui apportèrent avec obscurité plusieurs dogmes précieux ».

Une vérité entre autres le « toucha sensiblement et fit *révélation* (c'est lui qui souligne) en

(1) On demandait à Massillon : « Où avez-vous observé tous les vices que vous peignez ? » Il répondit : « En moi. »

lui », et c'est celle-ci : « *L'homme naît et vit dans les pensées.* » Cela lui ouvrit ce qu'on pourrait appeler le Panthéisme spiritualiste ; cela lui ouvrit le « tout est plein d'âmes ». Et le voilà parti, très brillamment, dans une description de l'univers considéré comme une société d'intelligences : « Ce mot opéra à l'instant sur moi comme si j'avais les yeux dessillés. Toutes les choses visibles du monde et de la nature, toutes les œuvres et tous les êtres, outre leur signification matérielle, de première vue, d'ordre élémentaire et d'utilité, me parurent acquérir la signification morale d'une pensée, de quelques pensées d'harmonie, de beauté, de tristesse, d'attendrissement, d'austérité ou d'admiration. Et il était au pouvoir de mon sens moral intérieur, en s'y dirigeant, d'interpréter ou du moins de soupçonner ces signes divers, de cueillir, ou du moins d'odorer les fruits du verger mystérieux, de dégager quelques syllabes de cette grande parole qui, fixée ici, errante là, frémissait partout dans la nature. *J'y voyais exactement le contraire du monde désolant de Lamarck, dont la base était muette et morte.* La création, comme un vestibule jadis souillé, se rouvrait à l'homme ornée de vases sonores, de tiges inclinées, pleine de voix amies, d'insinuations en général bonnes et probablement peuplée en réalité d'innombra-

bles Esprits vigilants. Au-dessous des animaux et des fleurs, les pierres elles-mêmes, dans leur empêchement grossier, les pierres des rues et des murs n'étaient pas dénuées de toute participation à la parole universelle. Mais plus la matière devenait légère, plus les signes volatils et insaisissables, et plus ils étaient pénétrants. Pendant plusieurs jours, tandis que je marchais sous cette impression, le long des rues désertes, la face aux nuages, le front balayé des souffles de l'air, il me semblait que je sentais en effet, au-dessus de ma tête, flotter et glisser des pensées. »

Et ainsi, dans les premières œuvres de Sainte-Beuve, le positiviste et l'idéaliste, le scientiste et le mystique, Joseph Delorme et Amaury, se répondent, comme Rodolphe et Albert dans l'*Idylle* d'Alfred de Musset.

A tout cela se mêlaient, aux moments de sentimentalité rêveuse et tendre, des réminiscences de Jean-Jacques Rousseau et de la *Nouvelle Héloïse*. Le sens de la vie, le but de la vie, que devenaient-ils dans quelques-uns de ces moments ? Ils devenaient le ménage à trois, chaste et sublime, ce rêve éternel de Jean-Jacques, moins éternel chez Sainte-Beuve, intermittent et vite traité de chimère, comme on va voir, mais se

présentant de temps en temps toutefois et quelques minutes caressé comme une possibilité bien engageante. Mme de Couaën disait à Amaury : « Bientôt, quand M. de Couaën sera sorti [de prison] oh ! nous serons paisibles alors et réunis pour longtemps. Nous bénirons son malheur, nous l'adoucirons. *Une vie de campagne et d'isolement absolu sera la nôtre.* Nous reverrons Couaën un jour, quoique vous en disiez ; vous y serez avec nous. *Mes enfants grandiront et vous les formerez de vos soins* ; ma propre enfance refleurira. Nous deviendrons pieux en pratique ; nous célébrerons ensemble les anniversaires de la mort de ma mère. Nous ferons le bien : c'est le moyen sûr d'éloigner du cœur les haines qui sont en nous un poison. Déjà vous êtes plus calme et résigné ; je vous vois moins de ces colères ambitieuses à propos de choses inaccessibles ; vous ne détestez plus personne au monde, n'est-ce pas ? Il en sera ainsi de lui ; nous le forcerons de rendre grâce de ses maux. *Nous croirons bien tous à l'autre vie ; car celle-ci ne suffira jamais à l'étendue de nos affections et de notre bonheur.* » Ainsi parlait la femme pure... »

Ainsi parlait *Sophie*-de-Couaën, et *Saint-Preux*-Amaury « l'écoutait muet d'enchantement ».

Mais Amaury avait très près de lui Joseph De-

lorme qui, se reprenant vite et dissipant le charme, se disait : «... l'homme qui aime et qui, entendant ces arrangements heureux tomber d'une bouche persuasive, y croit un moment et s'estime capable d'y prêter sa vie, n'est réellement pas de force à cela comme il le pense. Tandis que la femme aimée, au cœur prodigue, confiante et sans désir, est assez comblée de voir auprès d'elle son ami, de lui abandonner au plus sa main pour un instant et de le traiter comme une sœur, sa sœur chérie, l'homme, fût-il doué du ciel comme Abel ou Jean, souffre inévitablement en secret de sa position incomplète et fausse ; il se sent blessé dans sa nature secondaire, sourdement grondante, agressive ; les moments en apparence les plus harmonieux lui deviennent vite une douleur, un péril, une honte et de là des retours irrités et cruels. »

C'est ainsi que Sainte-Beuve jeune, de Lamarck à Cabanis, à saint Augustin et Claude de Saint-Martin, en passant par Bourdaloue et Jean-Jacques Rousseau, cultivait une sensibilité et une intelligence (qui ici ne peuvent pas être séparées), complexes et compréhensives et se faisait cet esprit universellement hospitalier que l'on sait qui fut le sien.

Les uns traitent leur esprit comme un violon et en tirent des variations souples et brillantes, le

sollicitant en l'excitant et en le tourmentant un peu ; d'autres le traitent comme un miroir et le placent en face des choses pour qu'il les reflète exactement, précisément, avec une soumission parfaite à l'objet et une fidélité parfaite à l'objet ; les autres le traitent comme un écho, le placent au centre du tout comme un écho sonore, pour parler comme Victor Hugo, et de telle façon qu'il puisse recueillir tous les bruits, toutes les voix en les modifiant et en les agrandissant quelquefois. C'est ainsi que Sainte-Beuve traitait le sien, avec ardeur, avec soin, avec prudence aussi, et il en faisait, de toutes les voix du XVIIIe siècle finissant et du XIXe siècle commençant, et aussi du XVIIe siècle et de l'antiquité chrétienne et de l'antiquité classique (peu jusqu'à la date où nous le prenons), un écho assez sonore, mais surtout très net, très clair, très nuancé et, à la rencontre, mélodieux.

Ce qui frappe, c'est qu'il nourrissait peu son esprit de *réalités*. Il lisait les livres anciens et les modernes ; il était extrêmement attentif aux idées, ainsi qu'on l'a assez vu, d'où qu'elles vinssent ; mais il me semble qu'il observait très peu les hommes. Quels sont les hommes de son temps que les livres de Sainte-Beuve jeune nous révèlent qu'il a connus ? Je n'en vois presque

pas. Il a connu, observé, bien observé les royalistes entêtés et ossifiés dans la carapace rigide et inflexible de leur royalisme. M. de Couaën en est le type, et ce type est très bien vu et tracé très souvent d'un crayon tout à fait magistral. Autres ? Je ne vois pas. Je m'excite à voir et je ne vois point. Et pendant qu'il fermait les yeux de ce côté naissaient, j'entends entraient dans leur génie, Stendhal et Balzac. Sainte-Beuve jeune n'a connu que les livres, les femmes et lui-même.

Et il y aurait à remarquer là-dessus que les hommes qui ont trop aimé les femmes, presque toujours sont incapables d'observer les hommes. On a dit que la punition des hommes qui ont trop aimé les femmes est de les aimer toujours. Rien n'est plus vrai ; mais il y a pis : la punition de ceux qui ont trop aimé les femmes est de ne jamais connaître les hommes.

Tel était Sainte-Beuve jeune, et de cette inaptitude il lui en est toujours resté. Il manque à l'œuvre de Sainte-Beuve de nous renseigner aussi bien, ou presque aussi bien, sur les hommes de son temps que sur les livres de son temps et sur d'autres. Il a été moraliste, sans doute, et fort perspicace et bien informé ; mais réaliste livresque, et l'on se dit souvent en le lisant : « Que ne connaît-il aussi bien l'avocat son voi-

sin, l'ingénieur son propriétaire et le boucher son fournisseur, que M. Hamon ? »

Cela lui nuit même en critique ; car souvent il ne sait pas dire qu'un personnage de roman est vrai ou qu'il est faux, et les raisons pourquoi il est tel, et on le voit hésiter ou se dérober sur ce point, et sa merveilleuse critique est plutôt artistique et habile à montrer comment l'œuvre d'art est faite, que réaliste et habile à comparer le portrait à l'original, la peinture à l'objet, le reflet au réel, l'œuvre d'art à la nature.

Sainte-Beuve jeune n'a pas fait entrer assez de réalité dans son esprit, n'a pas assez embrassé et pénétré la vie, du moins du regard ; il n'a guère observé et étudié d'autre homme que lui-même, de qui, du reste, je reconnais qu'il y avait quelque chose à tirer ; mais encore est-il qu'il est faux de dire absolument que le monde entier est fait comme notre maison.

*
* *

Au point de vue plus particulièrement, plus strictement littéraire, quel était, en ces années 1825-1835, l'éducation d'esprit que se donnait Sainte-Beuve ?

Il se croyait romantique. « L'école nouvelle » l'avait séduit *plus* qu'aucune chose ne le séduisit

jamais. Il admirait Chateaubriand et Lamartine (peu, ce me semble, Mme de Staël, car il n'en parle presque jamais, et quand il en parle vous allez voir qu'il paraît en faire un très grand état mais non pas l'aimer) ; il avait pour Victor Hugo une admiration enthousiaste et une amitié profonde qui devait durer jusqu'au moment où il fut coupable envers lui ; non au delà ; car on ne pardonne jamais les offenses que l'on a faites.

Il se croyait romantique et à certains égards il l'était ; mais de telle sorte que l'on voit très bien qu'il se trompait, au fond, en croyant qu'il le fût. Un grand morceau des *Pensées*, en prose, ajoutées à *Joseph Delorme* (donc 1828-1829) est éminemment instructif à cet égard. Dans ce morceau Sainte-Beuve ne s'occupe pas du classicisme. Il ne s'occupe que du romantisme, ou, d'une façon plus générale, du mouvement littéraire nouveau, et dans ce mouvement littéraire nouveau il distingue deux courants, et ces deux courants il les oppose (presque) l'un à l'autre, et ce n'est pas le romantisme qu'il oppose au classicisme ; c'est l'un des deux courants romantiques qu'il oppose à l'autre.

Il y a pour lui, en dehors de tout débat et comme planant au-dessus de tout et aussi comme embrassant toutes les sectes dans son génie compréhensif, il y a Chateaubriand : « Dans

toutes les querelles littéraires du temps M. de Chateaubriand est hors de cause ; et ce n'est pas là seulement un pur hommage rendu à l'illustre écrivain, c'est une justice. En répandant ses fécondes et salutaires influences sur tout le siècle, M. de Chateaubriand a mérité pour mille raisons de n'être pas plus spécialement adopté par certaines classes d'esprit que par certaines autres. Chacun l'admire à sa façon et trouve pour ainsi dire son compte avec lui. Tout ce qu'il y a de jeune et de distingué se ressent de sa présence et s'anime à quelques-uns de ses rayons. Avec Bonaparte, M. de Chateaubriand ouvre le siècle et y préside ; mais on ne peut pas dire de lui, non plus que de Bonaparte, qu'il fait école. »

Chateaubriand mis à part et considéré, bien à tort selon moi, comme celui qui ne fait point école, Sainte-Beuve voit, comme j'ai dit, deux courants dans le mouvement littéraire du XIXe siècle, l'un qui procède de Mme de Staël et l'autre qui procède d'André Chénier, et ces deux courants j'ai dit que Sainte-Beuve les oppose presque, et l'on peut voir qu'il s'en faut de peu qu'il ne les oppose tout à fait puisqu'il dit : « Il n'en est pas de même d'André Chénier ni de Mme de Staël et, à vrai dire, l'ancien parti classique étant définitivement ruiné, c'est entre

les disciples ou plutôt les successeurs de ce jeune poète et ceux de cette femme célèbre *que s'agite la querelle.* Cela devait être. Lancée avant dans les choses de ce monde, mêlée à toutes les agitations politiques du temps, d'un infatigable mouvement d'esprit et d'une curiosité immense, improvisant et proclamant chaque jour des idées vraies ou fausses, mais neuves avant tout, prompte à deviner, à admirer et à transmettre ses admirations, Mme de Staël semble avoir décidé de la vocation de beaucoup d'esprits distingués, ou plutôt les mêmes circonstances qui ont produit Mme de Staël, agissant sur d'autres esprits de la même nature, les ont poussés dans les mêmes voies. »

Or cette école de Mme de Staël, — et il faudrait ici quelques noms propres, et Sainte-Beuve ne les y ayant pas mis, je ne sais pas qui, de 1800 à 1828, Sainte-Beuve tient pour disciples de Mme de Staël, — or cette école de Mme de Staël est une école qui a pour marque particulière la curiosité universelle, c'est une école scientifique et ardente à la recherche ; on pourrait l'appeler une école scientifique et tumultueuse : « Ce qui leur est resté commun avec elle, c'est la curiosité dans toutes les directions de la pensée humaine, une vaste et rapide intelligence des époques et des hommes, une mobilité et une

capacité d'admiration excessives, un besoin d'expansion qui leur fait débiter toujours et partout leurs doctrines. Au milieu d'un pareil tourbillon d'idées et de paroles, on sent que la *forme* et le *style*) à prendre ce mot dans le sens le plus étendu) a dû être négligé souvent et brusqué quelquefois, sinon avec intention, du moins par nécessité. En scrutant fortement et même en régénérant l'art par de vivifiantes croyances, ils n'ont pas exécuté d'œuvres ; l'*exegi monumentum* n'a pas été leur devise ; ils ont improvisé en causant ; ils ont esquissé au trait et moulé en argile ; ils n'ont pas achevé de tableaux ni sculpté en marbre. »

Cette école a et soutient comme principes généraux « *la vérité locale*, *la peinture fidèle des caractères, la naïveté des croyances, le cri instinctif et spontané des passions* (souligné par Sainte-Beuve). Elle reproche à l'école d'André Chénier, à « l'école poétique », de ne songer qu'à la forme ; elle « rappelle que le style et la forme ne viennent qu'après les idées, les conceptions et les sentiments » ; elle crie « que réduire l'art à une question de forme, c'est le rapetisser et le rétrécir outre mesure ; qu'à force de s'attacher à la forme on court risque de tomber dans la science et de lâcher la poésie, qu'on peut être

grand poète avec beaucoup d'indifférence pour les détails de forme », etc., etc.

« L'école poétique », au contraire, « les successeurs d'André Chénier, sont avant tout des artistes. » Ils se sont retirés de bonne heure des discussions et des tracasseries politiques... Ils se sont fait à part et dans une atmosphère sereine une vie calme et de loisir... ils ont abordé l'art en artistes et se sont mis amoureusement à créer... Ils ne nient point que la vérité locale, la peinture fidèle des caractères, la naïveté des croyances, le cri instinctif et spontané des passions ne soient des principes justes ; mais ils les tiennent pour allant de soi et ne « jugent pas à propos d'en parler ». Mais « quant aux détails techniques », le génie n'étant pas tenu de les deviner du premier coup », ils tiennent beaucoup à les lui enseigner.

Du reste, « les successeurs d'André Chénier sont poètes avant tout ; ils laissent dire à d'autres tout ce qu'on peut dire d'excellent et de général sur l'art sans être artistes ni praticiens ; ils se contentent d'appeler l'attention sur un petit nombre d'articles de fine et délicate critique dont les poètes seuls ont conscience et que seuls ils peuvent signaler. Or, à examiner ces articles de très près, il est difficile selon moi de ne pas être de l'avis des poètes ».

Vous entendez bien. Sainte-Beuve se croit romantique ; mais il voit deux romantismes : il en voit un qui a des idées générales sur l'art, qui veut qu'on revienne à la nature, à l'étude vraie des mœurs et de l'âme, au naturel, au naïf, au spontané, à l'instinctif, au passionné vrai ; et, de tout cela, sans le repousser, il ne tient pas à ce que l'on s'occupe beaucoup.

Et il voit un autre romantique qui est surtout, qui n'est presque qu'un art poétique nouveau, un art de la versification nouveau, une savante et habile technique nouvelle, et c'est à ce romantisme-ciqu'il sourit amoureusement.

En un mot, *il diminue le romantisme tant qu'il peut, pour le mieux aimer.*

Remarquez que ce n'est pas seulement Mme de Staël qu'il attaque ou qu'il traite un peu ironiquement, c'est Victor Hugo lui-même, ces principes qu'il traite comme relativement négligeables, vérité locale, peinture fidèle des caractères, naïveté, spontanéité étant précisément ceux que Victor Hugo a proclamés avec insistance dans la *Préface de Cromwell.*

Remarquez encore cette insistance de Sainte-Beuve, cette fois, à déclarer Andé Chénier chef de la nouvelle école en 1829, alors qu'André Chénier était depuis longtemps je ne dis pas surpassé, mais dépassé ; à appeler obstinément les roman-

tiques les successeurs d'André Chénier, etc. On a dit: « Sainte-Beuve a toujours cru qu'André Chénier était romantique. » En un certain sens ce n'est pas exact. Ce n'est pas que Sainte-Beuve crût André Chénier romantique ; c'est qu'il ne voulait pas que les romantiques fussent plus romantiques qu'André Chénier, et il leur donnait André Chénier pour maître pour qu'ils n'allassent pas plus loin qu'André Chénier.

Quoique je me sois promis de ne m'occuper dans ce volume que des poésies de Sainte-Beuve et de ses romans et nouvelles, cependant, pour éclairer cette intéressante question du rapport de Sainte-Beuve avec André Chénier, je me permettrai ici un petit *excursus,* comme on disait autrefois, à travers les articles successifs — et différents — de Sainte-Beuve sur André Chénier.

Ce qu'il pensait d'André Chénier en 1829, dans les *Pensées* mises à la suite des *Poésies de Joseph Delorme*, nous venons de le voir ; il le considère comme le premier en date des romantiques nouveaux, les romantiques anciens étant Ronsard et les Ronsardistes.

En cette même année 1829, même un peu avant la publication de *Joseph Delorme,* Sainte-Beuve dit de Chénier et de Régnier, qu'il met ensemble je ne sais trop pourquoi, dans le

même article : « L'idée de Dieu... ils n'y pensent jamais... la corde de Lamartine ne vibrait pas en eux. Chénier était un païen aimable... Chénier est le révélateur d'une poésie d'avenir et il apporte au monde une lyre nouvelle ; mais il y a en lui des cordes qui manquent encore et que ses successeurs ont ajoutées ou ajouteront... »

En un mot, Sainte-Beuve, tout en sentant bien qu'il n'y a pas moyen de déguiser André Chénier en romantique de 1825, tient beaucoup à le considérer comme novateur et comme celui qui a frayé la voie et indiqué le but aux novateurs de 1825.

En 1834 (article du *National*, recueilli dans les *Portraits contemporains*, II), Sainte-Beuve écrit : « L'influence de Chénier fut grande, et selon moi presque toujours heureuse. Elle fut nulle sur M. de Lamartine... Cette influence n'atteignit pas non plus Béranger... Sur M. Victor Hugo l'action du *novateur* exhumé *doit* être très réelle, quoique indirecte et difficile à saisir, comme il convient à tout grand écrivain qui passe à son creuset ce qu'il emprunte. M. de Vigny avait dans le talent des sympathies étroites avec André Chénier que son *Stello* nous a reproduit si poétiquement. J'omets quelques autres, qui, venus plus tard, se ressentirent

naturellement davantage de l'apparition d'André. On voit que l'influence posthume de Chénier eut lieu sur les artistes [quel style ! mais il ne s'agit pas de cela] plutôt que sur le public... »

Sainte-Beuve, ici, considère encore Chénier comme un novateur. Pour ce qui est de son influence sur les romantiques, il la déclare grande, tout en affirmant qu'elle fut nulle sur Lamartine, insaisissable sur Hugo et à l'état seulement de sympathie quant à Vigny. Béranger est un classique ; il est en dehors de la question.

En 1836 (article sur Lamartine), Sainte-Beuve parle de Chénier ainsi : « Chénier, dont la publication tardive (1819) a donné l'éveil à de bien nobles muses, particulièrement à celle de M. Alfred de Vigny, resta jusqu'à ces derniers temps inaperçu et, disons-le, méconnu de Lamartine, *qui n'avait rien, il est vrai, à tirer de ce mode d'inspiration antique*... J'oserai dire [comme il a raison !] sans crainte de démenti, que si les poésies fugitives de Ducis sont tombées aux mains de Lamartine, elles l'ont plus ému dans leur douce cordialité et plus animé à produire que ne l'eussent fait les poésies d'André quand elles auraient paru dix ans plus tôt... »

Voici Sainte-Beuve qui s'aperçoit que Chénier est d'inspiration antique et, permettez-moi le

mot, inassimilable à Lamartine, ce qui prouve assez quelles différences *essentielles* il y a entre Chénier et Lamartine.

En 1839, sollicité par les nouveaux manuscrits de Chénier qu'on avait mis sous ses yeux, Sainte-Beuve revient sur Chénier en insistant sur l'aspect XVIIIe siècle et sur l'aspect *lucrétien* d'André Chénier que l'*Hermès* lui révélait. Chénier, devant ses yeux, pour ainsi dire, s'éloignait de plus en plus du romantisme. Il le sentait. Il disait : « J'abrège les indications sur cette portion de son sujet qu'il aurait aimé à étendre *plus qu'il ne convient à nos directions d'idées et à nos désirs d'aujourd'hui...* » Il le sentait ; mais on croit s'apercevoir qu'il n'aimait pas beaucoup à en convenir.

A propos de nouveaux fragments idylliques d'André Chénier qui venaient au jour, il note, obligé par l'évidence, qu' « André Chénier voulait introduire le génie antique, le génie grec dans la poésie française, sur des idées et des sentiments modernes..., qu'il ne fait pas autre chose ; qu'il se reprend aux anciens de plus haut qu'on n'avait fait sous Racine et Boileau [excellent] ; qu'il y revient comme un jet d'eau à sa source et par de là de Louis XIV » ; que « sans trop s'en douter [pourquoi si inconsciemment ?] et avec plus de goût, *il tente de nouveau*

l'œuvre de Ronsard », — et il n'y a rien de plus vrai, enfin, que ce dernier mot.

Et tout cela amène Sainte-Beuve à un mot général encore plus vrai et dont il était bien éloigné dix ans avant : «... Ce charmant poète que l'on appellera, si l'on veut, le classique *de la décadence* [pour moi, je ne veux pas du tout], *mais qui est certes* NOTRE PLUS GRAND CLASSIQUE *en vers depuis Racine et Boileau.* »

L'évolution de Sainte-Beuve relativement à André Chénier était accomplie. Il avait trouvé la vérité et il s'y tint.

En 1844, en effet, dans le cruel et délicieux article intitulé *Un factum contre André Chénier*, il écrira, allant trop loin en sens contraire, qualifiant Chénier « d'alexandrin », ce qu'on verra qu'il corrigera en 1855, il écrira : « Il y aurait eu, il y aurait pour un esprit qui, dans sa jeunesse, aurait aimé de passion Chénier et qui arriverait ensuite aux anciens, à démontrer de plus en plus ce rejeton imprévu, le dernier et non pas le moins désirable des Alexandrins, encore, si l'on veut, [et je veux plutôt] au délicieux poète qui a su marier le XVIIIe siècle de la Grèce [oui, mais aussi Homère] au XVIIIe siècle de notre France et qui a trouvé en cette greffe savante de singuliers et d'heureux effets de rajeunissement. »

Voyez maintenant ce qu'il dit d'André Chénier en 1855 à propos des grands romantiques de 1825. Ces grands romantiques, il ne les rattache plus à Chénier, mais à Chateaubriand, et il réduit l'influence d'André Chénier sur eux à une influence relative seulement à la forme : « En 1827... une jeune école de poètes cherchait de toutes parts des veines nouvelles. M. de Lamartine avait du premier coup fait jaillir une source de sentiments élevés, abondante et qui s'épanchait en une large et facile harmonie. D'autres poursuivaient, non sans effort, ce qu'ils étaient destinés à atteindre un jour... Les principaux de ces poètes, ceux qui avaient le plus d'avenir, se rattachaient à l'ordre d'idées et d'affections inaugurées dès le commencement du siècle par M. de Chateaubriand et dont la Restauration favorisait le réveil, *et pour cette autre imitation qui tient plus particulièrement à la forme poétique*, ils aimaient à se réclamer d'André Chénier, non pas tant pour l'imiter directement que par instinct de fraîcheur, de renouvellement et par amour pour cette beauté grecque dont il nous rendait les vives élégances et les grâces... »

Plus tard (1862), il dit en passant ce mot très juste : « M. Delécluze s'obstine à voir dans M. Ingres l'école pure de David continuée, *et*

cela n'est pas plus vrai qu'il ne le serait de dire qu'André Chénier est de l'école classique qui le précède. » — Précisément ! André Chénier est classique, et ce qui le distingue de l'école qui l'a précédé, *c'est qu'il l'est* ; c'est qu'il l'est véritablement, tandis que l'école des Le Brun, d'une part, et des Bernis et Dorat, de l'autre, ne l'était que de très loin et par imitation d'imitations.

La même année, un peu plus tard, parlant avec une juste admiration de l'édition Becq de Fouquières, il dira enfin : « Le voilà donc dans toute sa gloire et sa pureté, dressé sur son piédestal de marbre, entouré de toutes les inscriptions et de tous les bas-reliefs qui lui conviennent, ce charmant poète florissant de jeunesse, ce *dernier de nos classiques,* tout entier restauré et reconquis. Il a fallu bien des années, bien des efforts et des bégaiements de l'admiration et de la critique pour arriver à le refaire et à le compléter ainsi ; mais ces efforts n'ont pas été vains ; mais on ne s'était pas trompé dans un premier élan de sympathie fidèle ou fraternelle ; on ne l'avait point porté trop haut, et l'étude attentive, approfondie, n'a fait que justifier les désirs du cœur et confirmer les pressentiments du goût. André Chénier est un poète vivant. Ce fils et cet héritier des Grecs *n'est point un Callimaque* de moins de génie que d'art ; ce n'est point un Pro-

perce toujours difficile à lire et qui, même dans ses nobles ardeurs, les complique et les masque de trop de doctes lectures ; plus que Platon et comme Léopardi, il est *de ceux dont l'âme moderne se laisse voir toute ardente* à travers même les dépouilles de l'antiquité dont elle s'enrichit... André Chénier, en un mot, n'est pas [seulement] le dernier d'une race ; il est aussi un précurseur. »

Ceci est le jugement définitif, et du reste magistral et sans reproche. André Chénier est un grand poète classique comme Ronsard et comme La Fontaine ; il est aussi un poète vivant parce que, comme Ronsard et surtout comme La Fontaine, il ne fait pas ses vers seulement par imitation et selon la tradition, mais *en même temps* avec son tempérament propre et sa pensée propre, ce qui est la manière même d'être un grand classique comme Lucrèce, comme Horace, comme Virgile, comme Ronsard et comme La Fontaine ; enfin il est un précurseur comme on l'est toujours quand on est un chaînon d'une grande tradition qui continue après vous *d'elle-même*, mais qui naturellement prend dans votre exemple des forces, des énergies, une autorité et surtout une conscience plus nette de ce qu'elle est, qu'elle ne l'aurait si vous n'étiez pas. Et Sainte-Beuve, dans un autre article, cite

avec raison comme étant sous l'influence de Chénier, Ponsard, Laprade et Emile Augier, et je m'étonne qu'il n'ait pas cité Musset, en considération du moins d'une partie de son œuvre, et s'il avait vécu davantage, il aurait cité M. Anatole France et M. Jules Lemaitre et M. Paul Fort.

On voit la courbe de la pensée de Sainte-Beuve relativement à André Chénier. Jeune, un peu irréfléchi encore, jugeant par l'écorce et André Chénier et les romantiques, il a pris Chénier, comme Ronsard, pour un romantique, ou, si vous préférez, il a pris les romantiques pour gens continuant ou *reprenant* Ronsard et Chénier ; et surtout, car c'était là le fond un peu inconscient de sa pensée, comme *devant* les continuer et les reprendre ; et l'une de ces deux idées était précisément, en dernière analyse, le contraire de l'autre ; mais elles se confondaient encore en lui ; — plus tard, se rendant mieux compte du fond des choses, des différences essentielles, il a vu que Chénier était un grand poète classique, qu'il avait eu une influence extrêmement faible et quasi insensible sur les romantiques ; qu'entre lui et les romantiques il y avait une différence de fond, une différence, non seulement d'école, mais de tempérament et de mentalité générale.

Laissons maintenant notre *excursus* et revenons à notre sujet proprement dit.

Donc Sainte-Beuve se croyait romantique et l'on peut toujours se croire ceci ou cela selon la définition que l'on donne à la chose ; il se croyait romantique après avoir considéré et en considérant le romantisme comme un classicisme un peu plus imaginatif que celui de 1760 et plus habile comme facture ; et le romantisme qui dépassait ces limites lui paraissait faux, et si, à cette époque, il s'était très précisément rendu compte de sa doctrine littéraire, il aurait dit : « Le romantisme sera classique ou il ne sera pas. »

Cette même erreur sur l'essence et le caractère vrai du romantisme ou plutôt cet instinct qui le poussait à voir dans le romantisme autre chose que ce qui y était pour pouvoir l'aimer et pour se dire romantique encore qu'il ne l'était point du tout, se retrouve dans le soin qu'il prenait à la même époque de donner aux romantiques un autre prédécesseur etun autre ancêtre et un autre maître qu'André Chénier, à savoir Ronsard. Ronsard et son école plus encore qu'André Chénier sont de purs classiques, de purs humanistes qui puisent toute leur substance dans l'antiquité classique. Or ce sont eux, contresens prodigieux, que Sainte-Beuve donne comme

les précurseurs des romantiques, et ce contresens a deux raisons : d'une part Sainte-Beuve ne veut pas que les romantiques soient différents des hommes du XVIIIe siècle *autrement* que l'école de Ronsard en a été différente, et il veut obscurément qu'ils soient classiques à la manière de Ronsard, est-à-dire avec une certaine ampleur et une certaine richesse, mais voilà tout, et rien de plus ; — d'autre part, il croit si fort que la réforme romantique n'est et surtout ne doit être qu'une réforme technique et une affaire de versification, qu'il croit Ronsard père et modèle des romantiques simplement parce que sa versification est plus libre, plus irrégulière, plus souple et plus riche en ressources que celle des poètes du XVIIe et du XVIIIe siècle.

Il ne faut pas abuser des exagérations satiriques ; mais pour le lecteur intelligent qui sait en prendre et en laisser, elles servent à faire comprendre : Sainte-Beuve n'est pas très loin, à cette date, de penser que le romantisme, cela consiste à faire des enjambements.

Ce qui achève de mettre en lumière cette erreur ou plutôt ce sourd désir de faire une erreur pour ramener et réduire le romantisme à être ce que Sainte-Beuve souhaitait que fût la poésie, c'est ce que Sainte-Beuve a dit (plus tard il est vrai) de la littérature du temps de

Louis XIII. Il a dit qu'il ne pouvait pas la souffrir. C'est que la littérature Louis XIII est, dans l'histoire de la littérature française, *le premier romantisme*, le vrai premier romantisme. Elle est un débordement de sensibilité, d'imagination, de fantaisie et de mégalomanie ; elle est un débordement d' « excessif », elle est une réaction contre la poésie humaniste et classique du XVIe siècle ; elle est un romantisme ; 1630 est un premier 1830. Et Sainte-Beuve, en quoi je le comprends très bien, ne pouvait pas la souffrir.

Faites attention encore à ce soin extrême que prend Sainte-Beuve, de mettre Chateaubriand à l'écart, très haut, mais à l'écart ; très haut, mais en dehors de tout le débat, à ce soin extrême qu'il prend, en disant que Chateaubriand n'est pas plus adopté par certaine classe d'esprits que par certaines autres, de ne faire de lui le maître ou le chef de personne. Ne doutez point que Sainte-Beuve ne sache que Chateaubriand est l'initiateur du romantisme ; mais il tient à ce qu'il ne le soit pas, pour faire dériver le romantisme d'André Chénier et pour, s'il le peut, lui donner ainsi un caractère très peu romantique ; pour, s'il le peut, en le rattachant à André Chénier, ramener le romantisme à s'y rattacher.

Il était pourtant averti. Il était averti qu'il y avait plutôt des oppositions que des parentages entre Ronsard et les grands romantiques, entre Chénier et les grands romantiques. Hugo aimait Chénier ; mais Lamartine ne l'aimait point du tout et Sainte-Beuve savait très bien qu'il ne l'aimait pas : « Lamartine, assure-t-on, aime peu et n'estime guère André Chénier. Cela se conçoit ; André Chénier, s'il vivait, devrait comprendre Lamartine mieux qu'il n'est compris de lui [cela me paraît très vrai]. La poésie d'André Chénier n'a point de religion et de mysticisme ; c'est en quelque sorte le paysage dont Lamartine a fait le ciel [admirable !], paysage d'une infinie variété et d'une immortelle jeunesse, avec ses forêts verdoyantes, ses blés, ses vignes, ses monts, ses prairies et ses fleuves ; mais le ciel est au-dessus avec son azur qui change à chaque heure du jour, avec ses horizons indécis, ses *ondoyantes lueurs du matin et du soir* et la nuit avec ses fleurs d'or dont le lis est jaloux. Il est vrai que, du milieu du paysage, tout en s'y promenant ou couché à la renverse sur le gazon, on jouit du ciel et de ses merveilleuses beautés, tandis que l'œil humain du haut des nuages, l'œil d'Elie sur son char ne verrait en bas la terre que comme une masse un peu confuse ; il est vrai encore que le paysage réfléchit le ciel dans ses eaux,

dans la goutte de rosée aussi bien que dans le lac immense, tandis que le dôme du ciel... »

Il a perdu pied et, cédant à la mode du jour qui est de faire du style, il noie son mot excellent dans un galimatias ; mais le mot était extrêmement juste et aurait dû avertir celui qui était capable de le trouver de l'immense différence, non de forme, mais *essentielle*, qu'il y avait entre le plus beau des classiques et un poète de 1820.

Mais ce qui renforce Sainte-Beuve dans son idée, c'est que, comme il l'a assez indiqué plus haut, il ne veut presque voir dans le nouveau mouvement littéraire qu'une question de forme, qu'une question technique, qu'un renouvellement de la versification. Il dira par exemple : « On rencontre par le monde des critiques qui emploient tout leur esprit, et ils en ont beaucoup, à obscurcir les questions. Ne pouvant rompre la chaîne de certaines idées, ils se plaisent à l'embrouiller ; faisons-leur toucher du doigt deux ou trois anneaux, et après cela qu'ils nient encore, s'ils le veulent, obstinément. 1° L'alexandrin de Ronsard, de Baïf, de Régnier, est-il au fond le même que celui d'André Chénier ? Evidemment, oui. 2° L'alexandrin de Chénier est-il celui de Racine ? Evidemment, non. 3° Est-il davantage celui de Delille ? Pas le moins du

monde. 4° Or, maintenant, l'alexandrin de l'école moderne ressemble-t-il à l'alexandrin d'André Chénier plus qu'à celui de Racine ou qu'à celui de Delille ? Evidemment, oui. » — Donc André Chénier est le chef des romantiques, voilà ce que Sainte-Beuve a dans l'esprit et suggère.

Il est meilleur, à mon avis, quand, sans sortir encore de ces questions techniques, il s'avise qu'il y a un vers romantique qui est *vaste*, qui est ample, qui paraît immense par l'emploi de sonorités larges et pleines, et que ce vers, les classiques ne l'aimaient pas et en donnent très peu d'exemples. Cela est si vrai que quand ces vers paraissent, comme par hasard (mais ce n'est point par hasard) dans les poèmes des classiques, les admirateurs des classiques trouvent ces vers mauvais. Racine a écrit :

Et sa miséricorde à la fin s'est lassée.

C'est un vers vaste, c'est un vers romantique. La Harpe le déplore et propose comme correction ce vers sec et du reste cacophonique ;

Et sa longue clémence à la fin s'est lassée.

L'exemple est curieux ; on y saisit comme sur le fait l'oreille classique et sa manière d'entendre, Sainte-Beuve a bien remarqué cela : « Outre les circonstances matérielles de coupes

et d'enjambements qui distinguent l'alexandrin moderne de l'ancien, il y a entre ces deux sortes de vers d'autres différences non moins caractéristiques, quoique à peu près indéfinissables. Ainsi les poètes de la nouvelle école abondent en une espèce de vers dont Rotrou a donné comme le type dans le second des vers suivants ; c'est Saint-Genest qui parle des chrétiens :

Moi-même les ai vus d'un visage serein
Pousser des chants aux cieux dans des taureaux d'airain.

Sainte-Beuve a d'autant plus raison que ce vers de Rotrou est devenu un vers de Victor Hugo :

Et leur âme chantait dans les clairons d'airain.

« Les vers de cette espèce sont pleins et immenses, drus et spacieux, tout d'une venue et d'un bloc, jetés d'un seul et large coup de pinceau, soufflés d'une seule et longue haleine , et quoiqu'ils semblent tenir de bien près au talent individuel de l'artiste, on ne saurait nier qu'ils se rattachent aussi à la manière et à la facture [? à un système général, à une méthode générale de facture]. On en trouve très rarement de pareils dansla vieille école, même chez Racine, et les nouveaux poètes en offrent des exemples en foule.

(1) L'or reluisait partout aux axes de tes chars
(*Chénier.*)

(2) Car, en de longs détours de chansons vagabondes...
(*Chénier.*)

(3) Ainsi le grand vieillard en images hardies
Déployait le tissu des saintes mélodies.

. . . . . .

(4) *De sa bouche abonder les paroles divines*
Comme en hiver la neige aux penchants des collines.
(*Chénier.*)

(5) Le rayon qui blanchit ses vastes flancs de pierre,
En glissant à travers les pans flottants du lierre.
(*Lamartine.*)

(6) La ruine abaissant ses voûtes inclinées.
(*Lamartine.*)

(7) Tout jetait des éclairs autour du roi superbe.
(*Hugo.*)

(8) Les monts dont un rayon baigne les intervalles.
(*Hugo.*)

(9) Le soleil et les vents dans ces bocages sombres,
Des feuilles sur ses traits faisaient flotter les ombres.
(*Vigny.*)

(10) A genoux, de velours inonde au loin les dalles.
(*Sainte-Beuve.*)

J'ai cité presque tout ce passage parce que j'ai un peu à le discuter. D'abord Sainte-Beuve a raison, et voilà une très grande différence, relativement à la forme, entre les classiques et les romantiques, qui est incontestable. Je ferai seulement remarquer que des trois vers d'André Chénier cités par Sainte-Beuve comme vers spacieux, il n'y en a qu'un (4°) qui me paraisse tel et que les trois autres (1°, 2°, 3°) me paraissent,

au point de vue de l'ampleur et du vaste et de l'immense, très ordinaires, quoique à d'autres égards très agréables (1) ; et de plus qu'il y a chez les classiques beaucoup de vers de cette sorte. C'est dans Corneille :

Je cherche le silence et la nuit pour pleurer.
. . . . . .
. . . . . Et Jason au milieu
Reçoit ce sacrifice en posture d'un Dieu.
. . . . . .
Jusqu'à l'abîme heureux des clartés éternelles.

Et bien d'autres. C'est dans Racine :

La fille de Minos et de Pasiphaé
. . . . . .
Lorsque de notre Crête il traversa les flots,
Digne sujet des vœux des filles de Minos.
. . . . . .
Et la Crête fumant du sang du Minotaure.

Et tant d'autres. Et même, c'est dans Boileau :

Et déjà les Césars dans l'Elysée errants.

Reste encore que Sainte-Beuve a raison : il y a un vers romantique, qui est vaste, ample et spacieux, qui est fait de sonorités larges et

(1) En revanche, Sainte-Beuve aurait pu citer :
L'Océan éternel où bouillonne la vie.

pleines, que l'on distingue tout de suite à ces marques. qui est fréquent chez les classiques, qui est *plus fréquent* chez les romantiques, qui est une très grande beauté et qui, en devenant presque continuel, dans Leconte de Lisle par exemple, deviendra un défaut.

Ce qu'il a aussi très bien vu — et ici il sort sensiblement des remarques techniques — c'est cette question du style matériel et du « matérialisme du style », comme disaient les antiromantiques. qui faisait tant de bruit à cette date.

Les antiromantiques accusaient l'école nouvelle de matérialisme dans le style, parce qu'ils peignaient par des mots pittoresques et parce qu'ils faisaient des métaphores neuves. C'était les accuser d'être poètes et, au fond, c'était cela même qu'on leur reprochait : « Depuis que nos poètes se sont avisés de regarder la nature pour la peindre et qu'ils ont employé dans leurs tableaux des couleurs sensibles aux yeux, qu'ainsi, au lieu de dire un *bocage romantique*, un *lac mélancolique*, ils disent *un bocage vert* et un *lac bleu*, l'alarme s'est répandue parmi les disciples de Mme de Staël et dans l'école genevoise [? Il dit cela parce qu'il n'aime pas Mme de Staël] ; mais c'était bien plutôt parmi les classiques proprement dits ne se rattachant que peu à Mme de Staël. Voir surtout le *Journal*

des Débats de cette époque] et l'on se récrie déjà comme à l'invasion d'un matérialisme nouveau. La splendeur de cette peinture inaccoutumée offense tous ces yeux ternes et ces imaginations blafardes. On craint surtout la monotonie [et c'était une crainte qui n'était pas sans fondement et qui s'est trouvée en partie juste], et il semble par trop aisé et par trop simple de dire que les feuilles sont vertes et les flots bleus. En cela peut-être les adversaires du pittoresque se trompent. Il y a des nuances à l'infini, selon la saison de l'année, l'heure du jour, le jeu de la lumière et aussi selon la disposition d'âme du spectateur... Nous renvoyons les incrédules à André Chénier, à Victor Hugo et à Vigny. »

Il dit encore sur ce même sujet : « Le procédé de couleur dans le style de Chénier et de ses successeurs roule presque en entier sur deux points : 1° Au lieu du mot vaguement abstrait, métaphysique et sentimental, employer le mot propre et pittoresque ; au lieu de *ciel en courroux* mettre *ciel noir et brumeux* ; au lieu de *lac mélancolique* mettre *lac bleu*, préférer aux doigts *délicats* des doigts *blancs et longs*. Il n'y a que l'abbé Delille qui ait pu dire en croyant peindre quelque chose :

. . . . . Tombez, altières colonnades,
Croulez, fiers chapiteaux, orgueilleuses arcades.

Racine ne peint guère davantage quand il fait d'un monstre marin un *indomptable taureau* et un *dragon impétueux*. Parny parle du *tendre feu* qui brille dans les yeux d'Eléonore [et cela ne me paraît pas du tout une épithète abstraite]. 2° Tout en usant habituellement du mot propre et pittoresque, tout en rejetant sévèrement le mot vague et général, employer à l'occasion et placer à propos quelques-uns de ces mots *indéfinis*, inexpliqués, flottants, qui laissent deviner la pensée sous leur ampleur [plutôt qui suggèrent une suite et un cortège de pensées un peu selon le gré du lecteur, sans pourtant que ces pensées puissent être vagues : c'est ce que j'appelle le mot évocateur : « Les *bons* clochers sortant des brumes indécises » (Hugo)]. Ainsi des *extases choisies*, des *attraits désirés*, un langage sonore *aux douceurs souveraines*. Les expressions d'*étrange*, de *jaloux*, de *merveilleux*, [oh ! non !] *d'abonder*, appartiennent à cette famille d'élite. Il est aussi rare de les rencontrer chez Delille et ses disciples que d'y rencontrer le mot propre, le trait naïvement pittoresque. Le style d'André Chénier réunit ces deux sortes d'expressions et les relève l'une par l'autre. C'est comme une grande et verte forêt dans laquelle on se promène : des fleurs, des fruits, des feuillages... et çà et là de larges clairières... montrant le ciel. »

Sainte-Beuve a parfaitement raison ; du reste il a reconnu (plus tard) que l'épithète morale pouvait être aussi évocatrice et suggestive que l'épithète matérielle et, à propos du vers de Lamartine :

Assis aux bords déserts des lacs mélancoliques,

il a dit : « Il faut bien reconnaître qu'il n'y a pas de *lac bleu* qui vaille cela. » — Eh ! sans doute ! D'abord le vers est un de ces vers pleins d'espace que Sainte-Beuve louait plus haut ; ensuite l'épithète matérielle de *déserts* complète l'épithète morale de *mélancoliques* et enfin la musique du mot *mélancoliques* ainsi placé complète l'effet de solitude indéfinie et désolée.

Sainte-Beuve a remarqué — pour mon compte cela m'avait échappé et je soupçonne que Sainte-Beuve n'a guère songé qu'à lui et à ses syntaxes difficiles, surtout en vers — que les romantiques ont remis en honneur la phrase articulée si en honneur au XVIIe siècle avec ses *qui* et ses *que* non évités, recherchés même, ou plutôt articulations nécessaires d'une phrase qu'on voulait engrenée et qu'on voulait qui montrât sa musculature : de quoi le XVIIe siècle a le plus horreur c'est du style énervé.

« J'ai entendu, dit Sainte-Beuve, critiquer ce vers de Lamartine :

Pareil au grand César, qui, quand l'heure est venue...

et, en général, *on reproche à l'école nouvelle son luxe de qui*, de *que* et de *quand*. Je doute pourtant qu'on en trouve nulle part, chez les poètes du jour, une aussi riche collection que dans ces quatre vers de Racine très passables à mon gré [et par *passables* on sent bien ce qu'il entend] :

Britannicus est seul : *quelque* ennui *qui* le presse,
Il ne voit à son sort *que* moi *qui* s'intéresse
Et n'a pour tous plaisirs, seigneur, *que quelques* pleurs,
Qui lui font *quelquefois* oublier ses malheurs. »

Sainte-Beuve aurait pu ajouter ces vers de Molière :

Qu'est-ce que cette instance a dû vous faire entendre,
Que l'intérêt *qu'en* vous on s'avise de prendre,
Et l'ennui *qu'on* aurait *que* ce nœud *qu'on* résout
Vînt au moins partager un cœur *que* l'on veut tout.

Et peut-être aussi cette phrase de Pascal : « Si je ne craignais d'être téméraire, je crois que je suivrais l'avis de la plupart des gens qui, ayant cru jusqu'ici sur la foi publique que ces propositions sont dans Jansénius, commencent à se défier du contraire, par un refus bizarre qu'on fait de les leur montrer, qui est tel que je n'ai encore vu personne qui ait dit les y avoir vues. »

Dans cette tentative de rattacher les romantiques à Chénier pour les y attacher et pour leur interdire de franchir le cercle de *la poésie classique rajeunie*, Sainte-Beuve, remarquez-le, d'une part comparait longuement Lamartine à Chénier en s'efforçant de montrer qu'au fond leur manière était la même. (*Pensées* à la suite de Joseph Delorme, fragment commençant par : *Depuis quelque temps la mode s'introduit...*) d'autre part, *faisait dater* la nouvelle école de la publication des œuvres de Chénier supprimant ainsi, comme sources du romantisme, Chateaubriand et Mme de Staël et même Bernardin de Saint-Pierre et Jean-Jacques Rousseau. Il écrivait à Villemain en style déplorable, mais de manière encore à se faire très bien comprendre :

La poésie en France allait dans la fadeur,
Dans la description sans vie et sans grandeur,
Comme un ruisseau chargé dont les ondes avares
Expirent en cristaux sous des grottes bizarres,
Quand soudain se rouvrit avec limpidité
Le rocher dans sa veine. *André ressuscité*
Parut : Hybla rendait à ce fils des abeilles
Le miel frais, dont la cire éclaira tant de veilles.
Au pied du vieil Homère il chantait à plaisir,
Montrant l'autre horizon, l'Atlantide à saisir.
Des rivaux, sans l'entendre, y couraient pleins de flamme;
Lamartine ignorant, qui ne sait que son âme,
Hugo puissant et fort, Vigny soigneux et fin,
D'un destin inégal, mais aucun d'eux en vain,

Tentaient le grand succès et disputaient l'empire.
Lamartine régna ; chantre ailé qui soupire,
Il planait sans effort. Hugo, dur partisan,
(Comme chez Dante on voit, Florentin ou Pisan,
Un baron féodal), combattit sous l'armure,
Et tint haut sa bannière au milieu du murmure :
Il la maintient encore ; et Vigny, plus secret,
Comme en sa tour d'ivoire, avant midi, rentrait.

Et ainsi Sainte-Beuve jeune raisonnait du romantisme, moitié n'y comprenant rien, moitié (et même beaucoup plus) ne voulant pas le comprendre et le définissant, non comme il était, mais comme il voulait qu'il fût, et le dépeignant non tel qu'il était, mais tel que, selon son gré, il aurait dû être.

Ses lectures, à cette époque, ont le caractère que, Dieu merci, les dernières années exceptées, elles ont toujours eu ; elles sont excellemment éclectiques. Il pouvait dire comme La Fontaine :

J'en lis qui sont du Nord et qui sont du Midi.

Il semble qu'il lût peu de grec, sauf Homère ; mais il lisait les Latins avec délices et avec gratitude, en guerre sur ce point avec Edgar Quinet, qui n'aimait que les poètes grecs :

Les Latins, les Latins, il n'en faut pas médire ;
C'est la chaîne, l'anneau, c'est le cachet de cire,
Odorant, et par où, bien que si tard venus,

A l'art savant et pur nous sommes retenus.
Quinet en vain s'irrite et nous parle Ionie ;
Edgar, noble coursier, échappé d'Hercynie,
Qui hennit, et qui chante et bondit à tous crins,
Des sommets chevelus trop amoureux, je crains.
Il méprise, il maudit dans sa chaude invective,
Tout ce qui n'atteint pas la Grèce primitive,
Ce qui droit à l'Ida ne va pas d'un vol sûr ;
Il ne daigne compter Parthénope ou Tibur.
Certes la Grèce antique est une sainte mère,
L'Ionie est divine : heureux tout fils d'Homère !
Heureux qui, par Sophocle et son roi gémissant,
S'égare au Cithéron, et tard en redescend !
Et pourtant des Latins la Muse modérée
De plain pied dans nos mœurs a tout d'abord l'entrée.
Sans sortir de soi-même on goûte ses accords ;
Presque entière on l'applique en ses plus beaux trésors.

. . . . . .

. . . . . .

La Muse des Latins, c'est de la Grèce encore ;
Son miel est près des fleurs que l'autre fit éclore !
N'ayant pas eu du ciel, par des dons aussi beaux,
Grappes en plein soleil, vendange à pleins coteaux,
Cette muse, moins prompte et plus industrieuse,
Travailla le nectar en sa fraude pieuse,
Le scella dans l'amphore, et là, sans plus l'ouvrir,
Jusque sous neuf consuls lui permit de mûrir.

. . . . . .

. . . . . Ne brisons point d'Horace
Le calice fécond de sagesse et de grâce ;
Pour plus d'un noble esprit, du travail accablé,
C'est l'antiquité même et son suc assemblé,
C'est la source du beau, des justes élégances,
La gaîté du dessert, des champs et des vacances.
Virgile, c'est l'accent qui revient émouvoir,
C'est l'attendrissement du dimanche et du soir !

Pour ce qui est des modernes, revenez à ceux que j'ai cités plus haut comme ayant nourri son imagination, sa sensibilité, et ajoutez-y ceux-ci, qu'il donne surtout comme compagnons de son intelligence :

C'est Pétrarque amoureux, au penchant des collines
Laissant voir en son cours ses perles cristallines...

C'est Wordsworth, « peu connu », à l'inspiration si pure, si élevée et si religieuse ; c'est Michel-Ange et ses *Rimes* austères et fortes ; c'est Milton...

Milton, cet autre aveugle et son *Penseroso*,
Penseroso sublime, ardent visionnaire,
Vrai portrait de Milton avant que le tonnerre
Dont il s'arma là-haut eût consumé ses yeux.
Quand debout, chaque nuit, malade et soucieux,
Dans la vieille Angleterre, au retour d'Italie,
Exhalant les chaleurs de sa mélancolie,
Et pâle, sous la lune, au pied de Westminster,
Il devinait Cromwell ou rêvait Lucifer.

C'est Dante enfin, qu'on voit qu'il a beaucoup pratiqué et dont il traduit un très long fragment : « Je le traduis. — C'est Dante. » (*Consolations*, XVIII, à Antony Deschamps.)

Je ne remarque pas qu'à cette époque il se tournât aucunement du côté de l'Allemagne, qui du reste, on sait que, toujours, il a comme soigneusement évitée.

Autant, ou presque autant, très évidemment, que l'influence de ces grands hommes, il sentait sur lui, littérairement si sensible, l'influence de ses grands amis de 1825-1830. Il se proclamait leur disciple et il les chantait de très haute manière, en les idéalisant, sans trop d'exagération et en donnant une idée nette de ce qu'il en pensait aux moments de légère exaltation, de gratitude et de confiance. Il dit, évidemment en songeant à Victor Hugo :

Parmi vous un génie a grandi sous l'orage,
Jeune et fort ; sur son front s'est imprimé l'outrage
En éclairs radieux ;
Mais il dépose ici (1) son sceptre et le repousse ;
Sa gloire sans rayons se fait aimable et douce
Et rit à tous les yeux.

Oh ! qu'il chante longtemps ! Car son luth nous entraîne,
Nous rallie et nous guide et nous tiendrons l'arène.
Tant qu'il retentira ;
Deux ou trois tours encore, au son de sa trompette,
Aux éclats de sa voix que tout un chœur répète,
Jéricho tombera !

Il dit, très certainement en parlant de Lamartine, mais j'avoue ne pas savoir à quel premier « affront insigne », dont Lamartine aurait été l'objet, il fait allusion :

Et toi, frappé d'abord d'un affront trop insigne,
Chantre des saints amours, divin et chaste cygne,

(1) Dans le *Cénacle*.

Qu'on osait rejeter,
Oh ! ne dérobe plus ton cou blanc sous ton aile ;
Reprends ton vol et plane à la voûte éternelle
Sans qu'on t'ait vu monter.

Un jour plus pur va luire, et déjà c'est l'aurore ;
Poètes, à vos luths ! Pourquoi tarder encore,
O vous, le plus charmant ?
Sous quels doigts merveilleux la mélodie a-t-elle,
Ou tissus plus soyeux ou plus riche dentelle,
Ou plus fin diamant ?

Fuyez des longs loisirs la molle enchanteresse ;
La gloire est là (partez !) qui du regard vous presse
Et vous convie au jour :
Hâtez-vous ; quelle voix plus tendrement soupire
Et mêle dans nos yeux plus de pleurs au sourire
Quand vous chantez l'amour ?

Et ce qu'il pensait de lui-même est encore très intéressant, de lui-même au point de vue littéraire, au point de vue de ses puissances comme poète, comme romancier et comme critique. Comme poète, avec une sagacité critique qu'il est rare que l'on ait à l'égard de soi-même, il a de très bonne heure, dès 1829 au plus tard, reconnu qu'il avait peu d'imagination et qu'il n'était point du tout un poète « brillant » (et c'était très vrai et viennent de là précisément ses efforts pendant vingt ans pour parler en images et, la raison tout autant de son impuissance que de ses efforts, et des phœbus que sont ses images), mais qu'il avait une sensibilité très vive,

très profonde, très touchante et que par là il touchait encore à la poésie ; et cela est vrai aussi, quoiqu'un peu moins qu'il ne le croyait, et doit lui être accordé dans une assez large mesure. Il peignait sa muse comme une grisette sentimentale. Il disait d'elle :

Non, ma Muse n'est pas l'odalisque brillante
Qui danse les seins nus, à la voix sémillante,
Aux noirs cheveux luisants, aux longs yeux de houri ;
Elle n'est ni la jeune et vermeille Péri
Dont l'aile radieuse éclipserait la queue
D'un beau paon, ni la fée à l'aile blanche et bleue,
Ces deux rivales sœurs, qui dès qu'il a dit oui,
Ouvrent mondes et cieux à l'enfant ébloui.
Elle n'est pas non plus, ô ma Muse adorée !
Elle n'est pas la vierge ou la veuve éplorée,
Qui d'un cloître désert, d'une tour sans vassaux,
Solitaire habitante, erre sous les arceaux,
Disant un nom ; descend aux tombes féodales ;
A genoux, de velours inonde au loin les dalles,
Et, le front sur un marbre, épanche avec des pleurs
L'hymne mélodieux de ses nobles malheurs.

Et en un mot, ni oriental ni médiéval, il n'était pas, — en 1828, — il n'était pas romantique. Il ne l'était que, de loin, à la manière de Lamartine, qui, ni oriental ni médiéval non plus, ne « savait que son âme » et n'écoutait qu'elle. Mais comment Sainte-Beuve comprenait-il sa muse ?

Non ; — mais, quand seule au bois votre douleur chemine,
Avez-vous vu là-bas, dans un fond, la chaumine

Sous l'arbre mort ? Auprès un ravin est creusé ;
Une fille en tout temps y lave un linge usé.
Peut-être à votre vue elle a baissé la tête ;
Car, bien pauvre qu'elle est, sa naissance est honnête.
Elle eût pu, comme une autre, en de plus heureux jours
S épanouir au monde et fleurir aux amours ;
Voler en char, passer aux bals, aux promenades ;
Respirer aux balcons parfums et sérénades ;
Ou de sa harpe d'or éveillant cent rivaux,
. . . . . .
Elle file, elle coud ; et garde à la maison
Un père vieux, aveugle et privé de raison.
Si, pour chasser de lui la terreur délirante
Elle chante parfois, une toux déchirante
La prend dans sa chanson, pousse en sifflant un cri
Et lance les graviers de son poumon meurtri.
Une pensée encor la soutient ; elle espère
Qu'avant elle bientôt s'en ira son vieux père.

Cette muse — qui est plus particulièrement la muse de Joseph Delorme — est pauvre, triste, douloureuse, méditative, pudique, secrète et *religieuse*. Et son chaste commerce avec le poète est celui-ci :

C'est là ma Muse, à moi, ma Muse pour toujours ;
Les nuits je la possède ; elle s'enfuit les jours ;
De moi seul visitée, *à tout autre inconnue*,
O chaste Muse, ô sœur chaque soir bienvenue,
Hâte-toi, la nuit tombe, et ton vieux père dort.
Oh ! Bien loin des heureux, ou sous le chêne mort,
Ou sur le rocher gris d'où pleure une bruyère,
Ou le long du sentier taillé dans la carrière,
Fuyons ; égarons-nous ensemble ; asseyons-nous,
Moi sur la terre froide, et toi sur mes genoux.

Vierge, relève un peu ce long voile de veuve ;
Oublie un peu tes maux ; que ta parole pleuve
Goutte à goutte, plaintive, à mon cœur enflammé
Aussi fraîche qu'aux fleurs est la rosée en mai ;
Et pâle, dénouant ta chevelure brune,
Redeviens belle encore aux rayons de la lune.
O Muse, alors dis-moi, Muse chère à jamais,
Les noms mystérieux des âmes que j'aimais ;
Puis porte mes regards à la céleste toile,
Et par leurs noms aussi nomme-moi chaque étoile,...
Surtout dis-moi qu'il est là-haut un meilleur monde,
Où pour les cœurs choisis un saint bonheur abonde.

Ailleurs et plus tard, réfléchissant sur certaines observations ou plutôt sur certains silences significatifs de Villemain, il l'examine de près, cette muse jugée par lui-même un peu anémique, et à la fois il la juge encore très bien, avec une sévérité qui lui fait honneur, et il la défend, il la justifie avec beaucoup d'embarras, à la vérité, et d'obscurités d'où il faudra nous tirer comme nous pourrons. Il dit donc à Villemain :

. . . . . .
Chaque fois que chez vous je n'ai pas réussi.
Si votre grâce aimable élude quelque chose,
Quand je vous parle vers, si vous louez ma prose,
Si, quand j'insiste, hélas ! sur le poème entier,
Votre fuite en jouant se jette en un sentier,
J'ai compris, j'ai senti que quelque point m'abuse ;
Qu'il manque en plus d'un lieu le léger de la muse ;
Et, bien que tout poète, en ce siècle, ait sa foi,
Son château fort à lui, dont il est le seul roi,

J'hésite, et des raisons tant de fois parcourues
Je crie à moi l'élite et toutes les recrues.

Et, pour ses raisons, il allègue ceci : il assure et il se persuade que ce qu'évidemment il a fait par conformité à sa nature et dans la mesure des forces de son talent, il l'a fait volontairement, de propos délibéré, par choix longuement médité. Tout était pris quand il arriva, la poésie sublime par Lamartine, la poésie colorée, pittoresque et sculpturale par Hugo, la poésie mélancolique, pensive et penseuse par Vigny. Que pouvait-il faire ?

Venu bien tard, déjà, quand chacun avait place,
Que faire ? où mettre pied ? en quel étroit espace ?
Les vétérans tenaient tout ce champ des esprits.
Avant qu'il fût à moi, l'héritage était pris.

Que pouvait-il faire ? Recourir à la poésie très simple, très humble, très populaire, plébéienne même, conter les joies obscures et les douleurs modestes ; s'il faut définir par les contraires, rechercher la poésie de tout ce qui n'est pas déclamatoire et lui trouver et donner une expression, s'établir dans le jardin de *Le jardinier et son seigneur* :

Peu de jasmin d'Espagne et force serpolet.
De quoi faire à Margot pour sa fête un bouquet,

et le cultiver avec douceur et dévotion. Voilà

quelle a été sa manière et voilà, selon lui, quel a été son dessein. Et c'était, après la poésie de salon, après la poésie de théâtre et après la poésie des hautaines solitudes, créer en France la poésie populaire, ou beaucoup plutôt la poésie petite-bourgeoise ; j'ai presque dit—et ce ne serait pas si impropre — la poésie de banlieue.

Mon jardin, comme ceux du vieillard d'Œbalie,
N'avait pas en beauté le cadre d'Italie,
Sous un ciel de Tarente épargné de l'autan
Le laurier toujours vert, les rosiers deux fois l'an,
Et l'acanthe en festons et le myrte au rivage.
A peine j'y greffai quelque mûre sauvage.
J'y semai quelques fleurs dont je sais mal les noms.
Mais les chers souvenirs, auxquels nous revenons,
Eurent place ; on entend l'heure de la prière ;
Mais, sans cacher le mur du voisin cimetière,
Ma haie en fait l'abord plus riant et plus frais,
Et mon banc dans l'allée est au pied d'un cyprès.
A l'autre bout, au coin de ce champ qui confine,
L'horizon est borné par la triste chaumine,
Demeure d'artisan dont s'entend le marteau.
La forge, avec le toit qui s'adosse au coteau,
Dès l'aurore, à travers la pensée embaumée,
Ne m'épargne son bruit ni sa pauvre fumée.
Ainsi vont les tableaux dont je romps les couleurs,
Rachetant l'idéal par le vrai des douleurs.

Mais cette humble poésie des humbles, encore faut-il qu'elle soit poétique, et en quoi consistera sa poésie ? Qu'est-ce qui fera son accent ? Ici Sainte-Beuve est très embarrassé, puisqu'il sent,

quoiqu'il ne se l'avoue pas, que précisément il n'a pas d'accent ou n'en a guère. Il s'avise de ceci : simple, il l'est, et sans éclat et sans sonorité ; mais cette simplicité, il la relève, ce prosaïsme, il y échappe par la rime riche [il a raison], puis par des ressauts de style [il me semble que c'est cela qu'il veut dire], par de légers rehaussements que très discrètement il ménage de temps à autre dans l'uni de son style — et ici encore il se voit lui-même assez bien.

Plus est simple le vers et côtoyant la prose...
Et plus la forme étroite a lieu de le garder.

[Plus il faut donner une stricte précision à la forme pour le garder d'être le style absolument de tout le monde.]

Si le sentier commun, où chacun peut rôder,
Longe par un long tour votre haie assez basse
Pour qu'on voie et bouvier et génisse qui passe,
Il faut doubler l'épine et le houx acéré
Et joindre exprès d'un jonc chaque pied du fourré.
Si le fleuve ou le lac, si l'onde avec la vase
Menace incessamment notre plaine trop rase,
Il faut, sans avoir l'air, faute d'altier rocher,
Revêtir un fossé...

[Je crois qu'il veut dire en exhausser le rebord comme un des vers qui suivent semble l'indiquer. Si ce n'est pas cela, je ne comprends pas.]

Revêtir un fossé qui semble se cacher,
Et qui pourtant suffit et bien souvent arrête.

Telles les digues de Hollande qui contiennent les flots de la mer...

Ce rebord du fossé, simple et qui fait merveille,
C'est la rime avant tout ; de grammaire et d'oreille
C'est maint secret encore, *une coupe*, un seul mot
Qui raffermit à temps le ton qui baissait trop,
Un son inattendu....
A ce jeu délicat qui veut être senti
Bien aisément se heurte un pied inaverti ;

Mais il faut faire attention à ces nuances.

Il est vrai, Sainte-Beuve s'en rend compte, que ces vers en demi-teinte n'ont pas la moindre chance d'être distingués, ni peut-être aperçus dans cette époque des couleurs voyantes. On les juge ternes et ils sont, véritablement, quoique nés de sentiments profonds, trop dus à l'art et à la volonté.

Des vers naissant trop tard, quand *la science* même
Unie au *sentiment*, lui ferait un baptême,
Des vers à force d'art et de vouloir venus,
Que le ciel découvert n'aura jamais connus,

[Qui sont nés sous un ciel bas et nuageux.]

Que n'ont pas colorés le soleil et les pluies ;
Que ne traversent pas les foules réjouies ;
Que les maîtres d'un temps dans les genres divers
Ignorent volontiers, que ni Berryer, ni Thiers,
Ni Thierry, ne liront, qu'ils sentiraient à peine,...

Car ils ont des défauts que Sainte-Beuve con-

naît et qu'il voit et qu'il entend d'un œil et d'une oreille très justes.

A cause des *durs mots* enchâssés dans la chaîne ;
Des vers tout inquiets et de leur sort chagrins,

[C'est cela : il a le style triste.]

Et qui n'auront pas eu de vrais contemporains ;
Qu'est-ce que de tels vers ? J'en souffre et m'en irrite.

Et pourtant ! Ce sont peut-être des vers de Théocrite ! Ici Sainte-Beuve se trompe. Théocrite est réaliste, il est vrai, et volontiers peintre des humbles ; mais son vers est aisé, souple et coloré et n'est ni inquiet ni triste : il ne ressemble nullement à Sainte-Beuve poète. Mais qu'importe ? dit Sainte-Beuve presque en finissant cette pièce si curieuse, un peu comme Musset quand il disait : « La muse est toujours belle, même pour l'insensé, même pour l'impuissant ; car sa beauté pour nous c'est notre amour pour elle » ; qu'importe ?

L'Art est cher à qui l'aime...
Pour sa moindre ambroisie et l'une de ses miettes,
On verrait à la file arriver les poètes.
J'irais à Rome à pied pour un sonnet de lui.

Une ou deux fois encore il s'est défini et défendu comme poète, persistant à indiquer sinon ce qu'il était, du moins ce qu'il avait voulu être.

Recevant d'un ami cette critique : « Toujours je m'entête, malgré le miel qui est *au fond* de vos vers, à me fâcher contre cet alexandrin brisé... », il répondait par ces vers où il y a un autre défaut, beaucoup plus grave, si fréquent chez lui, l'obscurité ; mais d'où encore, comme ailleurs, on peut tirer un sens qui est intéressant :

Oui, cher Zénon, oui, ma lyre est bizarre,
Je le sais trop ; d'un étrange compas
Elle est taillée, et ne s'arrondit pas
D'un beau contour sous le bras de Pindare.

Le chant en sort à peine, et comme avare ;
Nul groupe heureux n'y marierait ses pas ;
Mais écoutez ; et dites-vous tout bas
Quel son y gagne en sa douceur plus rare.

Demandez-vous si ce bois inégal,
Ce fût (1) boîteux qu'un coup d'œil juge mal,
N'est pas voulu par la corde secrète,

Dernière corde, et que nul avant moi
N'avait serrée et réduite à sa loi,
Fibre arrachée au cœur seul du Poète !

Ce qui veut dire, ce me semble : mes vers ne sont pas *bien faits* ; ils ne sont pas non plus harmonieux, ni musicaux, ni sonores ; mais leur son, un peu grêle, est plus doux et plus insinuant qu'un autre ; c'est un accent tout personnel, et je suis le seul poète qui, sans accom-

(1) Bois de la lyre (archaïsme).

pagnement et sans orchestration, ait chanté uniquement ce que lui dictait son cœur.

Ailleurs il consolait sa muse un peu mal accueillie partout, en la définissant encore une fois et, par une image assez heureuse :

Pauvre muse froissée, insultée, avilie,
Pauvre fille sans fard qu'en humble pèlerin
Devant eux j'envoyais pour chanter sans refrain,
Oh ! reviens à mon cœur poser ton front qui plie.

Ils ne t'ont pas reçue, ô ma chère folie,
Oh ! plus que jamais chère ; apaise ton chagrin,
Ton parfum m'est plus doux par ce jour moins serein ;
Et l'abeille aime encor ta fleur désembellie.

Un sourire immortel à la terre accorda
Hyacinthe, anémone et lis, et toutes celles
Qu'Homère fait pleuvoir aux pentes de l'Ida.

Même aux champs, sur la haie, il en est de bien belles ;
Blanche épine au passant rit dans ses fleurs nouvelles ;
Mais la mieux odorante est l'obscur réséda.

Et il n'est pas faux et il faut convenir que des poésies de Sainte-Beuve, pourvu qu'on les respire loin des parfums entêtants, se dégage une odeur très fine, très particulière, que l'on ne retrouve point ailleurs, à laquelle on revient avec plaisir et qui seulement demande qu'on prenne l'habitude d'elle avec quelque patience et qu'on ne l'aborde pas avec brusquerie.

On serait étonné qu'en ces années d'ardeur

littéraire autant que d'ardeur sentimentale, s'examinant et se scrutant sans cesse comme il avait accoutumé de le faire, il ne se fût pas défini comme critique aussi bien qu'il s'efforçait de se définir comme poète. Chose, ce me semble, très intéressante, il a donné du critique idéal, et c'est-à-dire du critique qu'il rêvait d'être, *deux* définitions et très différentes : il a défini et décrit le critique-polémiste et éminemment subjectif, le critique-soldat, qui bataille et qui frappe pour la cause du goût ; et il a défini et décrit le critique objectif qui ne fait que comprendre et refléter, qui ne fait que comprendre et faire comprendre, qui dirait avec Spinoza : *Neque amare, neque odisse, neque ridere ; intelligere.* Et ces deux portraits sont très heureux, très complets, sans compter qu'ils sont très spirituels. Le critique-soldat, le voici. Sainte-Beuve voit tomber sous la hache les arbres mêmes sous lesquels Boileau « occupait son esprit d'utiles rêveries ».

Etait-ce donc présage, ô noble Despréaux,
Que la hache tombant sur ces arbres si beaux
Et ravageant l'ombrage où s'égaya ta muse ?
Est-ce que des talents aussi la gloire s'use,
Et que, reverdissant en plus d'une saison,
On finit à son tour par joncher le gazon,
Par tomber de vieillesse, ou de chute plus rude,
Sous les coups des neveux dans leur ingratitude ?

Si l'on y songe, c'est particulièrement les critiques qui sont soumis à cette loi, à ces fâcheuses vicissitudes, les modes littéraires changeant et ayant besoin pour changer de briser les législateurs des modes anciennes.

Ceux surtout dont le lot, moins fait pour l'avenir,
Fut d'enseigner leur siècle et de le maintenir,
De lui marquer du doigt la limite tracée,
De lui dire où le goût modérait la pensée,
Où s'arrêtait à point l'art dans le naturel,
Et la dose de sens, d'agrément et de sel,
Ces talents-là, si vrais, pourtant plus que les autres
Sont sujets aux rebuts des temps comme les nôtres,
Bruyants, émancipés, prompts aux neuves douceurs,
Grands écoliers riant de leurs vieux professeurs.
Si le même *conseil* (1) préside aux beaux ouvrages,
La *forme* du talent varie avec les âges,
Et c'est un nouvel art que dans le goût présent
D'offrir l'éternel fond antique et renaissant.

C'est précisément dans un temps comme celui-ci que le rôle d'un Boileau est à tenir, et qu'un Boileau serait nécessaire. C'est lui qui sait, sous la forme qui change, maintenir le fond permanent.

Tu l'aurais su, Boileau ! Toi dont la ferme idée
Fut toujours de justesse et d'à-propos guidée ;
Qui d'abord épuras le beau règne où tu vins,
Comment aurais-tu fait dans nos jours incertains ?

(1) Le même fond de pensée, ou la même règle générale

J'aime ces questions, cette vue inquiète,
Audace du critique et presque du poète.
Prudent roi des rimeurs, il t'aurait bien fallu
Sortir, chez nous, du cercle où ta raison s'est plu.
Tout poète aujourd'hui vise au parlementaire ;
Après qu'il a chanté, nul ne saurait se taire :
Il parlera sur tout sur vingt sujets au choix ;
Son gosier le chatouille et veut lancer sa voix.
Il faudrait bien les suivre, ô Boileau, pour leur dire
Qu'ils égarent le souffle où leur doux chant s'inspire.

Or la grande différence entre 1660 et 1830, c'est qu'en 1660 ou 1670 le mauvais goût était *cantonné*, restait chez lui, ne se mêlait pas au génie, n'habitait pas dans la même tête avec un grand génie ou un réel talent (il est remarquable que cette observation est très juste, ou presque très juste), tandis qu'en 1830 génie et très mauvais goût, talent et goût détestable se trouvent fort souvent dans le même écrivain et vont de conserve et font bien malheureusement bon voyage ensemble.

Dans l'époque, à la fois magnifique et décente,
Qui comprit et qu'aida ta parole puissante,
Le vrai goût dominant, sur quelques points borné,
Chassait du moins le faux *autre part confiné* ;
Celui-ci hors du centre usait ses représailles ;
Il n'aurait affronté Chantilly ni Versailles,
Et, s'il l'avait osé, son impudent essor
Se fût brisé du coup sur le balustre d'or.
Pour nous, c'est autrement : par un confus mélange
Le bien s'allie au faux, et le tribun à l'ange.

Les Pradons seuls d'alors visaient au Scudéri :
Lequel de nos meilleurs peut s'en croire à l'abri ?
Tous cadres sont rompus ; plus d'obstacle qui compte ;
L'esprit descend, dit-on ; la sottise remonte ;
Tel même qu'on admire en a sa goutte au front,
Tel autre en a sa douche et l'autre nage au fond.

Et donc, il faudrait un Boileau. Et doué de quelles qualités nouvelles ? Et voici la définition du critique, que j'ai un peu retardée pour ne pas priver le lecteur de la jolie satire littéraire qui précède :

Comment tout démêler, tout dénoncer, tout suivre,
Aller droit à l'auteur sous le masque du livre,
Dire la clef secrète et, sans rien diffamer,
Piquer pourtant le vice et bien haut le nommer ?
Voilà, cher Despréaux, voilà sur toute chose,
Ce qu'en songeant à toi souvent je me propose,
Et j'en espère un peu mes doutes éclaircis,
En m'asseyant moi-même aux bords où tu t'assis.
Sous ces noms de Cotins que ta malice fronde,
J'aime à te voir ici parlant de notre monde
A quelque Lamoignon qui garde encor ta loi ;
Qu'auriez-vous dit de nous, Royer-Collard et toi ?

Voilà la définition du critique subjectif, du critique de combat. Voilà ce que se propose Sainte-Beuve, être un Boileau et un Royer-Collard, être un Boileau avec quelque chose de plus que n'avait Boileau, « aller droit à l'auteur sous le masque du livre », donner une très grande place à la personnalité de l'auteur.

dans l'exposé que l'on fait de son ouvrage, en considérant son caractère comme « *la clef* » de ses œuvres (ce qui, du reste, est souvent une fausse clef), je dirai presque considérer un livre comme l'avocat général considère un crime et l'expliquer par tous les antécédents de l'accusé depuis ses ancêtres jusqu'à sa naissance et depuis sa naissance jusqu'à son livre ; être, par conséquent, critique psychologue, critique physiologiste, critique moraliste, critique confesseur autant au moins que critique littéraire.

On sait combien Sainte-Beuve a répondu à cette définition et combien il a pratiqué ce genre de critique.

Dont il n'y a pas à dire beaucoup de mal, car elle est la vraie après tout et l'on ne comprend rien à un auteur quand on isole l'auteur de l'œuvre ; dont cependant — n'y ayant rien qui n'ait son défaut et son inconvénient — il faut dire aussi, d'abord, comme je l'indiquais tout à l'heure, que le talent n'est pas expliqué par le caractère chez ceux dont le caractère est très différent du talent, et il y en a, Bossuet par exemple ; dont il faut dire ensuite qu'elle est un peu née du désir secret de diminuer les grands hommes, tout grand homme se trouvant plus petit à l'examiner dans sa vie qu'à le con-

sidérer dans ses ouvrages ; ou dont il faut dire que si elle ne naît pas de ce sentiment assez vilain, toujours est-il qu'il n'est pas que très souvent elle ne s'en accompagne.

Enfin voilà la définition du critique subjectif.

Voici celle du critique objectif, de celui qui ne se propose que de comprendre et de faire comprendre : « L'esprit critique est de sa nature facile, insinuant, mobile et *compréhensif*. C'est une grande et limpide rivière qui serpente et se déroule autour des œuvres et des monuments de la poésie, comme autour des rochers, des forteresses, des coteaux tapissés de vignobles et des vallées touffues qui bordent ses rives. Tandis que chacun de ces objets du paysage reste fixe en son lieu et s'inquiète peu des autres, que la tour féodale dédaigne le vallon et que le vallon ignore le coteau, la rivière va de l'un à l'autre, les baigne sans les déchirer, les embrasse d'une eau vive et courante, les *comprend* (ici Sainte-Beuve souligne lui-même), les réfléchit, et lorsque le voyageur est curieux de connaître et de visiter ces sites variés, elle le prend dans une barque ; elle le porte sans secousse et lui développe successivement tout le spectacle changeant de son cours. »

Cette définition célèbre, que Sainte-Beuve

trouvait en 1829, qu'il a reprise, non, mais il l'avait comme sous les yeux en 1835 en écrivant son article sur Bayle ; cette définition où il a eu le bonheur, rare chez lui, d'être d'une admirable clarté et exactitude en traduisant sa pensée en une image ; cette définition demeure celle même de la critique objective et en est tout le programme.

Ai-je besoin de dire que Sainte-Beuve s'est conformé pendant presque toute sa vie *à ces deux définitions* si différentes, presque contraires, mais qui se complètent l'une l'autre et qui ont besoin chacune que l'autre la complète ? Il a été critique subjectif, *impressionniste*, à la Boileau, c'est-à-dire recevant l'impression des livres, puis analysant cette impression et donnant les raisons pour lesquelles il croyait l'avoir reçue ; il a été cela et en outre, plus que Boileau, il a été chercher dans la vie et le caractère de l'auteur les causes secrètes ou obscures de la qualité ou du défaut qui dans cet auteur l'avait charmé ou choqué, — et d'autre part, bien loin cette fois de Boileau, il s'est appliqué souvent à n'être qu'un miroir fidèle et lumineux des ouvrages et des auteurs qu'il rencontrait sur sa route, en en faisant le tour et en les reflétant selon tous leurs aspects.

Et le plus souvent ces deux critiques se com-

plètent chez lui en se combinant, qui est ce qu'il faut ; car la critique purement objective a quelque chose de passif, qui, si grand talent qu'on y mette, devient assez vite cruellement monotone et ennuyeux et même ininstructif, si l'on me permet le mot ; car elle n'est que le témoignage de quelqu'un qui, tout réceptif, ne réagit pas en lisant, en regardant et en écoutant.

La critique subjective, qui du reste aurait tout juste la valeur d'un article polémique dans un journal si l'auteur ne s'était pas mis d'abord et longtemps dans l'état réceptif et dans la soumission à l'objet ; la critique subjective, cette précaution prise, est, non pas un jugement, et ce mot est bien ridicule, mais l'adhésion d'une sensibilité, celle du critique, à une autre, celle de l'auteur, ou la répulsion d'une sensibilité contre une autre, et cet embrassement ou ce heurt sont éminemment instructifs, mettant aux prises d'une façon ou d'une autre deux sensibilités différentes.

Elle n'a, cette seconde critique, à la vérité, elle n'a de valeur qu'autant que le critique est presque un aussi grand esprit que l'auteur qu'il chérit ou qu'il combat ; et lorsque l'on n'est point de la famille des esprits supérieurs il ne faut pas se mêler de cette critique-ci, non plus du

reste que de l'autre ; car s'il n'est pas vrai que comprendre soit égaler, encore est-il que pour comprendre il faut savoir la langue de celui qu'il s'agit d'entendre.

Mais, admirable pour la critique objective, car il était avant tout intelligent, Sainte-Beuve était excellent encore en critique subjective et impressionniste, puisqu'il avait un génie littéraire et une sensibilité esthétique presque égaux à ceux des plus grands écrivains. Il pouvait et tout comprendre et donner son adhésion ou son antagonisme comme quelque chose qui comptait. Il était un critique complet ; et c'était bien ce qu'il sentait lorsqu'en 1829-1837 il donnait les deux définitions à couleurs complémentaires que nous voyons qu'il donnait.

IV

LE MORALISTE (1).

La qualité supérieure de Sainte-Beuve dans ses œuvres de jeunesse, roman et poésies, c'est le don de psychologue et de moraliste. Il l'est toujours, dans son enfance peu heureuse (il faut naître orphelin pour être moraliste), dans son adolescence repliée, dans sa jeunesse où le *en dehors* lui était interdit par une certaine

(1) C'est ici que j'aborde le Sainte-Beuve de 1825-1835 proprement comme auteur et que je l'examine dans ses œuvres. De 1825 à 1835 Sainte-Beuve n'a pas tellement changé, n'a pas tellement évolué que je me sois interdit de le considérer d ensemble, sans tenir compte des dates différentes et comme si *Joseph Delorme*, les *Consolations*, le *Livre d amour*, les *Pensées d'août* et *Volupté* étaient de la même année. Mais je conviens qu'on pourrait faire d autre façon que j'ai fait et de 1825 à 1837 considérer le *processus*. Si l'on s'y prenait ainsi, on verrait, je crois : que dans *Joseph Delorme*, recueil publié à 25 ans et contenant des poésies remontant à la vingtième année, la tristesse, la mélancolie, le désespoir, le *Renéisme* dominent ; — que dans les *Consolations* perce déjà et domine peut-être ce que j'appellerai *le bonheur triste*, quelque joie d aimer, d'être aimé peut-être quelque joie de goûter l'amitié, quelque joie d'espérance aussi et de demi confiance à la vie, le tout enveloppé encore d'un voile de mélancolie et souvent de beaucoup d amertume ; — que dans le *Livre d'amour*, qui est du même temps

difficulté et lenteur d'élocution, et citez-moi un méridional qui soit moraliste.

Toujours est-il qu'il était psychologue né et que la plupart de ses lectures — nous les avons vues — n'ont pu faire que développer cette faculté initiale.

Il faut distinguer le psychologue et même le moraliste de l'observateur. Il n'y a pas de grand psychologue ni de grand moraliste qui ne soit observateur ; il est vrai ; mais on peut être un psychologue et un moraliste de race, et très fin et très pénétrant, sans être beaucoup observateur. Sainte-Beuve était tel. J'ai fait déjà remarquer qu'il semble avoir peu observé les

que les *Consolations* et d'un peu plus tard, les sentiments sont les mêmes et la même la teinte dominante ; — que dans *Volupté*, publiée en 1834, écrite *en partie*, selon mon impression, beaucoup plus tôt, il y a un retour au *Renéisme* de 1824-1829, un profond sentiment à la fois de tendresse amoureuse et d'impuissance sentimentale ; un mélange de réalité et de rêve, la femme idéale qu'on désire mêlée sans cesse à la femme que l'on connaît et que l'on observe ; avec cela des observations politiques qui déjà datent un peu et qui semblent des souvenirs d'adolescence ; avec cela un sentiment religieux très vif, quoique hésitant et flottant ; avec cela une sensualité ardente, qui se combat et s'avive à se combattre jusqu'au moment (imaginé) où l'on en a raison ; — que dans les *Pensées d'août* il y a une sorte d'avidité sentimentale qui se porte sur mille objets ou, au moins sur un assez grand nombre ; pour la première fois, ou presque, le goût des jeunes filles ; plus qu'auparavant le goût d'une vie cachée, provinciale, monotone et heureuse ; plus qu'auparavant les goûts d'humaniste, de latiniste, de bibliophile, les passions enfin de la quarantaine approchante, encore sans que les autres soient éteintes à ne point se rallumer.

hommes et les mœurs de son temps. Ce n'était pas sa pente. Mais ce qu'il rencontrait sans l'avoir cherché, ce qui frappait ses yeux sans qu'il les eût jetés en coups de pistolet de toutes parts comme faisait Saint-Simon, ce qu'il voyait comme nous tous, qui sommes bien forcés de voir quelque chose, il le voyait bien, il le scrutait, il le méditait, et c'est en cela, et c'est-à-dire non en étendue, mais en profondeur, qu'il a été un psychologue et un moraliste de très grand mérite. Voyez-le, par exemple, étudier *l'erreur*, ou plutôt l'homme qui a l'esprit faux. « On a dit [et il me semble bien que c'est lui qui le trouve ; en tout cas, je n'ai vu cela nulle part], on a dit que toute erreur n'est qu'une vérité transposée. Toute énormité dans les esprits d'un certain ordre *n'est souvent qu'une grande vue prise hors du temps et du lieu* et ne gardant aucun rapport réel avec les objets environnants. Le propre de certaines prunelles ardentes est de franchir du regard les intervalles et de les supprimer. » Tous les utopistes, tous les chimériques en avant ou en arrière, tous les prophètes du passé et tous les prophètes d'un avenir très lointain répondent à cette définition. Et elle explique pourquoi leur idée fausse et leur esprit faux séduisent un certain nombre, quelquefois un si grand nombre d'hommes. C'est qu'elle

n'est pas fausse. c'est qu'il n'est pas faux. Cette idée paraît juste parce qu'elle est logique ; elle n'est fausse que dans le monde et dans l'époque où elle naît, et il est vrai que cela suffit pour qu'elle le soit. et Joseph de Maistre a raison de dire que le livre de chevet de l'homme d'Etat doit être l'almanach ; mais encore, que cette idée paraisse juste cela est expliqué ; elle paraît juste parce qu'elle l'est et elle l'est bien puisque il y a cent ans ou dans cent ans elle serait à la fois juste et pratique, juste et exacte. Voilà le fond d'une thèse sur l'erreur. La cause des succès de l'erreur, c'est qu'il n'y a pas d'erreur.

Avez-vous remarqué que les mêmes circonstances exactement les mêmes, que l'on escomptait en les voyant venir comme devant nous donner les mêmes jouissances ou les mêmes peines qu'elles nous avaient apportées précédemment, nous les donnent en effet, mais beaucoup moins vives et si peu en vérité qu'on se demande si elles sont les mêmes en effet ; et nous ne les reconnaissons plus parce que nous ne nous reconnaissons pas en elles. Lisez Sainte-Beuve : « Le jour de son départ elle me remit pour Mlle de Liniers un billet d'adieu... Elle me dit qu'à moi elle m'enverrait dès son arrivée

là-bas un souvenir. Le marquis me pria de passer chez eux quelques semaines au voisin printemps. Mais ce second départ, quoique plus décisif et plus déchirant que le premier, m'a laissé moins d'empreinte : « *Notre âme n'est vierge qu'une fois pour la douleur comme pour le plaisir.* »

Cela vient du travail que fait l'imagination ou sur un premier plaisir ou sur une première douleur ; elle l'exagère, l'agrandit, l'approfondit et, pour ainsi dire, l'illustre. Nous voyons ce premier plaisir ou cette première douleur tels qu'ils sont, et, de plus, ce que l'imagination a jeté sur eux. Quand ils reviennent ils sont les mêmes, mais nous apparaissant tels qu'ils sont, ils semblent moindres ; ils le sont de tout ce que nos rêveries, nos songes, nos exaltations y avaient ajouté. Tous les faits de sensibilité ne sont que des trames sur lesquelles l'imagination vient broder et qu'elle transforme de telle sorte que réduits à eux-mêmes, et c'est-à-dire quand ils reviennent en réalité ils ne paraissent presque plus rien.

Connaissez-vous sur la vie, sur la vie que nous menons tous, sur le cours de la vie paroles plus fortes et plus profondes que celles-ci : « J'appris que pour l'homme chaque matin est

une réparation et chaque jour une ruine continuelle ; mais la réparation devient de moins en moins suffisante et la ruine va croissant. »

Le propos est d'un pessimiste et l'on pourrait soutenir exactement le contraire ; mais qu'il est vrai pour tous ceux, et ce sont sans doute les plus nombreux, dont la volonté est une force moindre que celles des passions ! Chez tous ce sont les passions qui sont ruineuses et la volonté qui est réparatrice, qui rebâtit sans relâche le mur de soutènement ; chez ceux qui ont peu de volonté le travail de celle-ci est continuellement dépassé par celui des autres et l'édifice finit par chanceler ; chez ceux qui ont plus de volonté que de passions, les passions ne sont que des ennemis qui de temps en temps font une brèche, mais qui ne démantèlent jamais. Nous pouvons tous vérifier en nous la justesse de l'idée de Sainte-Beuve et de son image.

Sur la vie encore il a trouvé cette pensée très juste et très fine et cette image trop prolongée, mais singulièrement intéressante. Vous savez, et c'est un des agréments de la vie, en vérité, mais un de ses dangers aussi, qu'on arrive à chaque âge comme si l'on y naissait. Sainte-Beuve a trouvé ceci, et ce qui m'étonne c'est qu'il l'a trouvé très jeune, puisque *Volupté* est

juste de sa trentaine : « Si les âges successifs par où l'on passe sont comme des amis dont les premiers tombent en chemin et dont les plus aguerris remplacent et supplantent les plus tendres, il s'ensuit que les âges derniers venus sont seulement *de ces amis qu'on rencontre tard et avec qui on ne lie jamais une si étroite tendresse.* La fraîche écorce du cœur s'est refermée et endurcie. Ils ne nous connaissent pas dès l'origine. ils ne rentrent pas jusque dans nos replis antérieurs et nous leur rendons leur indifférence au milieu même de ce commerce actif où nous paraissons être ensemble »

Ce qui peut corriger cela. pour moi c'est la prévision ; pour Sainte-Beuve c'est le souvenir ; mais nous ne sommes pas très loin l'un de l'autre. Pour moi, c'est la prévision : on n'arrive pas tout à fait à chaque âge comme si on y naissait, si on l'a prévu et comme essayé. Jeune, savoir ce que c'est que l'âge mûr, ce qui est possible par observation et méditation, à l'âge mûr savoir ce que c'est que la vieillesse et y songer : en y songeant essayer un peu l âge suivant. en prendre quelque chose par avance et le mêler adroitement aux façons d'être de l'âge où l'on est ; voilà ce qui ménage les transitions à ce point presque qu'il les efface.

Pour Sainte-Beuve, c'est le souvenir qui fait

cet office et qui sortit cet effet : « Pour corriger cette indifférence et ce froid trop naturel aux derniers âges, il faut qu'en mourant chacun des deux premiers lègue au suivant ses souvenirs, son flambeau allumé comme il est dit des générations dans le beau vers du poète ; il faut que chaque âge mort soit enseveli et honoré avec piété par son successeur ou racheté et expié par lui. De la sorte, les âges se suivent en nous, en n'étant pas étrangers les uns aux autres ni à nous qui les portons ; ils entretiennent et perpétuent l'esprit d'une même vie. Nous arrivons vieux en face d'un âge ami qui a reçu de ses devanciers les traditions de notre enfance et qui sait de quoi nous parler longtemps ; nous vivons avec cette vieillesse, d'ordinaire fâcheuse, comme avec un saint vieillard qui nous présenterait chaque jour dans ses bras notre berceau. » — Je ne suis pas tout à fait de l'avis de Sainte-Beuve, parce que ce n'est guère le souvenir des âges défunts qui nous acclimate à l'âge actuel, et plutôt il nous le rendrait insupportable, et c'est beaucoup plus la prévision de l'âge qui vient qui nous aidera à le supporter quand il sera sur nous, et il faut mettre de l'âge mûr dans la jeunesse pour mûrir sans trop de regrets, et de la vieillesse dans l'âge mûr pour vieillir sans trop de souffrance, et de la mort dans la vieil-

lesse — j'entends la mort des désirs — pour être vieux sans impatience ; mais encore cette continuité par anticipation n'est pas sans analogie avec la continuité par souvenirs, en ce sens *qu'elle les permet* et qu'elle fait qu'ils ne sont pas déchirants. On se sent un peu le même homme à soixante ans qu'à quarante quand on s'est ingénié à être un peu le même homme à quarante qu'à soixante ou du moins à prévoir ce qu'on serait à cet âge-ci ; et quand on y est, si l'on se dit : « C'est à peu près ce que je prévoyais » ; et ce souvenir, et voilà où Sainte-Beuve a raison parmi son fatras métaphorique, ce souvenir n'est pas un petit tempérament des douleurs de l'âge pénible.

Ses analyses de l'amour — vous l'y attendiez — sont intéressantes et d'une maturité qui étonne de la part d'un jeune homme, d'autant qu'elles sont très personnelles et ne sentent point du tout ou presque point du tout les livres lus. Il n'y a peut-être pas de livre où l'amour platonique, platonique malgré lui, il est vrai, mais enfin l'amour qui subsiste en dehors de l'espérance sensuelle et parfaitement privé d'elle, soit mieux entendu et expliqué que dans *Volupté :* « J'appris en même temps, mon ami, que l'amour vrai n'est pas du tout dans les sens ; car si l'on

aime vraiment une femme pure et qu'on désire, à la rencontre, une impure, on croit soudain aimer celle-ci ; elle obscurcit l'autre ; on va, on suit, on s'y épuise ; mais à l'instant ce qu'inspirait cette femme impure a disparu comme une fumée et dans l'extinction des sens l'image de la première recommence à se montrer plus enviable, plus belle et luisant en nous sur notre honte. »

Ceci est d'une exactitude rigoureuse et le phénomène décrit tient à ce qu'il y a là un simple leurre du désir, une simple substitution destinée à le tromper, ce qui fait que, satisfait par tromperie, il s'éteint ou plutôt se tait, mais laisse la voix de l'amour profond parler plus haut que jamais dans le silence qu'il garde.

Sainte-Beuve tire de là, à la vérité, une conclusion un peu singulière, qui est que nous possédons le libre arbitre : « Au plus fort de ces moments où je semblais céder à une fatalité invincible, j'appris que l'homme est libre et dans quel sens il l'est véritablement ; car la liberté de l'homme, je l'éprouvais invinciblement alors, consiste surtout dans le pouvoir qu'il a de se mettre ou de ne se mettre pas sous la prise des objets et à portée de leur tourbillon, suivant qu'il y est trop ou trop peu sensible. Vous vous trouvez tiède et froid pour la charité, courez

aux lieux où sont les pauvres ; vous vous savez vulnérable et fragile, évitez tout cas périlleux. » — Le conseil est bon, mais le raisonnement prouve peu que nous soyons libres, puisqu'il n'y a aucune raison de croire que la volonté que nous pouvons avoir de rechercher ce qui encourage au bien et de fuir ce qui en détourne ne soit pas elle-même déterminée.

Mais, comme il prend bien sa revanche quand il nous dit que l'amour-désir est producteur de passions autres que lui, quoique analogues et plus basses encore qu'il n'est bas lui-même : « J'appris que la volupté est la transition, l'initiation, dans les caractères sincères et tendres, à des vices et à d'autres passions basses que de prime abord ils n'auraient jamais soupçonnées. Elle m'a fait concevoir l'ivrognerie, la gourmandise ; car, le soir de certains jours, harassé et non assouvi, moi, sobre d'ordinaire, j'entrais en des cafés et je demandais quelque liqueur forte que je buvais avec flamme. »

Il aurait pu même aller plus loin et montrer le lien qui unit l'amour-volupté à la brutalité, à la méchanceté. A la vérité, c'est surtout, non pas la volupté en elle-même, mais l'habitude d'être aimé des femmes, chose très différente, qui rend méchant, au moins ou brutal comme l'ont très bien vu Molière dans *Don Juan*, Balzac dans *Un*

ménage de garçon et Maupassant dans *Bel ami ;* mais la seule volupté habituelle dirige très bien de ce côté-là. La raison en est qu'elle habitue aux plaisirs des sens et que, s'il y a des plaisirs intellectuels et moraux pour tout le monde, il n'y a pas de plaisirs des sens pour tous et que, par conséquent l'homme qui jouit des plaisirs intellectuels ne voit aucunement dans l'autre homme qui aime les mêmes plaisirs un rival, et bien au contraire ; tandis que l'homme qui aime les plaisirs des sens voit un ennemi, avec raison, dans tout homme qui a les mêmes goûts, et immédiatement le hait, l'attaque ou au moins le rudoie. Et il résulte de là qu'on ne se *brutalise* pas soi-même sans être enclin à brutaliser les autres.

Il y a dans *Volupté* un très beau, ou au moins très joli parallèle, entre *l'amour-passion* et *l'amour-goût*, et que Stendhal a dû étudier et envier s'il avait du goût et de la délicatesse, de quoi du reste je ne laisse pas de douter. La première partie du parallèle, ce qui se rapporte à l'amour-passion, est un peu trop manifestement dans la manière de Chateaubriand, ce qui le gâte, encore que remarquablement écrit ; mais le fond en est bien de Sainte-Beuve, et il est beau, et on le voudrait en vers, à la condition que ce ne fût pas en vers de Sainte-Beuve :

« Il y a un amour qui aime l'oubli [l'oubli des

hommes], le silence, les bois, ou, indifféremment, un lieu solitaire quelconque, dans la présence ou dans la pensée de l'être aimé. Que lui importent l'ignorance où l'on est de lui, les discours ou l'insouciance du monde, ses interprétations malignes, l'admiration du vulgaire ou les compassions fausses des égaux, les rivaux en gloire qui disent de l'amant qu'il s'alanguit et s'évapore, les rivales en beauté qui insinuent de l'amante qu'elle dépérit secrètement dans l'ennui et dans l'abandon (1) ? Que lui importent les soirées tourbillonnantes du plaisir, les midis resplendissants au gré du clairon des victoires, les spectacles toujours renouvelés où s'égare la curiosité de l'esprit ou des yeux ? S'il est ignoré des autres, cet amour est compris et a sa couronne dans un cœur. S'il ignore le reste, il lit toute une science dans l'abîme chéri. S'il se fixe durant des saisons, sans bouger, devant un regard, il y voit naître et passer des bois et des sources étincelantes et des paradis d'Asie. S'il fait un pas, s'il voyage, tout également l'enchante, mais parce qu'il voit tout à travers une même larme. Il ne m'a pas été donné de ressentir un tel amour, mais il m'a été donné d'en savoir plus d'un trait et d'y croire. Deux amants qui s'aiment de véritable amour, a

(1) 1834. Songez à Sainte-Beuve et à son amie d'alors.

écrit un être simple qui avait le génie du cœur, au milieu du monde et des choses qui ne sont pour eux qu'une surface mouvante et sans réalité, ressemblent à deux beaux adolescents aux épaules inclinées, les bras passés autour du cou l'un de l'autre et regardant des images qu'ils suivent nonchalamment du doigt ; ce ne sont pour eux que des images. Un tel amour existe ; Dieu a permis qu'il s'en rencontrât çà et là des exemples sur la terre ; que quelques belles âmes en fussent atteintes, comme d'une foudre choisie qui éclate sur les temples par un temps serein. Il en est sorti de bien tendres et souvent douloureux prodiges. Car ces célestes amours ne tombent que pour remonter bientôt, au risque, sans cela, de se perdre et de s'altérer. Ils ne naissent qu'à condition de mourir vite et de tuer leurs victimes [et je ne sais pas pourquoi, et voilà où, plus qu'ailleurs, apparaît la poétique de l'amour selon Chateaubriand]. Rémission soit faite par vous, Dieu du ciel, à vos créatures consumées ! »

Le couplet sur l'amour-goût a plus de vérité précise et comme topique et décrit excellemment cet amour à la française que Stendhal a si souvent dénoncé, mais en y introduisant ou en y reconnaissant quelque chose encore de l'amour vrai, une aspiration confuse à cet amour véritable, comme s'il était, lui, l'amour faux, un

Dieu tombé qui se souvient des cieux, et en vérité c'est ainsi qu'il est bien compris.

« Il est un autre amour à l'usage des âmes blasées et amollies et qui usurpe communément le nom du premier ; vain, agréable, mêlé de grâce et de malice, qui s'accommode et qui aspire à tous les raffinements de la société et qui n'est qu'un prétexte plus ingénieux pour en parcourir les jouissances, un fil de soie tremblant et souvent rompu à travers le dédale du monde. Cet amour-là n'ignore rien d'alentour : il s'inquiète, il épie au contraire, il frissonne et flotte au vent du dehors. Il préfère se montrer à être, et faire illusion ou envie aux autres à se posséder en effet. Au lieu de ne voir en tout que des images, il n'est lui-même qu'une image mobile qu'il étale devant d'autres plus ou moins pareilles qu'il se pique d'égaler ou d'effacer. Hors des regards de la foule et des occasions agitées, ne le cherchez pas ! Il désire sans but ; il invente misérablement et, se supportant mal, s'ingénie à se distraire... Malheureuses sont les âmes que cette démangeaison appauvrit et ronge ! Plus malheureuses encore celles qui, faites pour concevoir l'autre amour et sentant quelques vraies étincelles, ne les gardent pas ; qu'un éclair soulève comme une poussière électrisée, et qui retombent ; en qui pourtant les soucis médiocres

et secondaires n'excluent pas un souvenir errant de la région brûlante ! Ce souvenir les suit et les contriste au sein des inquiètes vanités ; ces vanités les ressaisissent au début des projets meilleurs. Elles veulent aimer, elles veulent se faire croire l'une à l'autre qu'elles s'aiment et elles ne le peuvent. Mme R. et moi nous étions un peu de ces âmes... »

Ce parallèle est intéressant d'abord comme peinture, insuffisamment précise, il est vrai, et souvent trop déclamatoire, mais curieuse cependant et diligente, de deux nuances de la passion de l'amour ; ensuite comme témoignage d'un *moment* historique très digne de considération, de ce moment où la sensibilité romantique est en lutte avec la sensibilité du XVIIIe siècle et où celle-ci rougit pour ainsi dire devant celle-là, a honte d'elle-même et voudrait s'élever jusqu'au sublime de sa rivale ; enfin comme témoignage de Sainte-Beuve sur lui-même, Sainte-Beuve jeune étant précisément, en amour comme en littérature (et d'ailleurs l'amour est le plus souvent de la littérature), un homme du XVIIIe siècle qui se persuade qu'il est romantique, qui veut l'être, qui ne laisse pas de l'être quelquefois par échappées et par fusées et qui est toujours partagé entre l'amour-passion, l'amour-goût et l'amour sensuel ; entre l'amour

lyrique, l'amour mondain et l'amour physiologique ; entre, si l'on veut, Lamartine, Dorat et Parny.

Et comme l'on comprend que Lamartine ait dit de *Volupté* : « C'est un livre qui sent mauvais » ; et Dorat aurait dit : « C'est un livre bien plein de phœbus, » et Parny : « C'est un livre bien prétentieux » ; et il me semble que seul Jean-Jacque Rousseau, tout en faisant ses réserves sur ce style singulier, aurait dit : « C'est le livre d'un homme qui a des clartés de toutes les façons d'aimer. »

C'est surtout, comme il est naturel, à analyser ce qu'il semble avoir le plus éprouvé à cette époque, à savoir l'amour ardent pour une femme qui résiste, du moins très longtemps, l'amour sans espérance, que très lointaine, mêlé par conséquent de respect, d'impatience, d'infidélités, mais de ces infidélités où l'on reprend des forces pour mieux aimer ; c'est à analyser cela, en homme qui est admirable, tout en vivant passionnément, à se regarder vivre, que Sainte-Beuve se montre décidément moraliste supérieur.

Au milieu même du cours de leurs amours contrariées, Mme de Couaën s'éloignant de Paris avec son mari, Amaury hésitant un peu à les

rejoindre et Mme de Couaën lui disant : « Mais vous êtes bien venu avec nous jusqu'ici ; pourquoi n'y viendrez-vous pas encore ? Pourquoi, si ce n'est parce que vous ne nous aimez plus autant ? » Amaury, « poussé dans ses derniers refuges », lui répond : « Pourquoi ? Pourquoi ? Si vous le voulez absolument, Madame, je vous le déclarerai enfin, dussé-je vous déplaire : rappelez-vous bien, seulement, que c'est vous qui l'aurez voulu. Vous ne voyez dans mon incertitude de vous rejoindre qu'une preuve qu'on vous aime moins ; n'y pourriez-vous lire plus justement une crainte qu'on a de vous aimer trop ? Supposez par grâce, un moment, que quelqu'un en soit venu à craindre de trop aimer un être de pureté et de devoir, hors de toute portée et en qui cette pensée même qu'on puisse l'aimer ainsi n'entre pas ; et dites, après, si ces contradictions de conduite et de volonté, qui vous blessent, ne deviennent pas explicables ? Quoique d'hier et de peu de pratique réelle, j'ai réfléchi d'avance sur la marche de la passion et je crois la savoir comme si je l'avais cent fois vérifiée. Je trouvais dernièrement dans un moraliste très consommé un tableau qui va vous peindre à merveille la succession de sentiments *que je redoute* en moi. Quand l'homme au cœur honnête s'aperçoit d'abord qu'il aime un être

chaste, défendu, inespérable, il ressent *un grand trouble, mêlé d'un mystérieux bonheur*, et il ne forme certainement alors d'autre désir que de continuer en secret de l'aimer, que de servir à genoux dans l'ombre et de se répandre en pur zèle par mille muets témoignages. Mais cette première nuance, si l'on n'y prend garde, s'épuise dans une courte durée et se défleurit. Une autre la remplace. *Voici le désintéressement qui cesse.* On ne se contente plus d'aimer, de se vouer et de servir sans rien vouloir ; on veut être *vu et distingué* ; on veut que l'œil adoré vous devine et qu'en lisant le motif caché, il ne se courrouce pas. Et si cet œil indulgent n'est pas courroucé, ce nous semble ; s'il nous sourit même avec encouragement et gratitude, on se dit qu'il n'a pas tout deviné sans doute, *on veut éprouver jusqu'où sa tolérance ira* et se produire devant lui avec le sentiment à nu. Jusqu'à ce qu'on ait proféré sans détour ce mot : « *Je vous aime* », on n'est donc pas en repos. Mais, *dans le premier moment où on le profère, on ne demande et l'on ne croit désirer autre chose que d'être écouté.* Patience ! le mot a échappé en tremblant, il est entendu sans trop de colère, il est pardonné et permis. Le cœur de l'amant *recommence à se creuser un vide encore.* L'aveu, désormais répété à chaque heure, est-il bien saisi dans

toute sa force ? Est-il simplement toléré ou serait-il tout bas appuyé ? Comment le savoir, si l'autre aveu n'y répond ? Et voilà, à l'instant, cet autre aveu qu'on sollicite ! Oh ! qu'il descende seulement pour tout animer et tout embellir ! Il hésite, on l'attire, on l'arrache comme par l'aile ; il arrive plus timide et plus palpitant que le premier. On l'apprivoise ; il s'accoutume et bientôt chante avec soupirs. *Mais alors* ce n'est déjà plus qu'un mot dont on se lasse. Que prouve un mot, si doux qu'il soit ? se dit-on par ce côté murmurant de la nature qui s'obstine à douter, qui veut en toutes choses toucher et voir. Il faut des preuves. *Mais les preuves elles-mêmes* ont leur partie légère et réputée insignifiante ; tant qu'elles ne sortent pas de certaines bornes, elles ne sont que complaisance peut-être et un leurre par compassion : on en réclame de vraiment sérieuses pour se convaincre. Une fois à ce degré, n'attendez plus que confusion et délire. »

Rien n'est plus net — et même un peu cru — que cette préparation anatomique du Werther-carabin, comme l'appelait Guizot ; et cette progression continue des exigences de l'amour, qui vont *de rien à tout*, est aussi précisément marquée que possible, ce me semble, dans ses étapes successives.

Mais remarquez très particulièrement ce qui, en effet, me paraît particulier à Sainte-Beuve et à ceux qui ont le même caractère (Mérimée par exemple), c'est que, chez la plupart des hommes, l'amour dans ses ambitions va de rien à presque rien et de presque rien à tout par progression toute naturelle, comme l'ambition elle-même ou toute autre passion du reste, parce que le propre de la passion est d'être un désir qui grandit avec les satisfactions mêmes qu'il obtient ; tandis que chez Amaury le désir des réalités définitives de l'amour est le besoin d'avoir *des preuves* qu'on est aimé, parce qu'Amaury, Sainte-Beuve et Mérimée et quelques autres sont dominés en amour par la peur horrible d'être dupes.

Dominante chez quelques-uns, mêlée à l'amour presque chez tous en proportions plus ou moins grandes, cette crainte est un des poisons les plus subtils et les plus meurtriers que l'amour connaisse ; c'est une des maladies de l'amour. Les hommes sont très rares qui, comme La Rochefoucauld l'a dit — parole tendre, mais, si l'on y réfléchit, encore plus hautaine que tendre, — sont convaincus que « le plaisir de l'amour est d'aimer » et qui par conséquent sont parfaitement indifférents à l'amour de celle qu'ils aiment *en tant que preuve*

et à la question s'ils sont aimés ou s'ils sont dupés.

Et tout cela revient à dire, comme toujours, que l'amour est le désir d'être aimé, mais que du reste il n'est l'amour qu'autant qu'il n'est pas ce désir.

Sur ces difficultés de l'amour qui est condamné à se passer des preuves décisives, il y a un enfantillage très charmant, et qui, tant il est baroque, doit être vrai, n'a guère pu être inventé et doit être une idée de la personne que Sainte-Beuve aimait à cette époque. Il vaut du reste, à certains égards, d'être examiné un instant : « J'ai bien réfléchi, dit Mme de Couaën, à vos paroles d'hier ; j'ai songé à un moyen de prévenir le mal et j'en sais un possible, je le crois bien. » Et si je lui demandais quel moyen merveilleux elle avait trouvé, elle éludait la réponse. Cette réticence à la fin me piqua ; ce ne fut qu'aux derniers tours de la promenade que, pressée de questions et d'envie secrète de dire, elle s'y décida, non sans beaucoup d'embarras charmant et de prière de ne pas me moquer : « Je n'entends rien à ces sujets, balbutiait-elle ; mais, puisque les désirs qui vont croissant, à ce que vous prétendez, diminuent au contraire et passent (vous en convenez vous-même) une fois

qu'ils sont satisfaits, *pourquoi ne pas supposer à l'avance* qu'ils sont satisfaits depuis longtemps et ne pas garder tout de suite le simple et doux sentiment qui doit survivre ? » Avant d'achever ces mots, elle avait rougi de mille couleurs. »

Il est clair que, très amusante si elle est une plaisanterie, l'idée, étant donné qu'elle est présentée comme sérieuse, est un peu coquecigrue. Mais on comprend qu'elle a pu être émise. On voit très bien Mme d'Houdetot disant à Rousseau : « Allons ! mon pauvre Jean-Jacques, figurez-vous que vous avez couché avec moi et vous serez très tranquille. » A quoi Rousseau eût certainement répondu, comme Amaury à Mme de Couaën. « Est-ce qu'on peut supposer ces choses-là à volonté ? » Sur quoi Mme d'Houdetot aurait répliqué : « Vous n'avez donc pas d'imagination ? »

Et c'est cela même : si l'on avait assez d'imagination pour se figurer l'avenir comme on se rappelle le passé, l'imagination pourrait éteindre les désirs, comme, au train ordinaire des choses, elle les excite.

Il y a donc du vrai dans l'idée bizarre de Mme de Couaën ; seulement ce qui n'est pas vraisemblable, c'est que, telle qu'elle a été dépeinte par Sainte-Beuve, sérieuse et triste, elle l'ait eue,

et c'est plutôt une idée de femme gaie, très avertie et très sceptique.

L'idée vraie et pratique, c'est, bien entendu, Amaury qui l'a lui-même, et sa consultation, qui suit, encore qu'elle soit d'un homme qui n'aimerait point passionnément, est d'un moraliste très sagace qui se rend compte à merveille des choses : «... Je sais, moi, un moyen plus efficace que le vôtre. J'ai remarqué que le désir en ce qu'il a de fixe, d'habituel et d'incorrigible est toujours un peu en raison de l'espérance. C'est d'espérance toujours que se nourrit obscurément et à la dérobée le désir, sans quoi il finirait par périr d'inanition et du sentiment de son inutilité. *Le désir n'est guère qu'une première espérance aveugle,* audacieuse, déguisée et jetée en avant au hasard, comme une sentinelle perdue près du camp ennemi ; mais il sent derrière lui pour le soutenir le groupe des autres espérances. Or je me convaincrai bien, par rapport à vous, Madame, du néant de toute espérance et je découragerai ainsi mon désir. »

Et ceci est beaucoup plus raisonnable, encore qu'il y ait toujours ceci que si la désespérance tue le désir, le désir fait toujours renaître l'espoir.

Sainte-Beuve n'a pas oublié non plus de mettre

dans *Volupté* l'aveu au mari. On sait maintenant que le fait est vrai et que c'est à lui-même qu'il est arrivé. Il a voulu, dans *Volupté*, d'abord le mentionner parce qu'il était vrai et ensuite l'expliquer autant qu'il peut être explicable : « Pour mieux m'affermir dans mon dessein [de suivre Mme de Couaën et son mari en province] *et m'enlever le prétexte même des scrupules honorables*, je m'avisai d'écrire au marquis. Dans cette lettre, après bien des effusions et des entourages [?] sur ses blessures, je lui touchai quelque chose de l'état de mon pauvre cœur, de certaines anxiétés vagues que j'y ressentais et des passions toujours promptes de la jeunesse, lui demandant s'il ne voyait d'inconvénient pour personne à cette union de plus en plus étroite où il me conviait. Je n'aurais jamais pris sur moi de lui articuler en face un mot à ce sujet ; je n'aurais pas d'ailleurs été sûr de le faire dans la mesure délicate qui convenait, et c'est pourquoi je préférais écrire. *N'y avait-il pas aussi dans cette singulière démarche une arrière-pensée non avouée d'être plus libre désormais selon l'occasion et plus dégagé de procédés à son égard, l'ayant, en quelque sorte, averti ?* Je ne pense pas que cette méchante finesse se soit glissée là-dessous ; mais la nature est si tortueuse et si doublée de replis que je n'oserais rien affirmer... »

Le mari prend les choses comme Amaury, en sa pensée de derrière la tête, espérait qu'il les prendrait, dit en substance à l'ami de sa femme : « Ne vous créez pas de chimères pour avoir le plaisir de vous tourmenter » ; et ce n'est que beaucoup plus tard qu'il prend à cet égard quelque ombrage par ressouvenir. Observation très juste ; car le premier mouvement en ce cas est la confiance qui répond à la confiance, fût-elle un peu concertée, et ce n'est qu'ensuite que, restant la connaissance du fait, on ne laisse pas d'y réfléchir et d'en calculer les conséquences possibles.

Cet épisode est à rapprocher de la lettre à Victor Hugo qui sert de préface aux *Consolations* dont nous avons déjà un peu parlé. A l'époque où parurent *les Consolations*, Sainte-Beuve n'a pas encore écrit à Victor Hugo la lettre où il lui avouait qu'il craignait de devenir amoureux de Mme Hugo et à laquelle Hugo répondit d'une façon si fraternelle et si noble ; il était dans cet état d'âme qu'ont connu quelques jeunes gens, où l'on aime également, quoique d'une façon, malgré tout, un peu différente, son ami et la compagne de celui-ci, mais où l'on sent néanmoins que l'amitié est fragile et qu'il y a mille raisons contre une seule, quand on est amis, de cesser de l'être, et il lui écrivait tout un traité de

l'amitié en quelques pages, ou plutôt tout un traité sur les ennemis de l'amitié et sur les maladies de l'amitié.

« Si vous êtes humble, obscur, mais tendre et dévoué et que vous ayez un ami sublime... » J'ai cité cela, mais je le rappelle. « ... Si votre ami est beau, bien fait, amoureux des avantages de sa personne, ne négligez pas trop la vôtre ; gardez-vous qu'une maladie ne vous défigure, qu'une affliction prolongée ne vous détourne des soins du corps... Si vous avez un ami riche, heureux, entouré des biens les plus désirables de la terre, ne devenez ni trop pauvre ni trop délaissé du monde, ni malade sur un lit de douleurs ; car cet ami, tant bon qu'il sera, vous ira visiter une fois ou deux, puis s'avisera que le chemin est long, que votre escalier est haut et dur, que votre grabat est infect, que votre humeur a changé et il pensera, en revenant, qu'il y a au fond de cette misère un peu de votre faute et que vous auriez bien pu l'éviter, et vous ne serez plus désormais pour lui, au sein de son bonheur, qu'un sujet de compassion, de secours et peut-être un sujet de morale. Si vous avez un ami plus jeune que vous, que vous le cultiviez comme un enfant et que vous lui aplanissiez le chemin de la vie, il grandira bientôt, il se lassera d'être à vous et par vous, et vous le perdrez. Si vous avez un ami

plus vieux, qui, déjà arrivé bien haut, vous prenne par la main et vous élève, vous grandirez rapidement et sa faveur alors vous pèsera, ou vous lui porterez ombrage. Que sont devenus ces amis du même âge, ces frères en poésie qui croissaient ensemble, unis, encore obscurs, et semblaient tous destinés à la gloire ? Que sont devenus ces jeunes arbres réunis autrefois dans le même enclos ? Ils ont poussé, chacun selon sa nature ; leurs feuillages, d'abord entremêlés agréablement, ont commencé de se nuire et de s'étouffer, leurs têtes se sont entrechoquées dans l'orage, quelques-uns sont morts sans soleil ; il a fallu les séparer et les voilà maintenant, bien loin les uns des autres, verts sapins, châtaigniers superbes, au front des coteaux, aux creux des vallons, ou saules éplorés au bord des fleuves. La plupart des amitiés humaines, même les meilleures, sont donc vaines et mensongères, ô mon ami ! et c'est à quelque chose de plus intime, de plus vrai, de plus invariable qu'aspire une âme dont toutes les forces ont été une fois brisées et qui a senti le fond de la vie. L'amitié qu'elle implore et en qui elle veut établir sa demeure ne saurait être trop pure et trop pieuse, trop empreinte d'immortalité, trop mêlée à l'invisible et à ce qui ne change pas, vestibule transparent, incorruptible au seuil du

sanctuaire éternel, degré vivant qui marche et monte avec nous et nous élève aux pieds du saint trône. Tel est, mon ami, le refuge heureux que j'ai trouvé en votre âme... Bien jeune, vous avez marché droit, même dans la nuit : le malheur ne vous a pas jeté de côté... Votre cœur vierge ne s'est pas laissé aller tout d'abord aux trompeuses mollesses et vos rêveries y ont gagné avec l'âge un caractère religieux, austère, primitif et presque accablant pour notre infirme humanité d'aujourd'hui... Vous vous êtes familiarisé avec l'Infini... »

Or c'est une amitié de ce genre que Sainte-Beuve a prêtée à son Amaury pour M. de Couaën, amitié où le respect à l'égard de M. de Couaën et à l'égard de sa femme est un obstacle aux espérances de l'amour et aussi une irritation de l'amour, amitié qui s'excite elle-même et qui s'exalte et qui fait qu'on s'entraîne au désintéressement, à l'abnégation et au sacrifice, amitié aussi qui connaît ce que c'est que l'amitié et qui se connaît elle-même, qui sait toutes les raisons latentes que l'on a, quand on s'aime, de ne pas s'aimer longtemps, et même la principale ; amitié très clairvoyante sur les autres et sur elle-même, amitié qui voudrait se prouver qu'elle est d'élite et qu'elle fait exception, mais qui ne laisse pas de sonder son infirmité, amitié qui au milieu

même du calme se sent orageuse ou extrêmement capable de le devenir ; amitié qui ne réprime ce qui déjà la détruit que par un effort qu'elle sent éphémère puisqu'il est un effort ; amitié qui s'entraîne comme violemment vers les hauteurs, mais à qui peut s'appliquer ce mot que Sainte-Beuve dit des choses de l'esprit : « On ne gagne pas à s'élever quand on ne s'élève pas assez haut. »

Des trois amours d'Amaury, et je veux dire de ces trois mentalités amoureuses, amour-passion noble — amour-mondain-amour-goût, — amour sensuel, on sait que Sainte-Beuve a eu le courage, rare en 1830, d'insister presque autant sur le troisième que sur les deux autres, d'une part parce qu'il avait déjà cette passion pour la vérité tout entière ou plutôt pour la vérité, la vérité qui n'est pas tout entière, n'étant pas la vérité, qu'il a toujours eue à un degré extrême ; ensuite parce qu'il était déjà travaillé de cette passion de ne rien laisser ignorer de lui qu'il eut aussi toute sa vie, et s il n'a laissé qu'une très courte autobiographie, il a parlé de lui par allusion dans tous ses ouvrages ; parce qu'enfin ses lectures d'ouvrages religieux lui donnaient l'exemple d'études sérieuses et sévères de la sensualité et l'autorisaient.

Il y a donc dans *Volupté* une analyse en vérité presque complète de l'amour sensuel ou plutôt de l'irritation sensuelle, ce qui n'est pas absolument la même chose, de la fougue irrépressible des sens, *excités par un amour pur* et se satisfaisant d'objets en objets, soit pour cause de polygamie naturelle, soit parce que, à cause de la présence de l'amour pur, il lui serait impossible de se concentrer sur un seul.

Cette peinture de la sensualité n'est pas assez chaste, étant donné qu'elle est censée faite par un homme revenu définitivement de toutes les erreurs de ce genre ; elle est faite réellement par un homme de trente-deux ans qui prend encore un plaisir secret à jouir de ses aventures tout en les racontant et à les caresser encore tout en les détestant ; et en un mot elle est faite par quelqu'un qui peut y retomber encore ; mais elle est précise, forte et profonde, et les racines de cette sorte de passion y sont démêlées et débrouillées avec une amère et sombre sagacité qui est instructive et qui par conséquent n'est pas malsaine.

« Comme l'a remarqué dès longtemps le Sage, mieux vaut encore une passion éperdument manifeste qu'un amour caché ; est-ce que l'homme peut couver le feu à demeure dans son sein sans que ses vêtements prennent flamme ?

Je ne pus donc me préserver, mon ami... Mes matins restaient assez purs, employés au travail, aux lectures diverses, aux nobles instincts naturels, à l'entretien de l'intelligence ; il n'est pas rare de bien commencer le jour. Puis *elle* succédait; j'allais à elle, je l'entourais de moi, je vivais activement de l'air qu'elle respirait et ma pensée attendrie demeurait pure encore ; mais en la quittant, désœuvré, excité, durant ces vagues heures traînantes... En ces heures qui achèvent le jour, qui précèdent la rentrée au logis et l'abri du soir, que devenir ? Je me plongeais d'ordinaire à travers Paris, dans les quartiers du milieu ; j'y dînais de préférence, et avant le dîner, et après surtout, je me procurais à l'aise l'émotion de mes courses palpitantes... L'émotion prolongée, que je me donnais au sein du péril, était relevée d'une sorte de sécurité précaire et d'un faux reste d'innocence. C'était toujours la même façon ruineuse de pousser à bout au dedans, de mûrir, de *pourrir* presque en moi la pensée du mal avant l'acte, d'amonceler mille ferments mortels avant de rien produire. Mais bien des fois, tandis que je côtoyais ainsi, en courant, les bords escarpés, d'autant plus audacieux que je me disais : « Ce n'est pas du moins pour aujourd'hui », bien des fois mon pied faillit glisser, le vertige troublait ma vue

et j'allais être précipité malgré ma sourde résistance. »

Ceci est la lutte, non point du tout de la vertu contre la sensualité, mais de la timidité contre la fougue sensuelle, et c'est tout à fait une page des *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau. Notons que la timidité est un excitant de la sensualité, retardant l'acte, le faisant désirer, par conséquent le parant de prestiges : la timidité est un agent de « cristallisation » par avance.

Pourquoi tel jour plutôt qu'un autre ? Sainte-Beuve n'en sait rien et a raison de n'en rien savoir. Pourtant il note — je soulignerai — les raisons qui très souvent déclenchent le mécanisme sensuel et font que c'est tel jour et non pas la veille ; mais il dit aussi que ce ne fut pas ainsi pour Amaury et que par conséquent il y a bien des cas où l'heure de la chute dépend d'un je ne sais quoi qui reste inconnu de nous et caché dans le mystère physiologique.

« Un jour enfin que toute objection, probablement, avait disparu [et cela veut dire que la timidité avait, on ne sait pourquoi, été vaincue], je sortis du logis avec une résolution violente. Ce jour-là rien de particulier ne m'était arrivé ; en la voyant le matin... le matin, dis-je, elle n'avait été pour moi *ni trop distraite ni trop attentive ;* elle ne m'avait ni troublé les sens ni

froissé l'âme. Je n'avais eu non plus, si je m'en souviens, *ni spectacle ulcérant pour mon ambition, ni querelle avec personne, ni accès de colère,* aucun de ces petits torts ou désappointements qui, nous *mettant mal avec nous-mêmes, nous rabaissent à l'ivresse, à la satisfaction brutale comme dédommagement et oubli.* Rien donc ne me poussait, ce jour-là, que ma seule démence ; mais je voulais en finir et je m'étais dit cela en me levant. »

L'état d'âme du timide qui a rompu son frein et qui a une exaltation où entre encore beaucoup de timidité, où du moins la trace reste d'une timidité récemment vaincue et à peine, est ensuite analysée ainsi : « Une allégresse singulière toute *sarcastique* se trahissait dans mes mouvements, dans mes gestes et *vibrait en métal dans l'accent de ma voix ;* c'était comme, à travers les pierres arides, le sifflement du serpent qui s'apprête. La conscience du mal certain que j'allais consommer m'animait le front et le regard. De bonne heure avant le dîner, je passai dans l'autre Paris [sur la rive droite]. En marchant je frappais d'un talon plus sonore le pavé durci des ponts et je portais plus haut la tête vers le ciel émaillé des vives parcelles d'une gelée diffuse. Çà et là, à droite et à gauche, je regardais fièrement comme pour m'applaudir.

Qui donc regardais-je ainsi, mon Dieu ? Comment cette joie et ce rayonnement sinistre là où il aurait fallu se voiler ? Et d'où vient que je bondissais en de tels abords ? Je ne tenais plus à la pureté que par le dernier lien matériel, et ce faible lien me pesait et j'étais fier d'aller le rompre comme le violent qui marche à une vengeance. *C'est que la volupté, qui produit vite l'humiliation, débute aussi par l'orgueil ; c'est que l'amour du plaisir n'est pas tout chez elle ; c'est que la vanité aussi, l'émulation dans le mal, la révolte contre Dieu, sont là comme une irritation de plus sur le seuil.* »

Toutes les raisons sont bien là, ce me semble ; celles que *n'a pas* Amaury et que l'auteur indique cependant pour être complet sur le sujet ; celles qu'il a et qui, tout en lui étant très personnelles, ne laissent pas d'avoir une certaine généralité : attitude, à votre égard, de la femme qu'on aime et qui peut vous jeter du côté du vice soit par son indifférence, soit par une tendresse excitante qui reste accompagnée de rigueurs ; besoin, pour tel motif ou tel autre, d'oublier la vie et de s'étourdir ; orgueil, vanité, révolte contre la loi morale par superbe, par désir de ne plus être un être qui obéit.

Comme tout cela est peu naturel, dira-t-on, et comme la chose dont il s'agit s'explique mieux,

tout uniment, par l'ardeur des sens qui cherche un moyen facile de s'apaiser. — Oui, cela est peu naturel et c'est ce qui m'en charme ; car il s'agit de ces êtres un peu compliqués qui ont mille raisons là où une seule suffirait ; ou plutôt il s'agit de nous tous en tant qu'une partie de nous-mêmes, et fort importante, est très compliquée, obéit à des mobiles divers qui ne sont pas ceux de l'instinct et a, soit pour combattre l'instinct, soit pour s'allier à lui, un poids très considérable. L'homme est un animal, et de plus un être psychique très *irrégulier* et très anormal, qui pèse sur l'animal et qui fait qu'il n'est plus ni régulier, ni normal, ni simple ; et c'est pour cela que, comme « ce n'est pas toujours par valeur que l'homme est brave et par chasteté que la femme est chaste » (La Rochefoucauld), de même ce n'est pas toujours par vice que l'on est vicieux ni par lascivité qu'on est lascif.

Ce qui est excellent dans le *cas* choisi par Sainte-Beuve, c'est que cette expédition d'Amaury, commencée surtout par orgueil, comme nous l'avons vu, échoue piteusement dans une victoire horriblement mortifiante pour l'amour-propre, parce que jusqu'au bout la timidité presque invincible a combattu la volonté d'aboutir. C'est très joli et c'est très vrai : « Quoiqu'il fût grand jour encore, je me mis sans tarder à

parcourir les lieux et les rues accoutumés ; je remarquai, mais d'un œil plus sévère, ces écueils qui, à la première vue, m'avaient tous paru gracieux et riants : il n'y en avait presque aucun qui gardât le pouvoir de m'éblouir. Mon cœur, cette fois, battait plus fort, à coups plus serrés et plus durs ; je m'arrêtais par moments pour tâcher de l'apaiser. Ne voulant rien fixer avant l'heure du soir et déjà bien las, je me jetai en un café où je dînai seul, au fond. J'en sortis repu, échauffé, dans le brouillard piquant et les lumières de la nuit, tout entier de nouveau à ma course et à ma recherche. Aussi ardent, quoique moins difficile, je recommençai en quelques minutes mes tours rapides, exterminants ; il me restait assez peu de délicatesse pour le choix, et de scrupules distincts ; j'avais seulement cette vague idée que, nulle des créatures aperçues n'étant digne par l'âme des transports que j'allais lui offrir, il fallait du moins que la beauté charnelle triomphât et que ce fût Vénus elle-même. Je prolongeais donc, outre mesure et contre mon but, l'exigeante recherche, et bientôt, comme de coutume, je perdis tout sens, toute lucidité, si bien que, de guerre lasse, à la fin (merveilleux bonheur !) je tombai sans choix aucun, sans attrait, absurdement, à une place quelconque et uniquement

parce que je m'étais juré de tomber ce jour-là. »

Toute cette analyse... sent mauvais, comme dit très bien Lamartine, mais sent aussi l'homme qui s'est admirablement observé et qui, jusque dans l'orage boueux des sens, a conservé sa lucidité entière, sa faculté de dédoublement, son don, non pas très rare, mais non pas très commun non plus, de se regarder vivre et de voir très exactement comment il vit.

Les effets du libertinage sur une âme délicate, mais encore sur une âme qui n'est pas assez haute pour rester indépendante des folies du corps — car il y a trois degrés : une âme grossière que le libertinage ne ravale pas, car elle est naturellement ravalée ; une âme délicate et faible que le libertinage détend et presque dissout ; une âme haute que le libertinage n'atteint pas et qui reste au-dessus de lui, même au moment où le corps s'y abandonne — les effets, donc, du libertinage sur une âme délicate, mais faible, sont encore très bien observés et très bien déduits par Sainte-Beuve. Il a très bien vu *sur qui* (et c'est ce que, par avance, j'indiquais tout à l'heure) sur qui le libertinage peut faire œuvre de désorganisation intérieure et profonde et qui, par conséquent, doit le considérer comme

un ennemi extrêmement funeste : «... Les matérialistes (et de nos jours la plupart des hommes le sont du moins en pratique) envisagent le fait de volupté comme indépendant, presque, du reste de la conduite, comme agissant simplement dans l'ordre animal par fatigue ou excitation ; les plus physiologistes vous parleront même d'une réaction réputée avantageuse au cerveau... Il y a dans tout ceci un oubli profond du côté le plus essentiel et le plus délicat. Le chef de l'empire, qui, pendant l'intervalle des camps. n'était pas fâché que notre Capoue absorbât les idées superflues de ses guerriers, entrevoyait mieux la vérité haute. Ce n'est, en effet, dans aucun des actes extérieurs et superficiels que se trahit cet inconvénient d'un désordre des sens assez ménagé : *militaires*, *commis ou courtiers*, n'en seront pas moins très suffisants à la bataille prochaine à la promenade du boulevard, à la conversation encravatée, à leur tracas financier et bureaucratique. Mais si nous entrons dans la sphère vive et spirituelle, *dans celle des idées*, là tout contre-coup est un désastre, toute déperdition est une décadence. De ce point de vue, lequel n'a rien d'imaginaire, je vous jure, qui dira combien, dans une même ville, à de certaines heures du soir et de la nuit, il se tarit périodiquement de trésors de génie, de belles

et bienfaisantes œuvres, de larmes d'attendrissement, de velléités fécondes, détournées ainsi avant de naître, tirées en essence, jetées au vent dans une prodigalité insensée ? Tel, qui était né capable d'un mouvement grandiose, coupera chaque soir, à plaisir, sa pensée, et ne lancera au monde que des fragments. Tel, en qui une création sublime de l'esprit allait éclore sous une continence sévère, manquera l'heure, le passage de l'astre, le moment enflammé qui ne se rencontrera plus. Tel, disposé par la nature à la bonté [ceci est beaucoup plus important], à l'aumône et à une charmante tendresse, deviendra lâche, inerte ou même dur [très juste, surtout ce dernier mot]. Ce caractère, qui était près de la consistance, deviendra dissipé et volage. Cette imagination qui demain aurait brillé d'un mol éclat velouté, ne le revêtira plus. *Un cœur qui aurait aimé tard et beaucoup gaspillera en chemin sa faculté de sentir* [admirablement vrai et un des méfaits, à ce qu'il me semble, de la civilisation est, suscitant les sens avant le cœur, de flétrir et amortir le cœur avant qu'il ait fleuri, de telle sorte que l'homme né pour aimer n'aime point, pour avoir trop tôt cru aimer, alors qu'il n'obéissait qu'au caprice, excité par l'exemple, d'un corps fougueux et du reste facticement fougueux.] *L'homme qui fût resté probe et incorruptible*

[et ici Sainte-Beuve non seulement se voit, mais se prévoit, ce qui est admirable], *s'il se disperse, à vingt-cinq ans, aux délices, apprendra à fléchir à quarante et s'accommodera aux puissants.* Et tant de suites proviendront de cette seule infraction, même modérément répétée. En de telles limites l'hygiène n'a rien à dire. Qui sait ? l'homme positif peut-être en vaut mieux. Mais ce qu'il y a de plus subtil et de plus vivant dans la matière, ainsi jeté, tué à mauvaise fin et n'étant plus là en nous, comme la riche étincelle divine pour courir, pour remonter en tous sens et se transformer, cette *âme du sang*, dont il est parlé dans l'Ecriture, en s'en allant altère l'homme et l'appauvrit dans sa virtualité secrète, le frappe dans ses sources supérieures et reculées... »

Et le plus détestable effet du libertinage, c'est qu'il rend l'homme rude, emporté et colérique par cette excitation perpétuelle de la sensibilité qui est comme l'état permanent du coureur. Cette analyse encore est très fine et à mon avis, exceptions réservées — celle surtout de l'homme vigoureux et peu nerveux pour qui le libertinage est un exercice tranquille et souriant qui l'apaise et ne le surexcite point du tout — extrêmement juste dans tout son détail :

« La colère du voluptueux et de l'homme faible [lisez plutôt du voluptueux qui est un homme

faible] a sa forme d'accès, sa malignité toute particulière. La colère n'est pas seulement le propre de l'orgueilleux et du puissant (1), quoique le plus souvent elle naisse d'un orgueil offensé ; et alors elle couve, elle s'assombrit dans l'absence ; elle s'ulcère et creuse sur un fonds croissant de haine. Mais une grande tendresse d'âme y dispose aussi, ces sortes de natures étant très vives, très chatouilleuses et douloureuses, vulnérables aux moindres traits. La substance de l'âme en ce cas ressemble à une chair trop palpitante et délicate qui se gonfle et rougit sous la piqûre sitôt que l'ortie l'a touchée. *Cela passe vite, mais cela brûle et crie.* Parmi les âmes sensibles, *tendres plutôt que douces,* beaucoup se rencontrent ainsi très irritables ; j'étais sujet de tout temps à ces colères. Mais quand les âmes tendres se sont ravalées au plaisir, à un plaisir d'où elles sortent mécontentes et flétries, elles contractent soudain un *endurcissement profond* compatible avec cette irritabilité et qui les laisse encore plus accessibles à leur

1. Elle l'est même très rarement ; mais l'imagination et toute la pensée du reste de ces hommes de 1830 est dominée ou est encombrée par le souvenir de Napoléon, qui était colérique, oui, mais dont les colères étaient brusques et à coups de tonnerre et n'étaient pas de celles qui couvent, s'ulcèrent et creusent sur un fonds cuisant de haine. En définitive, je ne sais pas trop à qui ni à quel genre d'hommes pense ici Sainte-Beuve.

chétive colère. Elles ont à se beaucoup surveiller en ces instants pour ne pas devenir dures et cruelles ; et leur colère alors, si elle s'élève, est *aiguë*, *quinteuse*, *convulsive*, sans dignité, prompte au fait, raffinée en outrages, salissante de fiel, comme les accès d'un être faible et de tous les êtres qui intervertissent brusquement la nature [il veut dire, d'une part que le libertinage durcit en affaiblissant, d'autre part que les premiers temps du libertinage, que l'embarquement pour Cythère, est dans la vie d'un jeune homme tendre une soudaine révolution morale qui interrompt son évolution régulière et déclenche tout son équilibre, et tout cela est très bien vu]. Il n'est pas, a dit l'auteur de l'*Ecclésiastique*, de colère qui surpasse la colère de la femme. En général, il n'en est pas de plus instantanément cruelle [de plus cruelle pour un instant] et impitoyable que celle des natures tendres... »

Voilà une de ces pages qui montrent dans tout son jour la précoce maturité intellectuelle de Sainte-Beuve. On ne la croirait pas écrite par un homme de trente ans ; elle sent la quarantaine. Sainte-Beuve est un des hommes qui ont été les plus aptes à se dédoubler sans y faire effort et à se regarder vivre tout en vivant. On a très bien dit — et que de fois ! — qu'il était né confesseur ; oui bien, mais

essentiellement et avant tout confesseur de soi-même.

L'amour vertueux n'est pas moins bien analysé par Sainte-Beuve que l'amour charnel. Sur cette peinture des conversations honnêtes et cependant amoureuses et dangereuses que fait Bourdaloue : « ... complaisances de cœur... sensibilités... termes de tendresse... confidences... souvent même le discours roule sur les choses de Dieu... » Amaury fait ces réflexions : « Oh ! oui, vous saviez cela, directeur austère... Oui, l'on parle des choses de Dieu, de celles mêmes qui sont les plus obscurcies en ces moments, de la mort des désirs, du sacrifice des sens et de la vigilante chasteté. Et tandis qu'on en parle si bien, la malice en nous [sens ecclésiastique du mot, l'esprit du mal], qui à notre insu veut séduire, séduire celle qui écoute et séduire nous qui parlons, nous suggère parfois aux paupières d'abondantes sources de larmes, qui, en se mêlant à nos paroles, ne font que les rendre plus mélodieuses. Mais disons alors : si elle était moins jeune et moins belle et moins attentive au son de notre voix, aimerions-nous tant, durant de longues heures, à lui parler de sacrifice, d'amitié discrète et de célibat inviolable ? Serions-nous tant sujet à pleurer

près d'elle si elle était moins sujette à en pleurer ? »

Et il n'y a rien de plus vrai, non seulement que cette part que se fait « l'amour-propre » dans le sacrifice, puisqu'aussi bien « l'amour-propre » se mêle à tout et trouve son compte partout ; mais encore que cette merveilleuse puissance du sacrifice à renforcer et à rendre plus profonde la tendresse passionnée ; et il n'y a rien chez certaines natures de plus dominateur et maîtrisant qu'un amour complètement sans espoir.

Et si l'on me dit que l'amour complètement sans espoir ne se conçoit point, puisque l'amour est toujours un désir et ne peut pas n'être pas un désir, je dirai peut-être que l'amour sans espoir est un amour qui a une espérance lointaine, indéfiniment lointaine et ajournée, ajournée à l'infini, subsistante encore et réelle quoique obscurcie de mille voiles, et que précisément cet espérer contre toute espérance, cet espérer sous condition de je ne sais quel miracle, comme le condamné à mort rêve d'un tremblement de terre ou d'une révolution, tend prodigieusement les ressorts du désir, fait l'espérance immense dans la mesure où il la fait lointaine, associe l'infini du rêve à l'ardeur naturelle de la tendresse, et au lieu de chasser l'amour du cœur,

en remplit incessamment le cœur à ce point qu'il en déborde.

Voici encore, et pris évidemment sur le vif des souvenirs personnels, une analyse de la jalousie chez les hommes supérieurs, de la forme particulière que, chez les hommes supérieurs, la jalousie prend ou peut prendre. On se rappelle qu'Amaury, comme il est arrivé à Sainte-Beuve lui-même, a avoué au mari l'amour qu'il avait pour la femme de celui-ci ou sa crainte au moins d'en devenir amoureux et que le mari n'en a été, sur le moment, aucunement affecté. Mais plus tard, beaucoup plus tard, à propos d'un dissentiment politique et d'une discussion politique, voici qu'une certaine irritation, remontant pour ainsi dire à sa lointaine source, se manifeste chez M. de Couaën : « ... Si je m'en rapporte à quelques mots de Mme de Couaën durant ces huit derniers jours et à des indices même directs qui ne m'échappèrent pas, à l'accent parfois plus brusque, au regard plus errant du marquis, à une sorte d'impatience, moi présent, qui se décela en deux ou trois circonstances légères, l'effet de la discussion malencontreuse ne fut pas si vite effacé ; cet esprit véhément en conçut et en garda quelque ombrage. Chose étrange ! quand je lui avais avoué par une lettre assez

confiante le péril et les scrupules de mon âme, il n'y avait pas cru, il ne s'en était pas effarouché, du moins, et voilà qu'après une longue absence, après une négligence et une infidélité d'affection trop évidentes de ma part, à travers une contradiction politique accidentelle, il s'avisait tout à coup d'une ride jalouse, comme si, *en ces sortes de caractères superbes, l'éveil, même dans les sentiments plus tendres, ne pouvait venir qu'à l'occasion d'un choc dans les sentiments plus fiers...* »

L'anatomie, ici, est extrêmement subtile, peut-être trop ; et peut-être suffirait-il de dire qu'il y a des blessures qu'on n'a pas senties quand on les a reçues, qu'on a continué à ne pas sentir et qui se réveillent naturellement quand on en reçoit une autre qui ébranle toute la sensibilité. C'est à une seconde offense qu'on se souvient de la première, qui avait glissé : « Il me dit ceci. Oh !... Mais c'est vrai, je me rappelle. il m'avait déjà dit cette autre chose. Je l'avais oublié. » Et de ceci et de l'autre chose on se souvient toujours.

Il est très vrai cependant, ou il doit y avoir quelque chose de vrai dans cette observation, que chez les hommes supérieurs une blessure qui s'adresse à l'orgueil du penseur étant plus aiguë que celle qui s'adresse à l'homme sensible, il faut blesser le penseur pour que l'homme sensible se souvienne d'avoir été touché.

Et il reste ceci, qui est d'une plus grande généralité et qui est le fond même de cette question de la susceptibilité. Ce qu'on ne pardonne pas, c'est d'être traité de sot. Or l'homme qui vous dit qu'il a peur d'être amoureux de votre femme, à la fois vous inquiète un peu et vous flatte ; l'homme qui vous fait sentir par la façon dont il discute avec vous et vous contredit qu'il vous trouve borné, d'abord ne vous flatte pas, et l'offense est intégrale, ensuite il vous inquiète beaucoup plus que quand il se disait amoureux de votre femme, puisque, vous tenant pour un sot, il peut avoir quelque espérance en son amour, et c'est ainsi sa seconde offense qui fait que la première en est une, qu'elle n'était pas et que même elle était loin d'être. Il a dû y avoir quelque chose de ce genre dans les rapports de Sainte-Beuve avec le mari de la femme qu'il aimait en 1830.

Continuant l'analyse de cet épisode psychique, Sainte-Beuve ajoute avec beaucoup de finesse : « Mais peut-être aussi n'était-ce de sa part qu'un résultat de sagacité rapide et se disait-il *qu'indifférent et désorienté comme je l'étais en politique, pour le prendre sur un ton si inaccoutumé avec lui, il fallait qu'il y eût en moi altération et secousse dans d'autres sentiments plus secrets.* » Et cela, moins subtil et sur quoi il n'y a pas

lieu de s'arrêter bien longtemps, veut dire et dit très bien que quand on en veut à quelqu'un on le contredit à propos de rien et même sur des opinions qui sont parfaitement les vôtres autant que les siennes ; donc l'homme contredit, même poliment, peut croire qu'on lui en veut, et si c'est un mari il peut croire qu'on lui en veut d'exister et que par conséquent l'on aime sa femme et plus profondément qu'on ne le lui a dit. Il est vrai qu'il devrait se dire que si on lui en veut, c'est que sa femme ne couronne pas votre flamme ; mais encore on en veut quelquefois de ce qu'il existe même à un mari dont la femme ne vous refuse rien, et donc...

On trouve, en fait d'analyses morales, autre chose que des analyses de l'amour dans *Volupté* et dans les livres de vers de Sainte-Beuve. J'ai brièvement indiqué, mais je crois devoir y revenir, une définition et une analyse de *l'erreur* qui sont, ce me semble, à méditer : « Dans cette discussion d'alors le marquis n'avait tort qu'à demi contre moi. Ce qu'il avançait de l'Empire était exorbitant, intolérable à entendre ; une vraie révolte à l'oreille du bon sens judicieux ; mais il y avait une idée perçante. *On a dit que toute erreur n'est qu'une vérité transposée.* Toute énormité dans les esprits d'un certain ordre

n'est souvent qu'une grande vue prise hors du temps et du lieu, et ne gardant aucun rapport réel avec les objets environnants. Le propre de certaines prunelles ardentes est de franchir du regard les intervalles et de les supprimer. Tantôt c'est une idée qui retarde de plusieurs siècles et que ces vigoureux esprits se figurent encore présente et vivante ; tantôt c'est une idée qui avance et qu'ils croient incontinent réalisable. M. de Couaën était ainsi. Il voyait 1814 dès 1804 ou 1805, et de là tout un chimérique entassement. — Voilà un point blanc à l'horizon, chacun jurerait que c'est un nuage. « C'est une montagne », dit le voyageur à l'œil d'aigle ; mais s'il ajoute : « Nous y arriverons ce soir, dans deux heures » ; si, à chaque heure de marche il crie avec emportement : « Nous y sommes », et le veut démontrer, il choque les voisins avec sa poutre et donne l'avantage aux yeux moins perçants et plus habitués à la plaine. »

Cette vue sur les hommes qui ont plus de génie que d'intelligence et qui a dû être inspirée à Sainte-Beuve jeune par M. de Bonald et ses pareils, est extrêmement intéressante et, incompréhensible peut-être ailleurs, est, en France, toujours applicable à quelqu'un, la France étant le pays du dogmatisme chronique et où il se trouve toujours beaucoup de gens qui oublient

ou qui ne comprennent pas le mot de Joseph de Maistre : « Le livre essentiel du sociologue, c'est l'almanach. »

Il y a des portraits à la La Bruyère dans *Volupté* et dans les œuvres en vers de Sainte-Beuve jeune. Celui de Mme R..., dans *Volupté*, c'est-à-dire celui de la coquette, est extrêmement bien entendu et doit être fait d'original. Il m'est impossible, avec l'information que j'ai, de l'identifier. Je recommande aux ouvriers de la « petite histoire » de chercher « quelle était cette femme ». Ce qu'il y a pour moi de certain, c'est qu'elle a existé et qu'elle était exquise, même ôté ce que l'imagination de Sainte-Beuve a pu, de sa grâce, y ajouter.

Mme R... était de ces femmes qui n'aiment pas l'amour ; mais qui aiment à être aimées ; et encore qui n'aiment pas beaucoup être aimées, mais qui aiment à paraître être aimées. Ce sont les « Fæneste » de l'amour. Pourquoi ? Parce qu'elles sont vaines, et il n'y a guère que deux catégories de femmes, les voluptueuses et les vaines ; et parce que les vaines, parfaitement incapables, ou à bien peu près, non seulement d'aimer, mais d'être heureuses d'être aimées, sont heureuses de la gloire que paraître être aimées leur donne ; et que quelqu'un, mort d'ac-

cident dans une partie de canot, passât pour s'être tué pour elles, cela leur donnerait infiniment plus de bonheur que si quelqu'un les eût comblées, saturées et fatiguées d'amour pendant vingt années. La Mme R... de *Volupté* est ainsi : « Les détours du cœur sont si bizarres, le mélange des vertus et des défauts est si inextricable [mais, non ! cela me paraît assez simple] qu'il y a des femmes qui craignent plus de paraître maltraiter un prétendant que de le maltraiter en réalité. Mme R..., par moments, était presque glorieuse du mal que le monde d'alentour supposait consommé, affichant en public mille familiarités avec moi et des marques du dernier bien, tandis que sa vertu [sa froideur] y mettait le plus d'obstacle en secret. Puis, en d'autres moments, revenue à une coquetterie plus naturelle et plus décente, elle voulait paraître aux autres insensible et presque indifférente à mon sujet, insinuant que j'étais un homme épris, pour qui elle n'avait rien que de l'amitié, et que je m'en désespérais, mais sans pouvoir m'affranchir. Cela m'était redit de deux ou trois côtés à la fois. A cette injure, je courais droit chez elle, et, en me hâtant par les rues, il m'échappait tout haut des paroles de blasphème ; j'en étais averti par l'étonnement des passants... »

Sainte-Beuve a même peint, admirablement, le triomphe de la coquette, la scène où, n'aimant pas, puisqu'elle n'aime jamais, la coquette jouit jusqu'aux larmes de la fureur, poussée jusqu'à la brutalité, de l'amoureux qu'elle a attisé et qu'elle attise encore et qu'elle aime d'être amoureux, mais non pas jusqu'à l'aimer : « Un matin, étant arrivé brusquement chez elle, plus en train de vengeance, j'imagine, ou simplement le cerveau plus calciné par le soleil, peu à peu, après quelques riants préludes, j'entamai mes griefs en propos saccadés, scintillants, éclats suspects de cette gaîté louche qui fait peine à ceux qui nous aiment.... A quelque réponse incrédule qu'elle me fit, j'osai lui déclarer crûment pourquoi et dans quel but je l'avais aimée, quel avait été mon projet sur elle, mon espoir ; que je lui en voulais mortellement de l'avoir déçu, d'augmenter mon mal en me déniant le remède ; combien je la haïssais de ce qu'ainsi je souffrais physiquement à ses côtés, et puis à quelles sortes d'amours, à quelles infamies de plaisir elle me réduisait ; mais que je saurais l'amener de force à moi, ou m'arracher d'elle et la faire repentir. Je disais tout cela en paroles sèches, sifflantes, articulées, frappant du doigt comme en mesure sa plus belle boule favorite d'hortensia, d'où tombait à chaque coup une nuée de parcelles

détachées. Elle m'écoutait debout, croisant les bras, pâle, violette et muette, dans un long sarrau gris du matin. Mais, indigné de cet impassible silence et m'excitant au son de ma colère, je m'approchai d'elle ; j'étendis la main et je l'enfonçai avec fureur dans la chevelure négligée qui s'assemblait derrière sa tête, la tenant ainsi sous ma prise et continuant à sa face ma lente invective. *Le mince roseau ne plia pas ; il ne fut pas même agité.* Elle resta haute, immobile jusqu'au bout, *souriant avec mépris à la douleur et à l'injure* comme une prêtresse esclave que ne peut traîner à lui le vainqueur. A la fin, de fatigue et de honte, je retirai ma main ; ses cheveux dénoués l'inondèrent ; l'écaille du peigne, que j'avais brisé sous l'effort, tomba à terre en morceaux. Alors seulement, les yeux levés au ciel, avec une larme sur la joue et rompant le silence « Amaury, Amaury, est-il bien possible, s'écria-t-elle ; est-ce vous qui me traitez ainsi?... »

Et Mme R... dit une heure après, j'en suis sûr : « Ce M. Amaury est bien mal élevé ; mais enfin j'ai rencontré quelqu'un qui m'aime. Comme il est rare de rencontrer un homme qui vous insulte ! J'ai bien mené la chose du reste ; il devenait à peu près impossible qu'il ne m'insultât pas... Et il était beau, vraiment, en brisant mon peigne. »

Et c'est tout l'aveu d'un commencement d'amour que l'on peut tirer des Mmes R...

Il y a dans *Volupté*, ce qui au point de vue de la composition n'est pas très bon, mais en ce moment peu nous importe, des portraits à la La Bruyère qui montrent jusqu'où allait à cette époque, sinon peut-être la sagacité psychologique de Sainte-Beuve, du moins cette curiosité psychologique à l'égard de ses contemporains, qu'il garda toujours, mais qui devint épigrammatique et sarcastique presque exclusivement. (Notes des *Causeries du lundi*.) En 1834, elle est encore bienveillante, quoique avec les réserves qui sont naturelles et légitimes.

Ce sont portraits de chrétiens.

Voici le chrétien personnel, distant et autoritaire :

« Elle est une noble nature, tendre sans mollesse, ouverte et facile d'intelligence, élevée sans effort, égale pour le moins à toutes les situations, aumônière et prodigue avec grâce. Son abord enchante comme s'il était de la race des rois. S'il parle, il est disert ; s'il écrit, sa plume est d'or. Il est chrétien et il pratique docilement. Et pourtant, à la longue, près de lui, vous sentez du froid, une glissante surface qui s'interpose entre votre âme et vous, des jugements légers,

indifférents, contradictoires sur des matières où il s'agit de droit inviolable et d'équité flagrante pour le plus grand nombre. C'est qu'il a son habileté propre, son plan de prudence insinuante. Il ne s'indigne jamais ; il se ménage dans des buts [quelle langue !] lointains et secondaires. Ou peut-être n'est-ce chez lui qu'une habitude ancienne, *due à son long séjour chez les aimables Pères de Turin*. Il est chrétien, ai-je dit, mais toutes les fois que dans l'accord de sa belle nature vous tirez un son moins juste et plus sourd, c'est que vous touchez un point médiocrement chrétien. »

Voici le chrétien impétueux, ardent, fiévreux, peut-être facilement colérique (Lamennais, ou quelqu'un de sa famille spirituelle — je l'ai connu, ou quelqu'un des siens — et je puis certifier la vérité du portrait) beaucoup trop convaincu ou pénétré de la parole : *violenti rapiunt illud* :

« Hervé est chrétien aussi ; il a mille vertus : à l'âge où le cœur commence à se ralentir, il a gardé la chaleur d'âme et l'abandon de l'adolescence. Lui qu'on serait prêt à révérer, il tombe le premier dans vos bras ; il sollicite aux amitiés fraternelles. Mais d'où vient qu'en le connaissant mieux, en l'aimant de plus en plus pourtant quelque chose de lui vous trouble et

par moments obscurcit ce bel ensemble, comme un vent opiniâtre qui écorche la lèvre au sein d'un paysage verdoyant ? C'est que son impétuosité dans ses idées est extrême ; il s'y précipite avec une ardeur qu'on admire d'abord, mais qui lasse bientôt, qui brûle et altère. C'est son seul défaut. Le chrétien parfait n'y tomberait point. Le chrétien parfait est plus calme que cela, surtout dans les produits de la pensée ; il se défie de l'efficace de ses propres conceptions et de sa découverte d'hier touchant la régénération des hommes ; il est plus rassuré sur les voies perpétuelles et indépendantes de la Providence ; il réserve presque toute cette fièvre d'inquiétude pour l'œuvre charitable de chaque journée. »

Voici le chrétien hanté de chimères et absorbé par une imagination indéfiniment constructive, destructive et reconstructive, Ballanche, si vous voulez, ou si ce n'est lui, c'est donc son frère : « Et cet autre, ce Maurice, également si bon, si pauvre en tout temps, si désintéressé ; il croit à une idée supérieure à lui, il s'y dévoue comme à une chose autre que lui, il vous convie tout d'abord à vous y dévouer et il oublie que c'est lui qui a engendré cette idée et qui chaque matin la fait, la défait et la répare. S'il vivait un peu moins *en cette plénitude confuse* et tourbil-

lonnante qui vous repousse, que serait-il, sinon plus éveillé sur lui-même, sinon plus chrétien ? »

Et voici, mon Dieu, le chrétien imbécile : « Et si, pensant à tel ou tel de vos amis chrétiens, vous étiez tenté de vous dire : « Mais il est trop mou et trop bénin de caractère, trop crédule et trop simple agneau devant les hommes ; voilà son défaut réel trouvé ; il est trop chrétien. » — Détrompez-vous ; réformez en idée ce léger défaut, cet excès de simplicité en lui, raffermissez ce caractère, aiguisez ce discernement, allumez parfois un rapide éclair de victoire à la paupière de ce docile Timothée ; donnez-lui cette perspicacité sainte de laquelle l'Apôtre a dit qu'elle est plus perçante que tout glaive, et qu'elle va jusqu'à la division de l'esprit et de l'âme, des jointures et des moelles, des pensées et des intentions : oui, faites circuler en sa veine, au besoin, un souffle de l'archange qui combat ; faites aussi que sa pensée soit assez agile pour courir à travers les cœurs, assez fine pour passer, en quelque sorte, entre la lame intérieure du miroir et le vif argent qui y adhère, ajoutez-lui tout cela et qu'il garde ses autres vertus, et vous l'aurez encore plus chrétien. »

Et Sainte-Beuve finit par un revirement très agréable auquel La Bruyère n'eût sans doute

pas songé — car c'est de cela qu'il ne s'avise jamais — par un : « Et moi-même... » qui est tout fait ingénieux et très juste, et qui vise le chrétien trop critique : « Et si ces amis louables et bons, ces vivants de notre connaissance que j'aime ainsi à choisir tout bas un à un pour les voir confirmer de leurs défauts mêmes la parole de l'Apôtre, nous choquaient trop à la longue par ces taches que nous distinguons en eux, qu'est-ce, mon ami, sinon que nous serions, à notre tour, moins chrétiens qu'il ne faudrait ? Le chrétien en effet n'est pas si aisément dégoûté ni incommodé par des rencontres inévitables. Avec le discernement aiguisé des défauts il en a la tolérance la plus tendre. L'odeur de ces plaies secrètes l'attire et ne le rebute pas. Il reste constant et fidèle, en même temps que détaché dans le sens voulu. Il remercierait presque ses frères de leurs défauts qui l'éclairent sur les siens, il les en plaint avant tout, il s'en inflige d'abord la peine à lui-même, et puis il est ingénieux et modeste à les reprendre en eux : *cum modestia corripiens eos.* »

Je répète que Sainte-Beuve n'a jamais beaucoup étudié les hommes ; mais il n'a pas absolument tenu fermé les yeux à leur égard et il a montré quelquefois qu'il était capable de les étudier.

V

LE ROMANCIER

Considéré comme romancier, Sainte-Beuve a toutes les qualités de psychologue et de moraliste que nous avons déjà signalées ; mais il lui a manqué des dons très importants et presque indispensables à l'art du roman, et cette étude, même quand il ne s'agirait pas de définir un tel homme et de s'en rendre compte, serait encore très intéressante.

Les caractères, dans *Volupté*, sont bien observés et sont bien vus, mais il leur manque la vie, sauf peut-être à un.

Mme de Couaën est une indolente extatique. Le fond de son caractère est la sérénité calme et un peu pesante (*le lac*). Elle a toujours, ou presque, un demi-sommeil paisible et souriant (beaucoup de traits de Madame Victor Hugo, évidemment, d'après tout ce que nous connaissons d'elle). Au milieu de chagrins et de périls de famille très graves, puisque son mari est

emprisonné pour crime de conspiration, « Mme de Couaën *retrouvait* par moments une *sérénité nonchalante* qui lui *rendait* la distraction et la rêverie, bien que l'altération de sa santé ne disparût pas avec l'inquiétude. Plus je la voyais, plus elle me devenait une énigme de sensibilité et de profondeur, âme si troublée, puis tout d'un coup si *dormante*, si noyée en elle, ou si tendue sur les deux ou trois êtres d'alentour [son mari et ses deux enfants] tantôt ne sortant pas d'une particulière angoisse, tantôt ravie en des espèces d'apathie mystérieuse et l'œil dans le bleu des nues ; avec cela nul goût d'aller ni de voir, aucun souci du monde, des spectacles du dehors ni des liaisons... »

C est une de ces nonchalantes qui poursuivent un de ces rêves intérieurs qu'elles n'achèvent jamais et qui consiste, d'ordinaire, à ne penser à rien Ames religieuses le plus souvent, parce que la religion donne un cadre et aussi une demi-fixité à leur rêve, ou l'accompagne sourdement, avec caresse lente, d'une orchestration douce. Ames de devoir aussi, parce que l'orage de la passion les effraie et que s'y lancer est toujours un mouvement brusque et hardi dont elles sont incapables et qu'elles s'étonnent même que quelqu'un puisse faire ; mais de devoir calme et passif, docile et mou, qui admet mille

infidélités légères et glissantes et qui presque y prépare, sauf à la dernière.

Elle est de celles qui lassent par leur affection réservée et, sans calcul et d'instinct, économe et parcimonieuse et auprès desquelles on se sent, comme dirait sans doute l'humaniste Sainte-Beuve, *amoris sub luce maligna*.

« Lorsque, après les premières secousses, nous reprîmes une vie régulière et que je rentrai en moi pour me sonder et m'examiner, il se trouva que ma disposition intérieure s'était défaite toute seule ; je n'en étais déjà plus à cette scène merveilleuse de la falaise, à cette sainte promesse, au milieu des larmes, de rester à jamais donné et voué ; mon éternelle pensée d'esclave qui veut fuir m'était revenue ; elle m'était revenue insensiblement par la simple prédominance de mon activité en ces derniers temps, par l'atmosphère de ces lieux nouveaux où chaque haleine qu'on respire convie à l'ambition ou aux sens, et aussi *par ce que j'avais cru entrevoir* chez Mme de Couaën de son indifférence et de son invincible ravissement en d'autres pensées plus légitimes. Me sentir ainsi relégué dans son cœur à une place qui n'était ni la première ni la seconde, ni la cinquième peut-être ! il y avait là un calcul intolérable. Pourquoi le faisais-je ? Et c'est ce qu'on n'élude pourtant pas,

et c'est ce qui se pose à chaque minute devant nous dans ces sortes d'amitié... Quant à elle, elle était bien ce que je vous ai dit ; ce lac où je vous l'ai figurée était son parfait emblème. Elle avait certes une masse de sensibilité profonde, le plus souvent flottante et sommeillante, quelquefois bizarrement soulevée sur un objet, et y faisant alors idée fixe, passion, avec tous les accidents, toutes les distractions et l'aveuglement naïf de la passion et cette belle ignorance du reste de l'univers (1)... »

Une des premières scènes, la première même qui soit significative, entre Amaury et Mme

(1) Cf. ce portrait de Mme Hugo dans le *Livre d'amour* :

Où naissent les beautés pareilles à la tienne ?
Où sont les pas traînants, l'allure ionienne,
Les noirs cheveux lustrés sur un col obscurci,
L'œil aigu d'épervier armant un fier sourcil ?
— Oui d'un jeune épervier qui s'étonne et se dresse, —
Tout le reste ineffable en douceur et paresse ?
. . . . . .
. . . . . .

Et aussi ce portrait de Mme de Pontivy dans la nouvelle intitulée *Madame de Pontivy* (1837) : « Une sensibilité concentrée et dormante, une sorte de fierté modeste ou de sauvagerie timide isolaient son âme et permettaient de la méconnaître. On l'eût crue indifférente de nature quand seulement elle était indifférente aux riens et qu'elle attendait. Un voile couvrait son âme et ses yeux et ses beautés jusqu'à ce que vînt l'heure... Pour ses sentiments, comme pour ses agréments, il y eut peu de signes précurseurs et peu de nuances. On aurait pu dire d'elle, en changeant quelque chose au vers du poète.

Et la grâce elle-même attendit la beauté.

de Couaën, est celle-ci. Amaury vient la voir en son petit château et, d'une fenêtre d'où elle le voit venir, elle lui crie : « Nous allons faire une équipée, mon ami. M. de Couaën est absent. C'est l'heure où il doit être en chemin pour revenir. Nous allons aller ensemble au-devant de lui. » Mme de Couaën est une de ces femmes qui ont toujours besoin du bras d'un homme qui les aime et qui s'y appuient amoureusement pour aller au-devant de leur mari.

Et le portrait est fait avec un soin minutieux et, ce semble, et il suffit qu'il semble, avec une étonnante exactitude.

M. de Couaën est assez bien compris lui aussi. M. de Couaën est un gentilhomme breton de 1804. Il est borné, abstrait et systématique. Il n'a rien compris, non seulement à la Révolution, mais au mouvement des idées depuis le commencement du XVIIIe siècle. Il est resté à demeure en 1770. Il n'admet qu'un roi, une foi, une loi. Il est religieux et monarchiste. Il ignore toute philosophie politique, il ne sait pas un mot d'histoire et il n'admet pas que les choses ne soient pas toujours la même chose. La Révolution lui paraît une période de « troubles », comme la monarchie en a tant vu, une Fronde un peu plus sanglante. Napoléon lui paraît un Cromwell très passager qui n'a rien fondé, ne peut

rien fonder et va tomber à la première heure et dont le triomphe est si illusoire qu'il n'est qu'une « mystification insolente. »

Ce n'est pas un sot, c'est un « rocher absurde », comme dit Sainte-Beuve dans sa langue toujours hasardée; c'est un être abrupt, tout d'une pièce, imposant, dominateur, impénétrable, imperméable, inflexible et inaccessible. Il faut faire sauter ces gens là pour les déplacer.

Il est de ceux qui croient, comme un critique contemporain, que « ce n'est pas l'abondance des idées qui est marque d'intelligence », et qui, à ce compte, se croient et sont très intelligents. Et en effet ils comprennent bien une idée et la déduisent avec logique, mais ils sont incapables, soit d'en faire le tour et de voir par où elle prête à la brèche, soit et encore moins d'en concevoir une autre. Ils vivent d'un principe, et des déductions et des applications de ce principe. Leur pensée est un axiome suivi processionnellement et implacablement de ses théorèmes. Sainte-Beuve a pu prendre son modèle dans M. de Bonald en le *figeant* et en l'immobilisant plus encore qu'il ne s'immobilisait lui même.

Ce n'est pas un insensible. Il a des vertus de famille ; mais comme il y a des gens chez qui les vertus sont des sentiments, ce qui fait qu'ils sont fragiles et ployables, il est de ceux chez

qui les sentiments sont des vertus, ce qui fait qu'ils sont rigides et glorieux. M. de Couaën est fidèle à son roi par idée de la fidélité . il est serviable et reconnaissant par connaissance des devoirs sociaux et il est amoureux de sa femme par notion précise de l'amour conjugal.

Le type est bon ; il est exact ; il est national même, encore qu'il sente le britannique, beaucoup plus que le breton ; mais encore nous avons toujours eu un certain nombre de ces gens-là.

Par son âge et par sa rigidité il impose à Amaury qui est de nature toute différente, et Amaury le respecte et même l'admire un peu sans l'aimer L'épicurien a toujours un respect involontaire pour le stoïque, et Victor Hugo aurait dit que la roue des chars légers a toujours du respect pour la borne.

Ce qu'on ne comprend pas, c'est que M. de Couaën n'ait pas une antipathie immense pour Amaury, l'antipathie du classique pour le romantique, ou de Royer-Collard pour un pyrrhonien, ou d'un janséniste pour un homme du monde. Il est vrai qu'Amaury se dissimule le plus souvent, se dissimule sincèrement, comme c'est le propre des natures souples ; et il est vrai aussi qu'Amaury aime Mme de Couaën. ce qui, dans la mesure où M. de Couaën croit qu'il

l'aime, n'est que très agréable au mari ; et il est vrai encore que M. de Couaën a, non pas un égoïsme à proprement parler, mais une personnalité si dominatrice qu'il ne peut guère considérer l'ami de la maison que comme un être qu'il a conquis, qu'il absorbe et qui lui est dévoué, à lui, corps et âme.

Mme R... est la coquette sensible. Plus haut, la rencontrant de biais et ne la regardant que de profil, je l'ai diminuée, ou ne l'ai présentée que partiellement. C'est surtout une coquette comme j'ai dit, mais c'est une coquette sensible. Elle veut surtout paraître être aimée, mais elle veut aussi être aimée et, rien que par cela, elle aime un peu. Elle veut paraître être aimée. Amaury est aimable, il plaît dans le monde, il plaît très évidemment à Mme de Couaën ; Mme R... veut qu'il paraisse être amoureux de Mme R... Elle l'attire, elle le fascine, elle l'attache ; elle se montre souvent avec lui. Elle se promet, du moins par son attitude, pour se faire désirer. Elle se refuse, mais sans la dernière rigueur, pour se faire désirer davantage.

De là, en tenant compte du reste d'une certaine mobilité capricieuse qui est innée, ses contradictions apparentes. Tantôt elle affecte avec Amaury une certaine familiarité de nature à faire croire

qu'il est son amant. C'est qu'elle veut montrer au monde son pouvoir sur lui et c'est qu'elle veut le flatter lui-même en l'installant dans ce rôle d'amant d'une jolie femme. Tantôt elle affecte l'indifférence à son égard pour le piquer et aussi pour que le monde croie qu'elle n'est capable que de faiblesses voulues et qu'elle est très maîtresse d'elle-même.

Mais si elle veut surtout paraître être aimée, elle veut être aimée aussi, et c'est un commencement d'amour. C'est tout l'amour dont elle est capable, mais c'est cet amour naissant que certaines coquettes sentent toujours naître sans le sentir jamais qu'à son aurore. Elle est victorieuse et aussi elle est un peu attendrie quand Amaury la rudoie et la brutalise ; et elle l'aime d'être furieux, ce qui est l'aimer, puisque si elle ne l'aimait point du tout elle ne sentirait que l'indignité de l'injure et le ridicule de l'insulteur. On est déjà aimé d'une femme quand, insultée par vous, ni elle ne rit, ni elle ne s'indigne.

Seulement Mme R... est de ces femmes dont on n'est jamais aimé que déjà, et qui ne vont en amour que jusqu'à l'émotion, et dont l'émotion, si elle dure plus d'un moment, ne dure qu'un jour.

Amaury, et c'est ce que l'auteur a voulu qu'on

lût entre les lignes, est beaucoup plus pris qu'il ne le dit ou qu'il ne le croit par Mme R..., parce que Mme R... serait exquise si elle aimait seulement un peu davantage, la coquetterie étant surtout de l'indépendance et l'indépendance étant charmante dans l'attachement, du reste vrai, parce qu'elle renouvelle à chaque instant la conquête à faire et le plaisir de faire la conquête. Amaury est beaucoup plus pris par Mme R... qu'il ne le dit ou qu'il ne le croit, parce que Mme R... — et il le sent — sera exquise dans deux ou trois ans, quand les proportions seront renversées et quand elle aura un peu de coquetterie dans beaucoup de sensibilité au lieu d'avoir un peu de sensibilité naissante dans beaucoup de coquetterie combative.

Le portrait est bon, encore que certaines lignes en soient un peu confuses et tremblées et qu'il soit nécessaire d'imaginer un peu ce que l'auteur a voulu dire au lieu de se laisser porter tout uniment par ce qu'il a dit.

Amaury est excellent. Sainte-Beuve en a toujours, je crois, un peu voulu à Stendhal d'avoir peint en son *Rouge et Noir* le jeune homme de 1830 et d'avoir été très bien compris et admiré, tandis que lui, Sainte-Beuve, avait voulu peindre

le jeune homme de 1830 et avait été moins bien entendu. La vérité est qu'il n'y avait pas seulement un jeune homme de 1830, qu'il y en avait plusieurs, que Stendhal en a décrit un admirablement et que, remarquablement aussi, Sainte-Beuve en a peint un autre.

Stendhal a peint le jeune homme ambitieux et volontaire, exalté par l'exemple de Napoléon, et Sainte-Beuve a peint le jeune homme de volonté faible, de sensibilité profonde, d'imagination rêveuse, de sensualité tyrannique, exalté par l'œuvre ou par une partie de l'œuvre de Chateaubriand.

Amaury est le romantique et je doute peu qu'il n'y avait eu quelques jeunes gens romantiques en 1830. Amaury est René, moins éloquent et surtout moins déclamateur que René, et beaucoup plus creusé et analysé que René.

Amaury, à ne le considérer d'abord que comme amoureux, est partagé entre trois amours, l'amour séraphique, l'amour d'une coquette un peu tendre, l'amour sensuel. Au premier titre, il est René ; au second et au troisième titre, il est Chateaubriand lui-même.

Il aime l'amour sans espoir ou à espoir indéfiniment éloigné, parce qu'il aime l'amour tragique, parce qu'il aime le désespoir lui-même. Et c'est René. Je ne crois même pas trop pous-

ser les choses en disant que Mme de Couaën, en lui proposant toujours d'être sa sœur, le met dans la position de René lui-même, et, avec les natures de ce genre, proposer d'être la sœur, ramener et réduire au rôle de frère et troubler aussi de ce rôle, ce n'est pas apaiser l'amour, c'est l'incendier. Sainte-Beuve a-t-il songé à cela, je ne saurais l'affirmer, mais je suis très porté à le croire.

Amaury est amoureux d'une coquette tendre, d'une mondaine qui n'est pas vulgaire et qui est un peu sensible. C'est Chateaubriand à son ordinaire, en ajoutant, ce qui complète, que Chateaubriand est amoureux des mondaines coquettes et tendres et que *lui-même* est une coquette un peu sensible.

C'est Chateaubriand et le romantisme mondain. Le romantisme a laissé le « monde » à peu près tel qu'il était au XVIIIe siècle, léger, mobile, capricieux et spirituel ; mais en le pénétrant d'un peu de sensibilité romanesque, en « l'attiédissant », l'attendrissant et l'amollissant un peu, en faisant des Valmont-hommes qui ne sont plus méchants qu'à demi et des Valmont-femmes qui ne sont plus qu'à demi perverses. Amaury et Mme R..., Amaury amoureux de Mme R... et Mme R... un peu amoureuse d'Amaury représentent précisément cela et donnent cette nuance.

Enfin Amaury est un sensuel et un coureur ; et c'est encore Chateaubriand, et il n'y a pas à insister, si ce n'est pour dire que la logique des sentiments amène après tout assez vraisemblablement le dénoûment de *Volupté*. Repoussé en son amour séraphique, repoussé en son amour mondain, rejeté par les résistances qu'il trouve dans l'un et dans l'autre vers les amours foraines qui sont des régals peu chers, où peut être mené Amaury, si ce n'est — je ferai une réserve un peu plus loin, — si ce n'est, quand les amours foraines l'auront suffisamment dégoûté, à se réfugier dans la religion et dans ses plus austères devoirs ?

Amaury est catholique et royaliste, et voilà encore du Chateaubriand et du romantisme. Remarquez en effet *comment* Amaury est catholique et royaliste. Il est l'un et l'autre esthétiquement. Il est catholique parce que c'est beau, et royaliste parce que c'est distingué, exactement comme M. de Chateaubriand. Il est sur le point de devenir un peu bonapartiste en 1805 à cause de « l'éclat de ses armes et de sa force » ; mais il reste légitimiste, parce que la fidélité au malheur est une chose noble, exactement comme M. de Chateaubriand après 1830.

Il est catholique, mais littérairement. Je ne le vois pas pratiquer, je ne remarque pas

qu'il hante les églises ; mais il lit avec ravissement saint Augustin, Bourdaloue et Nicole Il est bien le représentant de cette transformation du sentiment religieux en sentiment esthétique, qui est un des aspects du XIXe siècle. On ne peut pas être plus 1830 qu'Amaury, et Amaury, c'est 1830.

Je ne craindrai pas de dire. de quoi Sainte-Beuve eût été bien heureux si je l'avais dit quand il vivait encore, que Julien Sorel est plus en relief et en vigoureuse saillie qu'Amaury, mais qu'Amaury est plus *riche* que Julien Sorel, qu'il a en lui, et en plus multiples et fines nuances, plus de choses de son temps C'est un des personnages de fiction les plus figuratifs d'une époque, et je ne dis pas d'un moment, mais d'une époque, que je connaisse.

En tant que roman, le roman n'est pas très bon. Première remarque, et à mon avis très importante. Il n'y a pas de personnages secondaires. Malgré la richesse des idées, des analyses, des considérations, c'est un roman maigre. Il se passe entre quatre personnages. Il y a plus de personnages secondaires dans la *Princesse de Clèves* que dans *Volupté*. Or les personnages secondaires nombreux et bien saisis et bien peints. c'est la preuve, d'abord, que l'auteur a de l'imagination,

et ensuite c'est le principal élément de vie dans un roman ; c'est ce qui fait qu'il est une partie du monde, c'est ce qui donne de la vie même aux personnages principaux ; car c'est ce qui apprend *où* ils vivent, parmi quelles gens, parmi quels entours, quittant celui-ci, abordant celui-là, voyant des hommes, vus par des hommes et à cause de cela paraissant des êtres réels comme vous et moi. C'est un des secrets de Le Sage, de Balzac, de Dickens, de Tolstoï et de Flaubert. Jamais un roman ne ressemble trop à l'*Iliade*. — *Nos numerus sumus* ; mais c'est le *numerus* qui donne la vie aux personnages principaux en les montrant comme existant dans un monde réel.

Songez que Mme de Couaën a deux enfants et qu'il est question d'eux, mais qu'on ne les voit jamais, qu'ils ne parlent jamais, que ce sont non seulement des personnages muets, mais presque des personnages abstraits.

Même à les considérer en eux-mêmes, les personnages de *Volupté* ne sont pas très vivants. Ils sont décrits plus qu'ils ne sont peints, ils sont peints plus qu'ils ne sont sculptés et ils sont sculptés plus qu'ils ne sont animés. Ils semblent — et comme voilà déjà le critique ! — ils semblent des personnages d'un beau roman, dont quelqu'un rendrait compte, et qu'il analyserait et qu'il expliquerait ; ils ne sont pas ou ils ne

sont pas assez les personnages du roman lui-même. On aurait pu dire à Sainte-Beuve : « Où avez-vous lu *Volupté ?* Vous en avez rendu compte d'une façon bien intelligente. C'est peut-être plus beau que l'original. Cependant je voudrais lire *Volupté* elle-même. »

Trait bien caractéristique : ces personnages ne causent jamais, presque jamais. Nul roman autant que *Volupté*, où il soit plus fait usage du style indirect. Sainte-Beuve n'a pas ces parties d'auteur dramatique qu'il faut que le romancier possède pour être très bon romancier. Il n'est pas celui qui voit devant lui ses personnages vivant, agissant, se mouvant, gesticulant, de telle sorte qu'il faut qu'il les fasse parler, ou plutôt de telle sorte que les voilà qui parlent tout seuls, et de leur mouvement propre.

Quand on songe que la conversation décisive entre M. de Couaën et Amaury, où leurs divergences politiques s'accusent, où sous ces divergences politiques et au ton de la discussion, M. de Couaën devine au fond d'Amaury un ennemi personnel et se souvient de la confidence qu'Amaury lui a faite, n'est pas une conversation dans le roman et n'est que résumée par Amaury en phrases générales !

Les principales (je ne dis pas toutes) conversations entre Mme de Couaën et Amaury sont

rédigées de cette façon-là. Il suit que le roman a très souvent comme l'air, comme le son d'un écho lointain. Et cela est assez favorable à l'analyse, mais cela, presque tout le temps, jette un peu de froid.

Je ne crois pas devoir dire que le sentiment de la vie ait manqué à Sainte-Beuve, mais il me semble bien que lui a manqué l'art d'exprimer son sentiment de la vie.

Le roman n'est pas mal composé ; il marche avec une lenteur grave, très conforme à la gravité du sujet, des tableaux très simples du début aux complications sans implexités du milieu, aux grands tableaux de la fin qui ont pour centre la mort de Mme de Couaën. L'œuvre est d'un homme qui a le sens des proportions et qui, ce qui est assez rare, est assez maître de *tout* son sujet pour ne jamais aller à l'aventure.

Peut-être même... mais au diable l'esprit critique qui n'est jamais satisfait et qui allait me faire dire qu'on souhaiterait un peu plus de libre allure et un commencement d'abandon dans tout cela. Ce qu'il faut dire, c'est qu'en somme *Volupté* est composée tout à fait dans la grande manière.

Il y a pourtant quelques légères fautes de facture générale. Il est inutile que M. de Couaën

entre dans une conspiration, soit arrêté, soit mis en prison. Cela est, si l'on veut, un prétexte à mettre en valeur les facultés de dévouement d'Amaury, qui, du reste, ne brillent pas d'un vif éclat, mais cela en vérité est de trop : les conspirations ne sont intéressantes dans un roman que si le héros y joue un rôle de premier rang ; s'il n'est que comparse, il n'y a qu'à les supprimer ou à dire en une ligne : « M. X... ayant été impliqué dans une conjuration, arrêté et interné à Bourges, je suivis sa femme en cette ville. » Tout le reste ne nous intéresse aucunement.

Il est curieux que dans ces deux grands romans psychologiques *le Rouge et le Noir* et *Volupté*, la partie conspiration soit très ennuyeuse. Pourquoi y est-elle ? Sans doute parce que, à cette époque, les conspirations étant une partie considérable de la vie journalière, c'était mettre un trait de vérité dans un roman que d'y en mettre une.

A ce même point de vue de la composition, il y a une faute beaucoup plus grave dans *Volupté*. C'est Amélie. Amélie est une jeune fille, du même pays qu'Amaury et Mme de Couaën, qu'Amaury a connue et un peu aimée avant Mme de Couaën, qui a aimé Amaury et qui a compté sur Amaury comme épouseur. C'est le premier épisode du roman. Il est de trop.

L'auteur me répondrait que *Volupté* est la vie d'un jeune homme depuis son enfance jusqu'au moment où il se retire du monde, et qu il est impossible que ce jeune homme n'ait pas été aimé de sa cousine et n'ait pas songé à l'épouser. J'en conviens. Seulement, pendant le cours du roman, Amélie ne reparaît plus ou reparaît à peine, et quand personne ne s'intéresse plus à elle, pas même Amaury ; et dès lors il ne fallait pas la faire figurer au commencement ; et de plus, quand Amaury trouve des déceptions et ne trouve que cela dans ses amours vertueuses, dans ses amours mondaines et dans ses amours populaires, nous ne pouvons pas ne point songer à Amélie ; nous ne pouvons pas ne point nous dire qu'Amaury devrait revenir à elle, et que ce serait la solution la plus naturelle, la plus rationnelle et la moins mystique, mais précisément pour cela, car Amaury n'est pas un mystique, la plus vraisemblable, de toute cette aventure.

Il aurait fallu ne point parler d'Amélie, ou que, quand il est naturel qu'Amaury revienne à elle, elle fût morte. Il fallait ne pas faire vivre Amélie, ou il fallait la tuer au moment opportun. Sainte-Beuve a eu tort de ne songer ni à l'un ni à l'autre.

Il y a une critique consciencieuse, minutieuse,

sympathique et probablement autorisée, puisqu'elle est d'un grand romancier, de ce roman de *Volupté*. C'est la lettre qu'après avoir lu l'ouvrage, George Sand écrivit à Sainte-Beuve. Elle revenait d'Italie et de Paris, après une aventure d'amour qui ne l'avait nullement ravagée, et qui ne lui avait aucunement fait perdre son équilibre, rien n'ayant jamais pu le lui faire perdre, mais encore qui l'avait troublée, qui avait excité et aiguisé sa sensibilité et qui n'était pas une mauvaise préparation à examiner de près un roman d'amour et à l'apprécier avec goût.

Elle écrivit à Sainte-Beuve cette lettre très méditée que je donne tout entière, car je n'en vois pas un trait qui, soit au point de vue de la connaissance du temps, soit au point de vue de la connaissance de George Sand elle-même, soit au point de vue de l'impression que le roman peut produire sur une âme élevée et forte, soit au point de vue de la critique littéraire générale, ne soit intéressant à considérer de près.

« Nohant, 24 septembre 1834.

« Je veux vous dire, mon ami, que j'ai lu votre livre, bien tard sans doute ; mais j'arrive d'un pays perdu où j'étais tombée dans l'abrutissement le plus complet. C'est ici enfin que j'ai

trouvé un peu de repos, sur la lisière de la Vallée noire, dans mon pays, au milieu de mes camarades et de mes amis, auprès de mes enfants. Là seulement j'ai pu lire, et le premier livre que j'ai ouvert a été le vôtre. Ce que vous m'en aviez confié ne m'était pas sorti de la mémoire, et j'en savais les moindres détails ; néanmoins j'ai voulu tout recommencer, et je veux vous dire comment je l'ai fait.

« Un de mes amis, un des meilleurs, homme grave, triste, vertueux, admirable, tenait le livre et lisait à haute voix ; les autres écoutaient religieusement, étendus sur l'herbe ; les enfants jouaient, mais en se parlant bien bas pour ne pas nous déranger, et je fumais pour avoir les idées plus nettes et mieux entendre.

« Je ne crois pas qu'aucune lecture m'ait émue autant que celle-là. Je ne vous connaîtrais pas du tout que ç'eût été la même chose quant à l'admiration que j'ai ressentie ; mais cette longue histoire, si belle, si vraie, si triste, racontée par vous, m'a touchée profondément. *Le lecteur a une voix lente, uniforme et profonde qui semblait faite exprès pour le style d'un pareil récit ;* sa figure, son caractère, tout ce que sa vie offre de grandeur et de souffrance, l'extérieur et l'intérieur, tout le rendait digne d'être votre interprète, et je me flatte que

nulle part vous n'avez été mieux lu ni mieux entendu.

« Si je me laissais aller à mes émotions et à mes sympathies je vous dirais que *Volupté* est une œuvre parfaite. A en juger sévèrement et froidement, je crois pouvoir encore vous dire que c'est le plus beau roman qui existe dans la littérature nouvelle. *L'ordre, la marche, l'enchaînement, le développement, le dénouement, sont, dans leur course paisible et simple, d'une évidence, d'une clarté, d'une nécessité admirables. Les caractères sont d'une pureté et d'une beauté sublimes.* Il n'est pas un rôle négligé : *ceux mêmes qui apparaissent le moins, Mlle de Liniers, Mme de Cursy, sont encore des figures frappantes et qu'on n'oublie jamais.*

« Ce que j'admire et chéris dans ce livre, c'est que toutes les figures sont belles, même les moins belles, car Mme R. pourrait encore être aimée de nous après qu'Amaury s'est plaint d'elle et nous a raconté ses travers. Il semble qu'Amaury ne puisse peindre qu'à la manière de la vieille Italie chrétienne, qui ne cherchait le vrai que dans le beau, et qui n'étudiait la nature que dans sa perfection. C'est un cadre où des vierges, des saints et des anges se présentent avec diverses expressions, mais dont chaque tête est un type de grâce et de beauté.

« Le caractère qui me plaît le mieux, parce qu'il est peut-être absolument neuf en littérature, et qu'il est profondément vrai dans la vie, est celui de M. de Couaën. Le fait de l'art était de le revêtir, comme vous l'avez fait, d'une beauté si austère et d'une tristesse si imposante. Pour ma part, je vous remercie de cette création, et tous mes amis de la Vallée noire, qui sont peu littéraires, mais qui sont gens de bon cœur et de bon sens, se sont prosternés devant elle. Je n'ai rien lu de plus adorable que le portrait des deux enfants, la chanson d'Arthur, le *Jasmin*, etc. Vous auriez souri en nous voyant tous pleurer sa mort, et ensuite celle de sa mère. Comme vous savez faire aimer vos personnages ! Voilà ce que personne ne sait bien, et ce que je veux étudier de vous.

« Je veux vous dire maintenant l'impression qui m'est restée de cette lecture et dans quel état d'esprit elle m'a laissée pendant plusieurs jours. Faites attention qu'il n'est plus question de juger le roman, qui me paraît sans reproche en tant que roman, c'est-à-dire histoire vraie ; je m'en prends maintenant aux idées premières, au choix du sujet, et en cela il ne m'a laissé que tristesse et découragement.

« J'ai cherché longtemps pourquoi, et peut-être

l'ai-je enfin trouvé. C'est un livre trop spécial. *Il intéressera et charmera tout le monde, mais il ne sera vraiment utile et profitable qu'aux dévots.* C'est une bien petite fraction du monde intelligent que la fraction catholique, et je voudrais qu'une si belle œuvre pût donner secours à toutes les intelligences. C'est vous dire combien j'estime le livre, et combien je le croirais propre à remuer la société, s'il ne se restreignait dans le cercle particulier de ce qu'on pourrait appeler maintenant en France une coterie.

« Il est vrai qu'Amaury démontre par des raisonnements excellents et admirables que la grossière volupté des sens est funeste aux hommes intelligents de toutes les religions, que c'est l'homme moral et non pas seulement l'homme pieux qu'elle tue ou flétrit ; mais Amaury, élevé dans la croyance romaine et rentrant dans son sein par un pacte aussi formel que l'ordination, a bien moins de pouvoir sur la foule, que vous, Sainte-Beuve, qui n'êtes ni dévot ni prêtre, en auriez, si vous parliez du fond de votre grenier de poète. Je n'aime point ce séminaire où l'âme agitée va se retremper et se raffermir. Cela est beau dans le poème, et produit une tristesse solennelle et profonde ; mais vous vous souvenez bien que, quand j'écri-

vais *Lélia*, je me reprochais amèrement de faire un livre inutile. Je craignais même qu'il ne fût dangereux, ce qui était une fatuité bien gratuite. Vous n'avez ni l'un ni l'autre de ces reproches à vous faire pour ce qui est de *Volupté ;* mais c'est moi qui vous fais le reproche d'avoir écrit un livre sublime sur un sujet qui en paralyse les effets. Que les autres fassent ce qu'ils veulent ; mais vous, mon ami, il faut que vous fassiez un livre qui change et qui améliore les hommes ; entendez-vous ? Vous le pouvez, donc vous le devez.

« Ah ! si je le pouvais, moi, je relèverais la tête et je n'aurais plus le cœur brisé ; mais en vain je cherche une religion : sera-ce Dieu, sera-ce l'amour, l'amitié, le bien public ? Hélas ! Il me semble que mon âme est organisée pour recevoir toutes ces empreintes, sans que l'une efface l'autre. Mais trouverai-je jamais un an, ou seulement un mois, dans ma triste vie, pour sentir tout cela sans amertume, sans doute, sans effroi ?

« Voyez *Lélia*. Il y a de tout et il n'y a rien. Dans *Jacques*, l'amour est placé sur un autel et l'abnégation se prosterne devant lui ; mais le sentiment religieux pâlit et s'efface. Qui peindra le *Juste* tel qu'il doit, tel qu'il peut être dans l'état de notre société ? Voilà ma grande préoc-

cupation, voilà ce que je demande aux hommes de génie et aux hommes de bien [1].

« N'avez-vous pas senti ce qu'est la justice selon le Dieu de tous les hommes, en écrivant ces grandes pages d'Amaury? Si je le sentais comme vous, si j'avais dans l'esprit cette fermeté qui manquera peut-être toujours à une femme, et cette sainteté consciencieuse du cœur qui manque à presque tous les hommes, je voudrais le dire et l'enseigner. Je m'embarrasse peu, pour mon compte, des combats de la chair avec l'esprit, et, si j'étais lecteur seulement, je m'étonnerais autant d'Amaury se plaignant du trop de plaisirs humains que de Lélia déplorant leur absence. J'admets la poésie de l'une et de l'autre invention, parce que *toute situation excessive est poétique;* mais je ne la crois vraie que passagèrement. Le temps, le hasard, mille circonstances nécessaires ou imprévues altèrent la singularité rigoureuse d'un caractère ou d'une organisation. *Le vice d'Amaury me semble bien guérissable sans l'aide du cloître et du serment;* lui-même sait le remède lorsqu'il cherche le ciel et la terre dans l'amour d'une seule femme. Si le hasard la lui eût présentée, il ne fût point entré au séminaire. Ce n'est pas sa faute, c'est

1. Elle semble songer déjà à *Valvèdre.*

celle des choses, qui a fait avorter ses tentatives vers l'amour pur.

« Ces combinaisons malheureuses, les devoirs de l'amitié envers Mme de Couaën, le caractère antipathique avec Mme R. répandent sur sa destinée un grand intérêt ; mais je suis fâchée que cet homme désolé n'ait d'autre consolation que celle de l'Eglise romaine. *Et ne sommes-nous pas tous désolés,* — ici d'un excès d'attachement, ici d'un excès de détachement ; ceux-ci par le ravage d'une vie trop émouvante, ceux-là par l'ennui et le vide d'une vie trop comprimée ?

« M. de Couaën se consolant de la perte de son fils, de sa femme et de toutes ses espérances, par la croyance catholique, me choque. Tout ce que lui dit Amaury est bien beau ; mais sommes-nous encore au temps des miracles ? Je vous déclare qu'à la place de M. de Couaën je me brûlerais la cervelle.

« Pour en revenir à votre livre (car vous voyez que je ne vous parle pas de celui-là, mais d'un autre qu'il faut faire), je vous ferai le reproche contraire à celui que vous m'avez fait pour *Lélia*. Vous trouviez le style trop sévèrement châtié. Suis-je entrée dans un mauvais système ? Je trouve le vôtre trop peu sévère. Ce n'est pas qu'il soit négligé, ni lâche, tant s'en faut ; il est toujours chaud et vigoureux ; mais, selon mes

idées actuelles, il donne accès à trop de mots impropres, à trop d'images qui toutes ne sont pas justes, à des tournures de phrases trop obstinément explicatives. L'un de ces défauts me semble la conséquence inévitable de l'autre. Si vous sentiez que votre image est bien saisissante, vous n'y reviendriez pas pour l'expliquer. Ce reproche ne s'adresse qu'à certaines parties : la plupart du temps, vous amenez le mot juste, l'image frappante ; quelquefois c'est tout à côté. *Je ne peux pas souffrir que le mot propre à l'idée seulement s'applique à l'objet de comparaison* : un *phoque obscur*, un *rocher absurde*, ne me semblent présenter qu'un sens grotesque. Et, tout auprès de cela, il est des images sublimes ; celle du pèlerin frappant aux portes des tours d'ivoire est tracée et rendue comme Dante, lorsque Dante tombe juste. D'autres fois, trois mots présentent une image éblouissante de force et de vérité. « *Je me roulais dans les épines comme le sanglier qui s'excite à la colère.* » Cent autres de ce genre sont tellement belles que personne ne les trouverait ; cent autres sont si excessives et si obscures qu'on les croirait ajoutées par une autre main.

« Moquez-vous de moi si vous me trouvez pédante ; et si vous trouvez que mon style est devenu trop sec, dites-le-moi aussi en vous

expliquant comme j'essaye de m'expliquer avec vous. Nous gagnerons l'un et l autre à commenter nos avis divers, et nous en profiterons au moins quelque peu.

« C'est dans la partie lyrique de *Volupté*, dans les beaux chapitres à la manière de saint Augustin, que je trouve le plus des défauts que je vous reproche. Je trouve aussi ces chapitres trop longs et trop souvent ramenés Je sais qu ils font le poème clair et le caractère principal complet ; je sais qu'ils sont beaux par eux-mêmes ; je sais encore que cette différente manière de dire qu'on y remarque *et qui fait contraste avec la clarté coulante du récit* (la pureté et la force des passages politiques établissent une troisième manière, très remarquable aussi), je sais, dis-je, que ce style abondant, onctueux et souvent incorrect et singulier, des réflexions, jette sur le reste un grand effet de réalité; mais c est un cadre un peu rembruni et qui devient morne à force de persévérance dans les idées. C'est une paraphrase où les images sont trop forcées d abonder pour couvrir la fixité de la pensée. Ce défaut est bien plus prononcé dans *Lélia*, et j'ai remarqué que l image de la mer, de la barque et des rochers, y était habillée de trente-cinq ou quarante manières différentes. Calme, tempête, écueils, phares, écume des

flots, cela devient fort insipide, et cette peinture de marine doit sortir par les yeux.

« Je vous répète peut-être ce que les journaux vous ont déjà dit beaucoup mieux que moi. Je vous en demande pardon : je suis devenue aussi peu littéraire qu'une *ouaille* (on dit ainsi dans notre patois pour dire un mouton). Je vous dis ce que je pense, et vous prie de jeter ma lettre au feu, et de me garder le secret sur l'impertinence que j'ai de vous l'écrire. Je crois que vous êtes la première et la seule personne à qui j'ai dit ou veuille dire tout ce que je pense de son œuvre. J'aime bien mieux louer sans réserve ce que je trouve mauvais, ou condamner sans examen ce qui me déplaît : c'est bien plus commode ; mais comme mes observations critiques consistent en cinq ou six mots confiés à cinq ou six personnes, mes perfidies ou mes injustices ont peu de conséquence.

« Sachez-moi quelque gré d'avoir osé vous parler de vous sans crainte d'être ridicule, vous blâmer sans crainte de vous offenser, et vous louer sans crainte de vous faire révoquer ma sincérité en doute.

« Adieu, mon ami ; puissiez-vous trouver, après tous les tourments de la jeunesse, cette sérénité qui règne dans les dernières pages de *Volupté !* Dites-nous votre secret ; car enfin vous n'êtes

pas prêtre ! Moi, je suis tranquille aussi, *mais le calme des morts ne profite pas aux vivants.* Je vous ai écrit deux ou trois fois de Venise, et une fois, entre autres, une énorme lettre ; j'ai tout jeté au feu. Je n'ai jamais eu la force de parler de mes chagrins, même à vous, mon excellent ami.

« Toute à vous,

« GEORGE. »

De cette très belle page de critique je laisse de côté ce qui concerne George Sand, elle-même et son état d'âme, cela étant, certes, très précieux, mais pour une étude sur George Sand et non pour une étude sur Sainte-Beuve.

Tout ce que dit le grand romancier sur le style de *Volupté* est d'une très grande justesse, éloge et blâme, encore qu'il fût raisonnable, je crois, d'incliner un peu plus qu'il ne fait du côté du blâme. Il y a à tirer de ces remarques de George Sand sur le style de *Volupté* cette considération, d'une certaine généralité, qu'en 1834 la prose poétique commençait à être en défaveur auprès d'une de ses reines, et même probablement auprès du public, George Sand ayant été, d'instinct et comme de sensibilité physique, extrêmement sensible aux variations

de l'atmosphère littéraire, et à ce que le public allait demander le lendemain.

Au point de vue du fond, d'abord elle a été émue, plus peut-être qu'on ne croirait à présent que *Volupté* puisse émouvoir, mais elle a été émue, et je trouve cela très naturel. *Volupté* est touchante. Le malheur d'Amaury est vrai, quoiqu'un peu déclamatoire, et il est moins déclamatoire que celui de René Amaury est très près de nous, et, comme nous ne nous attendrissons profondément que sur nous-mêmes, nous sommes touchés par sa souffrance.

Le malheur de Mme de Couaën est vrai aussi, et la vertu, quoique le mérite en soit diminué par son indolence, est aimable encore.

Mme R. elle-même en son mélange de coquetterie et d'un commencement de tendresse, et c'est-à-dire d'un commencement de souffrance, ne laisse pas de toucher un peu.

George Sand, quoique l'admirant trop, n'a pas tort d'admirer M de Couaën en son stoïcisme chrétien et en sa rigidité de sommet alpestre.

Ce qui est étrange, c'est que ces personnages, George Sand les trouve *beaux* : « Il semble qu'Amaury ne puisse peindre qu'à la manière de la vieille Italie chrétienne, qui ne cherchait le vrai que dans le beau, et qui n'étudiait la nature que dans sa perfection. C'est un cadre où des

vierges, des saints et des anges se présentent avec diverses expressions, mais dont chaque tête est un type de grâce ou de beauté. » Voilà qui m'étonne. Les personnages de *Volupté* ne sont pas beaux (sauf un peu M. de Couaën), ils sont vrais, et de plus ils sont assez sympathiques, mais ils ne sont pas beaux le moins du monde. Ils ne sont pas chevaleresques, et vous ne prenez pas sans doute Amaury pour un Færsen ; ils n'ont pas un idéal très élevé, et Amaury ne vient ou ne revient à la religion que par dégoût de ce que vous savez, et c'est *non pietas, sed lassa libido*, et j'exagère un peu, mais point violemment ; et Mme de Couaën n'est qu'une bonne dévote très respectable, et Mme R. est surtout une rouée, et tous ces gens-là ne sont beaux dans aucun des sens qu'on donne à ce mot, ni par l'élévation et la grandeur du caractère, ni par la violence tragique de la passion.

Sainte-Beuve lui-même a dû être étonné, soit de la fausseté, soit de la banalité du compliment ; car il me paraît manifeste que c'est la vérité, et non la beauté, qu'il a cherchée, et qu'il a songé à faire bien plutôt un *Adolphe* qu'une *Lélia*.

De même je suis étonné que George Sand trouve intéressants les personnages secondaires et les juge tels qu'on « ne les oublie jamais ». Il me semble qu'on les oublie tout de suite.

J'ai dit d'avance que je suis de l'avis de George Sand sur « l'ordre, la marche, l'enchaînement... » Un mot de trop cependant. George Sand trouve cette composition « d'une évidence, d'une clarté, d'une *nécessité* admirables ». D'une nécessité, non, puisque George Sand, et avec beaucoup de raison, va démontrer pendant trois pages qu'il n'était pas nécessaire qu'Amaury entrât dans les ordres. Il faut toujours relire ses lettres pour effacer les contradictions, j'entends celles qui crèvent les yeux.

Il est bizarre encore, ou plutôt il est simplement romantique, que George Sand ne puisse pas comprendre la résignation de M. de Couaën après tous ses malheurs, et déclare qu'à sa place elle se brûlerait la cervelle. C'est ne pas comprendre, et même c'est ne pas admettre comme possibles ni le christianisme ni le stoïcisme, mentalités qu'il est difficile de nier qui aient existé, ni le sentiment du devoir ; car M. de Couaën a encore une fille, qui a besoin de lui.

Toute la partie de cette illustre lettre qui touche à l'idée maîtresse, à l'idée dirigeante de *Volupté* est surtout juste, est presque absolument juste, et je n'aurai qu'une légère réserve à y opposer. Tout ce livre est à tendances religieuses, à tendances catholiques, et est-il bien nécessaire

qu'il le soit ? C'est un livre pour dévots, et est-il très bon d'écrire un livre pour dévots, et le point de vue n'est-il pas un peu étroit ? Le livre semble dire : il faut choisir entre le vice et le catholicisme, et cette idée n'est-elle pas un peu absolue ? « Le vice d'Amaury me semble bien guérissable sans l'aide du serment et du cloître. » Juste ceci et il rejoint ce que je disais (à un autre point de vue, au point de vue de la composition) d'Amélie, de l'épisode d'Amélie, de l'existence d'Amélie connue du lecteur. Je disais : il ne fallait pas nous parler d'Amélie au commencement si l'on devait n'en rien faire plus tard ; mais cela n'est rien auprès de ceci que, à cause d'Amélie, le lecteur se dit toujours : « Cet Amaury, que n'épouse-t-il Amélie ; qu'a-t-il à faire de se rendre prêtre ; que ne devient-il, auprès d'Amélie et des enfants qu'elle lui donnera, un second M. de Couaën ? »

Il est admissible qu'en dirigeant, presque invraisemblablement, Amaury du côté de la prêtrise, Sainte-Beuve a obéi : au désir qu'il avait de faire un beau dénouement romantique (Amaury assistant comme prêtre Mme de Couaën à ses derniers moments, dénouement qu'il a trouvé si beau qu'il n'a pas pu s'empêcher de reprocher à Lamartine de le lui avoir volé pour *Jocelyn*) ; — au désir qu'il avait de se montrer

aussi romantique qu'un autre, et de faire un beau poème religieux en prose comme Chateaubriand ; — au désir (peut-être) de plaire au public religieux, et il se peut qu'il dirigeât déjà un regard du côté du faubourg Saint-Germain.

J'accorde tout cela ; mais encore Sainte-Beuve pourrait très légitimement se défendre en disant : « Il y a l'idée générale et le cas particulier. L'idée générale, c'est que l'homme livré à toutes les passions, à toutes : amour pur qui est un amour-passion, amour mondain qui est un amour-goût, amour sensuel, sans compter les passions que j'ai indiquées comme consécutives, gourmandise, ivrognerie, etc.; que cet homme, s'il a conservé une âme délicate et un cœur encore assez fort, réagira par révolte contre lui-même et se jettera dans une haute vie morale. Voilà l'idée générale, et vous le reconnaissez très bien quand vous dites : « Il est vrai qu'Amaury démontre par des raisonnements excellents et admirables que la grossière volupté des sens est funeste aux gens intelligents de toutes les religions *et que c'est l'homme moral et non pas seulement l'homme pieux qu'elle tue ou flétrit.* » Voilà précisément l'idée générale.

« Et il y a le cas particulier : Amaury est né catholique ; il a été élevé catholiquement ; à travers ses erreurs de jeunesse, il a toujours con-

servé, et j'y ai mis la main soigneusement, des inclinations religieuses et même mystiques ; désespérant de jamais séduire Mme de Couaën à cause de sa vertu, désespérant de séduire Mme R. pour d'autres raisons, dégoûté de ses aventures de Palais Royal, il se tourne du côté de la vie chaste, morale, intellectuelle et utile aux hommes. Que voulez-vous qu'il devienne, si ce n'est prêtre ?

« *D'autant plus* que, n'ayant jamais aimé que Mme de Couaën, car on n'a jamais aimé que la femme que l'on n'a point possédée et que l'on n'a jamais espéré avoir, il trouve à adorer la religion de Mme de Couaën le plaisir secret, et subtil et sourdement senti, de l'adorer elle-même encore, et c'est précisément pour cela que je le mets au chevet de Mme de Couaën mourante et morte, comme son confesseur et son père spirituel, pour que le souvenir de Mme de Couaën, associé à sa pensée religieuse, rende cette pensée irrévocable ; et la véritable ordination d'Amaury, c'est au lit de mort de Mme de Couaën qu'il l'a reçue.

« Et voilà le cas particulier, qui n'est qu'une application de l'idée générale et qui, ce me semble, ne la contrarie aucunement. »

Et Sainte-Beuve aurait pu dire autre chose, mais il me paraît qu'il aurait pu dire cela.

Ne quittons pas cette belle lettre de George Sand sans relever ce mot qu'elle a laissé tomber chemin faisant : « *Toute situation excessive est poétique.* » En écrivant cela, elle a trouvé et elle a donné tout net la formule même du romantisme. Tout ce qui est excessif est poétique. C'est la poétique même des romantiques de 1630, y compris Corneille, et c'est la poétique même des romantiques de 1830. Le fond du romantisme, c'est d'être exagéreur, et de rechercher soit des situations qui soient dans l'excès (« la tragédie doit-être invraisemblable » dit Corneille), soit sentiments, pensées, idées, états d'âme, gestes et attitudes, qui soient dans l'excès. Le piquant, c'est que George Sand trouve cette formule du romantisme juste au moment où elle commence à s'en détacher, et à propos d'un homme qui n'a jamais été romantique que par illusion, et qui, dans l'œuvre qu'elle examine, ne l'est que par concessions partielles, volontaires ou involontaires, au goût du temps.

VI

LE POÈTE.

J'ai indiqué dans la première partie de cet ouvrage ce que Sainte-Beuve a voulu être comme poète et a cru être comme poète ; reste à savoir ce que comme poète *il a été*.

Il était assez bien doué comme poète et il l'était extrêmement mal comme versificateur.

Il avait de la sensibilité et même une sensibilité très fine, très personnelle, très originale et assez profonde. Si la sensibilité consiste à sentir comme tout le monde et à s'écouter sentir, comme il arrive à très peu d'hommes de pouvoir le faire, personne n'a eu plus de sensibilité que Sainte-Beuve.

Si la sensibilité consiste à avoir, de plus, des sensations, quelques-unes, rares et inéprouvées de la plupart des hommes, personne n'a eu plus de sensibilité que Sainte-Beuve.

Si la sensibilité consiste, en outre, à repousser comme d'instinct la sensation artificielle, la

sensation littéraire, celle qui consiste à sentir quelque chose parce qu'il a été senti par d'autres et mis en vers ou en prose ou en musique ou en peinture par d'autres, personne, encore qu'il n'ait pas pu se garantir complètement de cette manière de sentir, puisque nul ne s'en peut préserver, personne n'a eu plus de sensibilité que Sainte-Beuve.

Il avait même de l'imagination, mais une imagination très particulière. L'imagination consiste à amplifier puissamment ce qui, de soi, est déjà grand aux yeux de tous et à le présenter, soit par la force des mots propres bien trouvés, soit par les images, les comparaisons, les métaphores et les symboles, de telle sorte que chacun en reçoive un ébranlement d'admiration beaucoup plus fort que celui qu'il éprouvait devant la chose elle-même.

Tout le monde s'est promené en bateau avec une femme et a désiré que cela durât toujours, ou, du moins, longtemps. Le *Lac* est pourtant une chose qu'un seul homme a faite, parce qu'il a agrandi et embelli une scène grande et belle, parce qu'il a, de par une faculté spéciale qui était en lui, présenté en grandeur et en beauté extraordinaires, presque surnaturelles, une scène qui en soi n'était que de grandeur, de beauté et de charme ordinaires.

L'imagination de Sainte-Beuve consiste à chercher une certaine grandeur dans le petit, une certaine beauté dans le terne et une certaine grâce dans le médiocre. Et cela certes est de l'imagination, une imagination curieuse et ingénieuse, subtile et essentiellement inventive. On serait même tenté de dire qu'il faut plus d'imagination pour procéder ainsi que pour procéder de l'autre manière, et on le dirait certainement, si le résultat était un ébranlement de nos facultés admiratives aussi profond que celui que les poètes qui procèdent autrement produisent en nous. Mais encore c'est de l'imagination et qui, quel que soit l'effet qu'elle produise, à moins qu'il ne soit nul, n'est pas méprisable.

Il avait encore, du poète, tout ce qu'on peut appeler le côté artiste, le goût des procédés d'art, le goût de la technique, le goût de l'expression curieuse, du tour inattendu, du rythme rare, le goût des secrets du métier. Il y avait beaucoup de Théophile Gautier dans Sainte-Beuve jeune et il lui en resta toujours, et de même que Gautier commença par des sujets humbles tout à fait à la manière d'un Sainte-Beuve, de même Sainte-Beuve eut très longtemps la curiosité de la langue et du style qui était une des passions de Gautier. On peut les considérer tous les deux comme des Parnassiens de 1830.

Remarquez que les côtés ridicules du romantisme n'échappaient ni à Sainte-Beuve, qui voulait toujours ramener les romantiques à André Chénier, ni à Gautier, qui écrivait *les Jeunes France*.

Remarquez encore, pour épuiser ce petit parallèle que je reconnais qu'il ne faudrait pas pousser trop loin, que si Sainte-Beuve, tout à fait à tort selon moi, allait chercher les origines du romantisme dans la Pléiade de 1560, de même, mais, à mon avis, tout à fait avec raison, Gautier allait chercher ces mêmes origines ou ces similitudes chez les écrivains du temps de Louis XIII (*les Grotesques*). Seulement, plus romantique que Sainte-Beuve, Gautier aimait, avec un demi-sourire, ses chers grotesques de 1630, et Sainte-Beuve, qui ne fut jamais romantique, déclarait qu'il ne pouvait pas les souffrir.

Sainte-Beuve était donc poète par bien des côtés ; mais il n'était pas né versificateur et l'instrument poétique fut toujours rebelle entre ses doigts. Le travail du vers lui fut toujours aussi pénible qu'il était facile à Lamartine, à Hugo et à Musset. Il a quelque analogie à cet égard avec Vigny, encore que Vigny ait beaucoup plus de facilité que Sainte-Beuve à manier le vers. Il n'est arrivé que quelquefois à Sainte-Beuve de

dire en vers exactement ce qu'il voulait dire et d'y arriver à la langue claire et au tour libre.

Ce que l'on sent le plus, à lire des vers de Sainte-Beuve, c'est l'effort, et l'effort qui est resté impuissant. Car il y a une certaine mesure où la sensation de l'effort, mais de l'effort qui a abouti, mais encore qui a laissé sa trace, est un plaisir pour le lecteur. Cette sensation que l'on n'éprouve jamais ni dans La Fontaine, ni dans Lamartine, ni dans Musset, on l'éprouve très nettement dans Malherbe, dans Corneille, dans Hugo et dans Vigny et, je le répète, elle est un plaisir, un plaisir que l'on ne voudrait pas avoir continuellement, mais un plaisir. Lisant des vers de Hugo, j'ai vu sourire avec satisfaction un artiste et je l'ai entendu dire : « A la bonne heure !... Oui, ce n'est pas comme avec Musset. Ici j'ai vu les muscles se renfler. »

Mais il faut que l'effort ait abouti, et c'est ce qui est rare chez Sainte-Beuve. Presque toujours il a l'idée poétique, mais il peine à la rendre et il reste à mi-chemin de l'avoir exprimée.

Il veut par exemple peindre la jeunesse de Lamartine, dessiner Lamartine jeune, amoureux, inquiet, versatile... Il dira :

Dans ce temps plus d'amour enflait ce noble sein,
Plus de pleurs grossissaient la source sans bassin...

Oui, que veut-il dire ? Que Lamartine en sa seconde jeunesse s'est calmé, s'est ramené, a cessé de se disperser et est comme une source que l'on a logée dans un beau bassin, mais que, dans sa première jeunesse le bassin n'existait pas encore. Et l'idée poétique est excellente, mais elle n'est exprimée qu'à peine à demi et il faut y réfléchir longtemps pour la découvrir. Poursuivons :

Plus de germes errants pleuvaient de ta colline,
Et tu ressemblais mieux à notre Lamartine.

Qu'est-ce que ces germes errants pleuvant de la colline de Lamartine ? Cela veut dire que Lamartine en ce temps-là était plus fécond ; qu'il était, lui, une colline, qui par ses arbres, ses arbustes, ses plantes, jetait aux vents plus de semences jusqu à nous, qui sommes la plaine, et voilà qui est bien ; mais comme cela est dit confusément !

Il dira, vers 1831 sans doute, à propos des parvenus d'hier qui se montrent très méprisants envers ceux qui n'ont pas eu part à la curée :

Rentrons en nous, mon âme, et cherchons à connaître
Si, purs du vice altier qui nous choque d'abord,
Nous n'aurions pas le nôtre, *avec nous plus d'accord.*
Car ces coureurs qu'un Styx agite sur ses rives,
Au festin du pouvoir ces acharnés convives,

Relevant d'un long jeûne, étonnés et *collant*
A leur sueur d'hier un velours insolent,...
Leurs excès partent tous d'une fièvre agissante !

« Un vice avec nous plus d'accord », cela veut dire un vice plus conforme que l'autre à notre nature particulière ; mais d'abord que devient la langue française ? et ensuite le lecteur a bien quelque peine à trouver cela.

« Ces coureurs que le Styx agite sur ses rives » est d'une excellente langue poétique et le vers est très beau ; mais qu'est-ce qu'il veut dire ? Que les ambitieux de 1830 aspirent au pouvoir comme les ombres de Virgile aspirent à traverser le Styx et s'agitent sur les rives du fleuve infernal, *ripæ ulterioris amore* ; et cela ne s'entend pas du premier coup, au moins, ni même du second.

« Collant un velours insolent à leur sueur d'hier » est certainement énergique, et s'entend du reste tout de suite ; mais d'abord voyez l'impropriété ; car si leur sueur est d'hier, elle ne colle plus, et cela n'est pas net ; et ensuite quelle est cette sueur d'hier ? Cela veut-il dire qu'hier ils travaillaient et que maintenant, pourvus et prébendés, ils ne font plus rien ; ou cela veut-il dire qu'hier ils ont couru toutes les antichambres et en ont sué et qu'aujourd'hui... ? Plutôt ceci, je crois ; mais c'est loin d'être clair.

Quelquefois on hésite sur le sentiment même qui a dicté une expression Il rêve d'habiter quelque vieille tour de monastère...

Une fenêtre étroite et taillée à vitraux,
Et quelque lierre autour, quelque mousse furtive
Qui perce le granit *et* festonne l'ogive...

Il me semble qu'il faudrait *mais*. Car enfin elle fait une chose mauvaise et une chose bonne. Elle perce le granit et détruit peu à peu la tour; elle festonne agréablement l'arceau. Lui sait-il gré de détruire *et* d'orner? Ce serait étrange. A cause qu'elle orne lui pardonne-t-il de détruire? Alors il faut *mais*. Il y a une petite incertitude. « Son vers est pour sa pensée comme le voile de Sophronie, sans trop la couvrir et sans trop la montrer.

Non copri sue bellezze e non l'espose. »

Il dit cela de Mme Tastu. A chaque instant on peut le dire de lui, et un peu trop.

Les impropriétés de termes abondent dans ses vers, et, il est à remarquer, de plus en plus à mesure qu'on avance, plus dans les *Consolations* que dans *Joseph Delorme*, plus dans les *Pensées d'Août* et le *Livre d'amour* que dans les *Consolations*. En 1794 ou 1795...

Monsieur Jean s'en revint en France *avec projet*.
L'effroi cessait enfin dans ceux qu'on égorgeait

Il ne cessait pas dans ceux qu'on égorgeait ; mais dans ceux qui avaient pu craindre qu'on ne les égorgeât.

Il écrit dans le style le plus entortillé du monde (il s'agit d'une grande dame qui, pour une raison particulière, a fait installer sa voiture sur la partie du pont d'un bateau réservée aux petites gens et s'y est installée elle-même) :

Je restai d'autant mieux, — au sourire malin,
Au sourire, et, je crois, *un peu fort au scandale*
Des Anglais dont la carte est rouverte et s'étale,
Qui cherchaient de plus belle et ne comprenaient pas
Qu'on pût, sur un bateau, s'aller percher *là-bas*
En voiture, et surtout (*énormité profonde* !)
Hors de la balustrade *où se clôt* le beau monde.

Ouf ! — Je reconnais que ce n'était pas facile à dire en vers coulants.

Il félicite Patin de faire un cours sans vaine pudibonderie sur les poètes latins :

L'honnête liberté de cet enseignement,
Cette facilité de [à] tourner décemment,
D'affronter sans effroi, sans lâche complaisance,
L'impureté latine et sa rude licence,
Le frappent : rien qu'à voir le maître *ainsi placé*,
Il sent *qu'un changement sur le monde a passé.*

« Ainsi placé ? » Que signifie cela ? « Un changement a passé sur le monde ». Quelle langue est-ce là ?

Voyez encore :

Laissant les bords nombeux où le regard hésite,
Aussitôt arrivé j'ai donc choisi mon site
Aux bosquets odorants d'une blanche villa,
Cherchant l'endroit, le banc et me disant : c'est là !
Il était soir; le jour, *dans sa pénible trace*,
Avait *chargé* le lac *d'orage et de menace*...

Il dit ailleurs qu'il va, sans doute, dans des lieux calmes, paisibles et graves,

... Au vent qui chasse intrigue et petitesse,
Aspirer le saint but qu'on ne pourra ternir.

Il fait dire à une dame que certains petits garnements, en voyage,

Ne cessaient les regards droit sur notre visage,
Sur ma fille et sur moi...

Cette dame doit être une étrangère.
Elle dit aussi à un autre endroit :

. . . . . Je lui refis mon dit
En allemand alors, *auquel* il répondit.

Il écrit dans une épître qui veut être et qui est à certains égards dans le goût du XVIIe siècle :

Le vrai goût dominant, sur quelques points borné,
Chassait du moins le faux autre part confiné.
Celui-ci *hors du centre usait ses représailles*,
Et n'aurait affronté Chantilly ni Versailles.

Il se décrit dans les montagnes, poursuivi par une abeille obstinée...

L'insecte vous obsède et la vache étonnée
Interrompt la pâture à demi ruminée,
Lève un naseau béant, et tant qu'on soit monté,
Suit longtemps *et* de l'œil dans l'immobilité.

Il a des figures de rhétorique (celle-ci s'appelait autrefois métonymie) d'une hardiesse quelquefois déconcertante :

Pour trois ans seulement, oh ! que ne puis-je avoir
Sur ma table un lait pur, dans mon lit un œil noir ?

Il a des métaphores fausses absolument, de quelque biais qu'on les veuille prendre.

Oui, vous êtes, Madame, oui, vous êtes la fleur,
L'hyacinthe caché, dont la tiède pâleur,
Dont la tige, docile au zéphyr, fut choisie
Pour se pencher au bord du fleuve Poésie.

Jamais un hyacinthe, jamais la tige d'un hyacinthe ne s'est penchée ; à peine elle oscillera par un grand vent. Mais peut-être n'est-ce pas l'hyacinthe qui se penche, ni sa tige, mais sa tiède pâleur, mais encore sa tiède pâleur ne peut pas se pencher toute seule.

Ce que nos pères appelaient proprement un galimatias, c'était, ou une phrase que l'intrication des propositions et l'enchevêtrement des incises

rend inextricable ; ou une phrase dans laquelle une suite de métaphores incohérentes brouille l'image et le sens. Il y a bien des galimatias dans Sainte-Beuve :

Durant cette partie aride et monotone
Qui, bien avant l'hiver, dès le premier automne
Commence dans la vie, et quand par pauvreté,
Malheur, faute (oh ! je sais plus d'un sort arrêté),
Tout espoir de choisir la chaste jeune fille
Et de recommencer sa seconde famille
Dont il sera le chef, à l'homme est refusé,
Où se prendre ? où guérir un cœur trop vite usé ?
En cette heure de calme, en ce lieu d'innocence,
Dans ce fond de lointain et de prochain silence,
La réponse est distincte, et je l'entends venir
Du Ciel et de moi-même, et tout s'y réunir.

Autre exemple et, malheureusement, terriblement long ; mais remarquez qu'il se mêle au couplet quelques aimables traits. *Ce sont les bons traits que je souligne* :

. . . . . Doudun n'est pas, comme Marèze,
De ceux qui sentiraient leur âme mieux à l'aise
A briller au soleil et mouvoir les humains
Qu'à compter pas à pas les chardons des chemins.
Il chemine et se croit tout en plein dans sa trace.
Très doux entre les doux et les humbles de race,
Il n'a garde de plus, ne prévaut sur pas un ;
Celui seul qui se baisse a connu son parfum ;
La racine en tient plus, et le cœur dissimule.
Son prix, son nom nommé lui serait un scrupule.
Enfant, simple écolier, se dérobant au choix,
Avant qu'il eut son rang il se passait des mois ;

. . . . . .

Avant tout il avait sa mère bien-aimée,
Infirme plus que vieille, assez accoutumée
A l'aisance, aux douceurs, et dont le mal réel
Demandait pour l'esprit éveil continuel.
Il la soigna longtemps, et lui, l'épargne même,
Pour adoucir les soirs de la saison suprême,
N'eut crainte d'emprunter des sommes par deux fois,
S'obérant à toujours ; mais ce fut là, je crois,
Ce qui, sa mère morte, a soutenu son zèle
Et prolongea pour lui le but qui venait d'elle :
Car à cet âge, avec ces natures, l'effort
Souvent manque, au dedans s'amollit le ressort ;
Le vrai motif cessant, on s'en crée un bizarre,
Et la source sans lit dans les cailloux s'égare.
Doudun, que maint caillou séduit, s'en est sauvé ;
Le soin pieux domine, et tout est relevé.

Examinez le couplet suivant où, tout de même, *je souligne le bon* et où se montre cette inégalité de Sainte-Beuve, capable de trouver — et de maintenir — le meilleur à côté du pire et le très lumineux à côté du plus obscur :

Vous dont j'ai là trahi le malheur, oh ! pardon !
Ami, vous qui n'avez rien que d'honnête et bon,
Et de grand en motif au but qui vous oppresse,
Au fantôme, il est temps, cessez toute caresse.
Rejoignez, s'il se peut, à des efforts moins hauts
Quelque prochain devoir qui tire fruit des maux,
Et d'où l'amour de tous redescende et vous gagne,
— *Afin que, revenant au soir, par la campagne,*
Sans faux éclair au front et sans leurre étranger,
Il vous soit doux de voir les blés qu'on va charger

Et chaque moissonneur sur sa gerbe complète ;
Et là-haut, pour lointain à l'âme satisfaite,
Au sommet du coteau dont on suit le penchant,
Les arbres détachés dans le clair du couchant.

Il dira encore — et là aussi j'ai un peu de bon à souligner — à Villemain qui ne trouvait pas ses vers bons, ce qui suit, comme pour montrer ingénieusement à quel point Villemain avait raison de ne pas le trouver bon versificateur :

En attendant, je veux sur mon petit poème...
Vous dire mon regret de son sort, mon souci
Chaque fois que chez vous je n'ai pas réussi.
Si votre grâce aimable élude quelque chose,
Quand je vous parle vers, si vous louez ma prose,
Si quand j'insiste, hélas ! sur le poème entier,
Votre fuite en jouant se jette en un sentier,
J'ai compris, j'ai senti que quelque point m'abuse,
Qu'il manque en plus d'un lieu le léger de la muse ;
Et bien que tout poète, en ce siècle, ait sa foi,
Son château fort à lui, dont il est le seul roi,
J'hésite, et des raisons tant de fois parcourues
Je crie à moi l'élite et toutes les recrues.

Et tout à côté, hélas, vous lisez encore, comme par effet de contagion ou par volonté de redoublement :

La poésie en France allait dans la fadeur,
Dans la description sans vie et sans grandeur,
Comme un ruisseau chargé dont les ondes avares
Expirent en cristaux sous des grottes bizarres,
Quand soudain se rouvrit avec limpidité
Le rocher dans sa veine.....

Comment ce rocher se rouvre-t-il *dans* sa veine et de quoi pouvait être *chargé* ce ruisseau dont les ondes étaient avares et que représente, en fait d'œuvres poétiques, une eau qui, sous de bizarres grottes, expire en cristaux ? C'est inouï. On dirait souvent, en lisant les vers de Sainte-Beuve, que c'est une traduction en vers d'un auteur étranger, faite par un écrivain très inhabile qui lutte contre la difficulté du texte. C'était contre la difficulté de traduire sa pensée en vers que Sainte-Beuve luttait.

Je n'insisterai pas sur les prosaïsmes dont peut-être il faut prendre son parti, puisqu'ils étaient systématiques et que Sainte-Beuve voulait (quelquefois du moins c'était son dessein) créer un genre intermédiaire entre la prose et les vers (« plus est simple le vers et côtoyant la prose »), mais il arrive que les prosaïsmes de Sainte-Beuve dépassent un peu la mesure, d'abord en ce qu'ils côtoient non seulement la prose, mais l'incorrection ; ensuite en ce que, non seulement ils côtoient la prose, mais ils sont de la prose traînante, flasque et lourde :

Ce fut hasard, bonheur, presque un jeu du destin !
Vous n'aviez pas quitté, dès votre humble matin,
La maison maternelle où la vierge s'ignore ;
L'époux qui vous y prit vous y laissait encore :
Il partait en voyage et vous restiez toujours
A voir ces escaliers, ces murs, ces mêmes cours,

Où vous aviez joué dans votre enfance heureuse,
Où jouait votre enfant, jeune mère rêveuse !
. . . . . .
. . . . . .
Cependant, par hasard, dans la même maison,
Du même âge que vous, de la même saison,
Croissait et fleurissait une jeune compagne,
Qu'un noble enfant, un jour, arrivé de l'Espagne
Vit, aima, poursuivit ardemment en chemin,
Et dont il eut bientôt le cœur avec la main.
. . . . . .
. . . . . .

Il est difficile de lire ce qui suit sans regretter qu'il y ait des rimes, et assez riches, qui ne semblent là que pour souligner, que pour accuser, dans tous les sens du mot, la platitude du texte, et l'on dirait des enluminures ornant et faisant éclater les plus pauvres mots d'un *fait divers :*

Il copie et par là dégrève un peu sa dette,
Chaque heure d'un denier. Son équité discrète
A taxé ce travail de ces soirs, mais si bas,
Que, s'il fallait offrir, on ne l'oserait pas.
Au delà sa pudeur est sourde à rien entendre ;
Et quand l'ingrat travail a quelque page tendre,
Agréable, on dirait qu'en recevant son dû
Il se croit trop payé du charme inattendu.
— Hier ses chefs le marquaient pour avancer en place ;
Il se fait moins capable, empressé qu'on l'efface.

On s'étonne quelquefois qu'il soit possible, en étant du dernier prosaïsme, de n'être pas

clair, et c'est à quoi, par je ne sais quel miracle, Sainte-Beuve parvient assez souvent, et l'on se demande alors si, en vérité, il ne le fait pas exprès, et si ce n'est pas un jeu de sa part de mettre dans la parfaite platitude les difficultés qui sont d'ordinaire le propre de l'escarpement. Voyez ceci : je souligne, non les prosaïsmes, mais les obscurités :

Marèze avait atteint à très peu près cet âge
Où le flot qui poussait s'arrête et se partage ;
Jusqu'à trente-trois ans il avait persisté
Avec zèle et succès au sentier adopté,
Sentier sombre et mortel aux chimères légères.
Il tenait, comme on dit, un cabinet d'affaires ;
De finance ou de droit il débrouillait les cas,
Et son conseil prudent disait les résultats.
Or Marèze cachait sous ce *zèle authentique*
Un esprit libre et grand, peut-être poétique,
Ou politique aussi, mais capable à son jour,
D'arriver s'il voulait, et de luire alentour.
A sa tâche, *où le don inoccupé se gâte,*
Trop longtemps engagé, tout bas il avait hâte
De clore et de sortir, et de recommencer
Une vie autre *et vraie*, appliquée à penser.
Plus rien n'allait gêner son être en renaissance :
Son cabinet vendu lui procurait l'aisance,
Sa sœur avait famille en un lointain pays,
Et son père et sa mère *étaient morts obéis :*
Car l'abri paternel qui protège et domine
S'abattant, on est maître, hélas ! sur la colline.

Les cacophonies aussi sont très fréquentes dans les vers de Sainte-Beuve et l'on s'étonne

qu'il eût l'oreille si peu musicale. Il écrira sans broncher :

> Le maire embarrassé lui dit : *Voyez !* Il va ;
> Il rencontre un voisin qui *guère n'y rêva*,
> Et là-dessus le prend : l'autre répond à vue
> De pays, et voilà *sa statistique sue.*

On a souvent cité, et sans paraître se douter de leur ridicule, ces vers vraiment prodigieux en tant que sonorités baroques :

> Paganisme immortel, es-tu mort ? On le dit ;
> Mais Pan tout bas s'en moque et la Sirène en rît.

Et il est certain qu'avoir trouvé *Pantoubasenmoc* et n'être pas satisfait et redoubler, dans une autre tonalité, par *Sirènenri*, est une chose tout à fait rare.

Il a (non pas très souvent) ce qu'on peut appeler des contresens rythmiques, c'est-à-dire des rythmes exactement contraires à la pensée ou au sentiment que l'auteur veut exprimer, ce qui fait qu'on n'arrive pas à comprendre pour quelle raison secrète il a choisi ces rythmes-là. Il n'y a rien qui convienne moins à l'élégie, à l'élégie douloureuse, que le vers décasyllabique coupé par 4-6. C'est un vers de chanson. Pourquoi Sainte-Beuve va-t-il l'employer dans une *consolatio* à une mère qui a perdu sa fille ?

Calme tes pleurs, elle a vécu sa vie ;
O tendre mère, elle a rempli ses jours ;
Ta belle enfant, avant dix ans ravie
Des ans nombreux anticipa le cours.
Aux plus grands maux ainsi fait la nature :
Un bien chez elle achemine aux douleurs ;
Même en hâtant, elle incline et mesure.
Ce vert bouton, cette fleur était mûre
Calme tes pleurs, calme tes pleurs !

. . . . . .

. . . . . .

Ou pour lui plaire, ô mère inconsolée,
Pleure à jamais, mais sans un pleur amer :
Pleure longtemps au fond de la vallée
Ta vie enfuie en un monde plus cher.
Dans un rayon vois l'Ange redescendre,
Bénir tes nuits et t'y jeter ses fleurs
Et doucement te murmurer d'attendre,
Et te redire avec un deuil plus tendre :
Verse tes pleurs, verse tes pleurs !

Il est vrai que Sainte-Beuve s'était habitué aux usages rythmiques du XVIe siècle et qu'au XVIe siècle le vers décasyllabique était encore le grand vers, le vers grave ; mais ni Hugo dans *Claire*, ni Malherbe dans les *Stances à du Périer*, n'ont songé à l'employer dans un thrène sur la mort d'une petite fille.

Je n'insiste pas sur les coupes hasardées, sur les enjambements sans raison et sans effet artistique, beaucoup trop fréquents, sur mille négligences. Je trouve même un vers formellement faux :

Huet, d'un ton discret et plus fait à la cour,
Sans zèle et *sans* passion causait de toute chose.

Mais je juge Sainte-Beuve, plutôt ami de la diérèse, incapable d'avoir fait *passion* de deux syllabes et je soupçonne dans mon édition une faute typographique. N'y aurait-il pas : « Sans zèle et passion » ? Mais alors ce serait une faute de français ; car il faudrait : « sans zèle ni passion », et nous voilà retombé dans « passion » compté pour deux syllabes. Je ne sais pas (1).

Sainte-Beuve, qui rima tant en dépit de Minerve, trouva pourtant par accident quelques beaux vers, et même quelques beaux couplets et même quelques courtes pièces belles tout entières, et c'est plaisir alors, sa versification n'empêchant plus de voir qu'il est poète, de constater combien il est poète en effet.

Il l'est vraiment, et d'espèce rare. Il a d'abord, presque toujours isolé, le beau vers romantique, vaste, spacieux, indéfini, allant comme mourir à l'horizon, que nous avons vu qu'il a si bien remarqué, si bien compris comme une des marques de la poésie nouvelle et si bien carac-

(1) Au dernier moment, dans une édition de 1869, je lis : « Sans zèle et passion... »

térisé. Il a admiré de tout son cœur ce vers de lui-même :

Sorrente m'a rendu mon doux rêve infini.

et il faut bien reconnaître qu'il est admirable, et que ce n'est pas là qu'il y a un contresens rythmique. Et il faut dire aussi que tout le sonnet où est ce vers est d'un très grand poète et d'un excellent artiste. Nous le verrons plus loin.

Il a trouvé ceci, en regardant les Alpes : Les monts,

Tête nue et sans neige. et non plus sourcilleux
Mais d'antique beauté, sereine et sculpturale,
Dressés pour couronner la Tempé pastorale,
Taillés par Phidias pour un balcon des Dieux.

Il a quelquefois le couplet élégiaque *distingué*, sobrement élégant, de ligne pure et soutenue et sans une bavure, à la Tibulle, à la du Bellay, à la Chénier, et je ne vois pas pourquoi j'hésite à dire à la Lamartine :

Quand on se sent vieillir...

On s'incline au soleil, on jaunit sous ses feux,
Et chaque heure en fuyant argente nos cheveux.
Ainsi l'arbre, trop tôt dépouillé par l'automne :
On dirait à le voir qu'il s'afflige et s'étonne
Et qu'à terre abaissant ses rameaux éplorés,
Il réclame ses fleurs ou ses beaux fruits dorés.

Les bras toujours croisés, debout, penchant la tête,
Convive sans parole on assiste à la fête.
On est comme un pasteur frappé d'enchantement,
Immobile à jamais près d'un fleuve écumant,
Qui, jour et nuit, le front incliné sur la rive,
Tirant un même son de sa flûte plaintive,
Semble un roseau de plus au milieu des roseaux,
Et qui passe sa vie à voir passer les eaux.

Dans le même ton, avec plus de sérénité et moins de mélancolie sinistre, dans une grande douceur de gris argenté, il peindra cette jeune amie douce et grave qu'il a aimée et qui a épousé un autre :

. . . . . Il est doux de la voir (1)
Libre de son ménage, un soir de la semaine,
Sans toilette, en été, qui sort et se promène,
Et s'assoit, à l'abri du soleil étouffant,
Vers six heures, sur l'herbe, avec sa belle enfant.
Ainsi passent ses jours depuis le premier âge,
Comme des flots sans nom, sous un ciel sans orage,
D'un cours lent, uniforme et pourtant solennel,
Car ils savent qu'ils vont au rivage éternel.

Avec un peu d'embarras, je le reconnais et je le regrette, il mène à bien, en somme et en vers très mélodiques, cette comparaison entre un jour de mariage succédant aux orages de la jeunesse et une aube molle douce, et caressante et reposante :

(1) J'ai pris la liberté de mettre *doux* à la place de *beau*, *beau* ne me paraissant pas très juste.

Apaisez votre cœur, car jusqu'ici vos nuits
S'en allaient sans rosée en orageux ennuis,
Et vous fatiguaient de mystères ;
Les étoiles, sur vous, inquiétants soleils,
Nouaient leurs mille nœuds, et de feux non pareils
Brûlaient vos rêves solitaires !

Jusqu'à ce que, naissant à propos, ait marché
Une étoile plus blanche ; et d'un flambeau penché
Elle a mis son jour sur la scène,
Et la noble lueur a débrouillé les cieux,
Et les nœuds ont fait place aux chœurs harmonieux
Que la lune paisible mène.

Et, la lune endormie à son tour se couchant,
Tout bientôt ne devient, le matin approchant,
Qu'une même et tendre lumière,
Comme en venant j'ai vu, vers l'aube, près de Blois,
Ciel, coteaux, tout blanchir et nager à la fois
En votre Loire hospitalière !

Il trouve même le symbole, pour quoi il a, comme presque tous les romantiques, grande inclination et tendresse, et cela est naturel de la part de gens qui ont été convaincus, non sans raison, quoiqu'il ne fallût point faire de ceci une gageure, que les poètes ne doivent penser que par images.

J'étais un arbre en fleur où chantait ma Jeunesse,
Jeunesse, oiseau charmant, mais trop vite envolé,
Et même avant de fuir du bel arbre effeuillé,
Il avait tant chanté qu'il se plaignait sans cesse.

Mais sa plainte était douce et telle en sa tristesse
Qu'à défaut de témoins et de groupe assemblé,
Le buisson attentif avec l'écho troublé
Et le cœur du vieux chêne en pleuraient de tendresse.

Tout se tait, tout est mort ! L'arbre, veuf de chansons,
Etend ses rameaux nus sous les mornes saisons ;
Quelque craquement sourd s'entend par intervalle ;

Debout il se dévore, il se ride, il attend,
Jusqu'à l'heure où viendra la Corneille fatale
Pour le suprême hiver chanter le dernier chant.

Autre symbole très bien venu aussi, quoique moins ramassé, et où tel critique sévère pourrait trouver un peu de délayage. Au fond, je ne dissimule pas que je suis désolé qu'il ne soit pas en un seul sonnet ; mais encore il est agréable.

Au Thil où vous aimez passer les mois fleuris,
Mois de fuite du monde et de vie isolée,
Pour vous, dans tout le parc, il n'est rien qu'une allée,
Haute et droite et touffue, ombrages favoris ;

Et par delà l'allée au vert et haut pourpris,
Dans la campagne il est, bien humble et sans feuillée,
Un sentier que connaît la faneuse hâlée ;
Vous y marchez souvent le long des blés mûris.

Seule à promener là votre grâce élevée,
Chaque jour vous suivez la trace conservée...
Passé... longs souvenirs ;... printemps à Saint-Germain !

Et si, dans le château, quelqu'un soudain réclame
Votre bonne présence : « Où donc trouver Madame ? »
— « Madame, oh ! dit chacun, elle est dans son chemin. »

Ainsi l'on dit de vous, Madame, ainsi vous êtes,
Fidèle au souvenir, aux traces de vos pas,
Aimant ce qu'on retrouve et qui ne change pas,
Plus attentive après chaque hiver et ses fêtes !

Oh ! dans nos jours douteux d'ennuis et de tempêtes,
Où tout crie et s'égare et se mêle en combats ;
Où, si l'on ne meurt vite, on dérive plus bas ;
Où le vent à plaisir fait ondoyer les têtes ;

Temps d'éclipse divine et de murmure humain !
En cette heure avant l'aube, où même tout génie
Change trois fois de route et trois fois se renie,

Oh ! qui donc, mariant la veille au lendemain,
Si fermement tiendra sa destinée unie,
Que, sans le voir, on dise : « Il est dans son chemin! »

Encore que souvent il soit, ou il semble être, impuissant à décrire, une impression forte lui inspire quelquefois un tableau vrai. Comment ne cite-t-on nulle part ce *quadro*, comme aurait dit Chénier, qui est parfaitement digne de Chénier lui-même et que George Sand a eu l'honneur de recevoir de Salerne en 1837. Personne en ce genre, dans toute l'école romantique, et non pas même Théophile Gautier, ne me paraît avoir jamais fait mieux.

J'avais au plus petit, au plus gai mendiant,
Au plus gentil de tous, chantant et sautillant,
Vrai lutin gracieux qui s'attache et se moque,
J'avais lâché, le soir, en rentrant, un baïoque.

Et voilà qu'au matin, dès le premier soleil,
Quand Pestum espéré hâte notre réveil,

Voilà que dans la cour de l'auberge rustique,
Pareils à ces clients de l'opulence antique,
De petits mendiants en foule, assis, couchés,
Veillaient, épiant l'heure et d'espoir alléchés.
Et quand le fouet claqua, lorsque trembla la roue,
Du seuil au marchepied quand notre adieu se joue,
Que de cris ! tous debout, grimpés, faisant tableau,
Demi nus, fourmillant, gloire de Murillo !

Et nous courions déjà qu'il en venait encore,
Les cheveux blondissant dans un rayon d'aurore ;
Ils sortaient de partout, des plaines, des coteaux,
Allègres, voltigeant, et de plus loin plus beaux ;
Rattachés d'un haillon à la Grèce leur mère,
Purs chevriers d'Ida, vrais petits-fils d'Homère,
Tous au son du baïoque accourus en essaim
Comme l'abeille en grappe à la voix de l'airain.

Et s'il sait faire le tableau (d'une façon vraiment inattendue), il sait faire aussi le diptyque et opposer et concilier à la fois les grâces diverses de deux pays très différents qui ont parlé tous les deux et à son imagination et à son cœur ; et ce qui suit, c'est Sorrente et Lausanne :

J'ai vu le Pausilype et sa pente divine ;
Sorrente m'a rendu mon doux rêve infini ;
Salerne, sur son golfe et de son flot uni,
M'a promené dès l'aube à sa belle marine.

J'ai rasé ces rochers que la grâce domine,
Et la rame est tombée aux blancheurs d'Atrani ;
C'est assez pour sentir ce rivage béni ;
Ce que je n'en ai vu, par là je le devine.

Mais, ô Léman, vers toi j'en reviens plus heureux ;
Ta clarté me suffit ; apaisé, je sens mieux
Que tu tiens en douceurs tout ce qu'un cœur demande ;

Et Blanduse et ses flots en mes songes bruiraient,
Si j'avais un *plantage* où, le soir, s'entendraient
Les rainettes en chœur de l'étang de Chamblande !

Il n'y a guère à louer que les qualités rythmiques dans la romance qui suit, mais elles sont très remarquables et montrent Sainte-Beuve avec des souplesses de versificateur inattendues (Il manie mieux le vers rythmique que l'alexandrin et il semble que les difficultés du rythme le soutiennent au lieu de le vaincre ; beaucoup de versificateurs sont ainsi, et je crois bien que le véritablement difficile c'est d'être mélodique en alexandrins — comme du reste en prose). Sur un départ :

Pleurez, oiseaux ! la jeune Tarentine,
Une autre fois a pour l'algue marine,
Quitté nos prés.
Une dernière fois, la jeune Athénienne,
En se jouant, a vogué vers Cyrène ;
Pleurez !

Pleurez, oiseaux et colombes plaintives ;
Et vous gaiement, abeilles, sur nos rives
Ne murmurez !
Celle qui vous suivait, celle dont fut la vie
Joie et blancheur et murmure, est enfuie ;
Pleurez

Pleurez, vous tous, que sa voix qui caresse,
Son œil qui rit, tenait avec adresse
Désespérés ;
Sa perte à tous les cœurs épris de sa morsure,
Sans plus de miel, va laisser la blessure ;
Pleurez !

Et vous, Chanson, qu'elle appelait près d'elle,
Et qui n'osiez qu'effleurer de votre aile
Ses fils dorés,
Sous le lilas désert où sa place est laissée,
Soir et matin, fidèle à sa pensée,
Pleurez !

On a beaucoup admiré et l'on a cité partout le poème de Sainte-Beuve sur la rime. J'en dirai pour mon compte du bien et du mal. Il est très caractéristique du talent de Sainte-Beuve, puisqu'il étale ses meilleures qualités et ses défauts aussi, non pas, à vrai dire, dans leur pire excès.

Rime, qui donnes leurs sons
Aux chansons,
Rime, l'unique harmonie
Du vers, qui, sans tes accents
Frémissants,
Serait muet au génie ;

Rime, écho qui prends la voix
Du hautbois
Ou l'éclat de la trompette,
Dernier adieu d'un ami
Qu'à demi
L'autre ami de loin répète ;

Je n'ai pas besoin de dire que je trouve tout

cela excellent, aussi bien comme adroit maniement du rythme que comme justesse précise des images.

Rime, tranchant aviron,
Eperon
Qui fends la vague écumante ;
Frein d'or, aiguillon d'acier
Du coursier
A la crinière fumante ;

Le fracas mélodique est assez beau ; mais, si je comprends assez bien et même très bien, que, la mélodie étant considérée comme une onde sonore, la rime, étrave du vers, soit vue comme un éperon, je ne la vois pas du tout, et à cause de cela même, comme un aviron. Et je ne la vois aucunement non plus comme à la fois un aiguillon et un frein de Pégase. Il me semble qu'elle ne peut être que l'un ou l'autre ; mais qu'elle soit les deux ensemble, c'est une idée qui comme idée pourrait se défendre peut-être ; mais qui, comme image, est bien confuse.

Agrafe, autour des seins nus
De Vénus,
Pressant l'écharpe divine,
Ou serrant le baudrier
Du guerrier
Contre sa forte poitrine ;

La conception me paraît infiniment gracieuse

de comparer la rime qui serre deux vers l'un contre l'autre à l'agrafe qui rapproche les deux seins d'une femme ; mais cette aimable image n'est-elle pas gâtée par celle qui suit, étant impossible de ne pas songer aux détails de la poitrine, moins poétique, du « guerrier » ?

Col étroit par où saillit
Et jaillit
La source au ciel élancée,
Qui, brisant l'éclat vermeil
Du soleil,
Tombe en gerbe nuancée ;

Comparaison très juste en soi, mais un peu pénible et gênée, ce me semble, des beautés que la contrainte de la rime fait trouver à l'artiste, à ces jets d'eau que l'on obtient à l'aide de canaux étroits et d'étroits orifices.

Clef, qui loin de l'œil mortel,
Sur l'autel
Ouvres l'arche du miracle ;
Ou tiens le vase embaumé
Renfermé
Dans le cèdre au tabernacle ;

Divagation ; n'a aucun rapport avec la rime ; pourrait être appliqué, aussi bien et mieux qu'à la rime, à la parole, ou au silence, ou à n'importe quoi.

Mais voici qui est admirable, ce me semble,

de tout point et qui fait pousser un cri de reconnaissance envers l'artiste :

Ou plutôt fée au léger
Voltiger,
Habile, agile courrière,
Qui mènes le char des vers
Dans les airs
Par deux sillons de lumière ;

La seconde partie de la pièce n'est plus consacrée à définir la rime, mais à lui faire hommage et à la concilier par d'aimables prières comme on fait à une déesse capricieuse et rigoureuse. Elle est très aimable, sauf quelques hésitations et légères incertitudes de la pensée.

O Rime, qui que tu sois,
Je reçois
Ton joug ; et longtemps rebelle,
Corrigé, je te promets
Désormais
Une oreille plus fidèle.

Mais aussi devant mes pas
Ne fuis pas ;
Quand la Muse me dévore,
Donne, donne *par égard*
Un regard
Au poète qui t'implore !

Dans un vers tout défleuri,
Qu'a flétri
L'aspect d'une règle austère,

Ne laisse point murmurer,
Soupirer,
La syllabe solitaire.

Bien pénible et bien obscur, encore que, quand on a pénétré, le sens soit très joli. Cela veut dire, je crois : on a fait un vers ; on l'a fait moins beau peut-être qu'il n'eût été parce que le respect des règles a refroidi l'inspiration, et voici encore que l'on cherche la rime et qu'elle ne vient pas, et la syllabe finale reste seule, soupirant, murmurant et appelant sa sœur qui reste bien loin, on ne sait où.

La fin de la pièce est un symbole, très discret, point appuyé, très fuyant, qui rappelle ce que c'est que la rime tout en semblant parler d'autre chose, et il est d'un art extrêmement délicat.

Sur ma lyre, l'autre fois,
Dans un bois,
Ma main préludait à peine :
Une colombe descend,
En passant,
Blanche sur le luth d'ébène.

Mais au lieu d'accords touchants,
De doux chants,
La colombe gémissante
Me demande par pitié
Sa moitié,
Sa moitié loin d'elle absente.

Cette colombe, c'est la syllabe finale sans rime qui murmure et qui soupire ; ou plutôt ce n'est pas cela, mais ceci rappelle cela, un peu vaguement, un peu fugitivement et en demi-lueur qui passe, et c'est précisément pourquoi le symbole est tout à fait réussi, est tout à fait ce qu'il doit être.

Ah ! plutôt, oiseaux charmants,
Vrais amants,
Mariez vos voix jumelles ;
Que ma lyre et ses concerts
Soient couverts
De vos baisers, de vos ailes ;

Déplorables ces concerts couverts d'ailes et de baisers. Le poète se relève dans la dernière strophe, une des plus légères, aériennes, et de libre et souple essor que je connaisse.

Ou bien, attelés d'un crin
Pour tout frein
Au plus léger des nuages,
Traînez-moi, coursiers chéris
De Cypris,
Au fond des sacrés bocages.

On dira que ce n'est pas le moyen d'aller dans des bocages que d'atteler son char, quel qu'il soit, à un nuage ; mais s'il vous plaît, il s'agit ici de bocages sacrés, de bocages de rêve

que l'on peut situer dans le ciel, et que c'est même là qu'il faut placer.

La plus belle œuvre poétique de Sainte-Beuve (et, remarquez, encore tout à fait dans le goût de Théophile Gautier) me paraît être encore le poème *A David — Sur une statue d'enfant* :

L'enfant ayant aperçu
(A l'insu
De sa mère, à peine absente)
Pendant au premier rameau
De l'ormeau
Une grappe mûrissante ;

L'enfant, à trois ans venu,
Fort et nu
Qui jouait sur la belle herbe,
N'a pu, sans vite en vouloir,
N'a pu voir
Briller le raisin superbe.

Il a couru ! ses dix doigts,
A la fois,
Comme autour d'une corbeille,
Tirent la grappe qui rit
Dans son fruit.
Buvez, buvez, jeune abeille !

La grappe est un peu trop haut ;
Donc il faut
Que l'enfant hausse la lèvre.
Sa lèvre au fruit déjà prend !
Il s'y pend,
Il y pend comme la chèvre.

Oh ! comme il pousse en dehors
Tout son corps,
Petit ventre de Silène,
Reins cambrés, plus fléchissants
En leur sens
Que la vigne qu'il ramène.

A deux mains le grain foulé
A coulé ;
Douce liqueur étrangère !
Tel, plus jeune, il embrassait
Et pressait
La mamelle de sa mère,

Age heureux et sans soupçon !
Au gazon
Que vois-je ? Un serpent se glisse,
Le même serpent qu'on dit
Qui mordit,
Proche d'Orphée, Eurydice.

Pauvre enfant ! Son pied levé
L'a sauvé ;
Rien ne l'avertit encore. —
C'est la vie avec son dard,
Tôt ou tard !
C'est l'avenir ! qu'il l'ignore !

Il faut confesser que Sainte-Beuve a fait les plus mauvais vers du monde, mais il faut reconnaître aussi qu'il a réparé.

VII

L'ÉCRIVAIN EN PROSE.

Comme écrivain en prose, Sainte-Beuve présente la même inégalité que comme écrivain en vers, avec cette différence que, moins gêné par les difficultés de la versification, il tombe moins bas. Mais ces mêmes défauts, syntaxe difficile et tourmentée, effort continuel pour parler en style poétique, pour exprimer sa pensée en images ; et, parce que l'image ne se présente pas nette à son esprit, style impropre, confus, *brouillé ;* absence, trop souvent, de *limpidité de style* et de *franchise de style* (c'est presque toujours un style *cauteleux*), ces défauts graves déparent des pages très travaillées, très méditées et qui ne sont pas dénuées de beautés très appréciables.

Comme on sent l'effort dans cette description d'un rêve, que j'appellerai si l'on veut le rêve polygamique ! On sait qu'Amaury aime trois femmes ; ce sont ces trois femmes qu'il lui arrive

de voir en rêve : « J'étais seul, par une lueur crépusculaire, seul dans une espèce de lande déserte... Trois femmes, toutes les trois pâlissantes, sans se donner la main, s'approchaient de moi. Si je regardais l'une d'elles, elle se mettait à rougir et les autres pâlissaient davantage ; si je m'avançais vers l'une, assez près pour lui dérober la vue des deux autres [ce qui est difficile, à moins que les deux autres ne se touchent], ces dernières se mettaient à défaillir et à mourir ; j'étais forcé de me retourner à leur plainte. Si je me replaçais au milieu sans plus m'approcher d'aucune, évitant même de les regarder en face, elles pâlissaient toutes les trois ensemble, de manière à me faire pâlir avec elles et *à me tarir le sang de chaque veine* DANS *leur* MUTUEL *évanouissement*. Une lente brise, s'élevant alors des joncs et des genêts, petite, frissonnante, sèche, ayant du froid et de l'odeur de la mort, répétait *à mon oreille confuse* un son *qui signifiait à volonté* Lucy, Herminie, Amélie ; je ne savais lequel de ces trois noms m'était suggéré dans la ténuité de ce soupir et mon mal s'en augmentait et tous *nous nous fondions en défaillance comme après un jeûne excessif ou un philtre affaiblissant...* »

Après avoir dit, et fort bien, l'allégement que lui donne sa rupture avec Mme R.,

Amaury nous dira : « Mais cette première vivacité sans but, *cette blanche mousse de l'âme que l'instant du vide avait fait jaillir s'étant vite évaporée*, je me retrouvai avec mon fond en présence de moi-même. »

Les bizarreries de style, et absolument inutiles, et qui ne sont justifiées par aucun effet particulier à produire, sont innombrables : « Vous reconnaissez, mon ami, la vérité de ces observations. Vous-même, hélas ! sans doute, *vous en faites partie*, vous y pourriez fournir matière autant que moi. » — Comment, ayant trouvé la seconde formule, qui est la vraie, n'avoir pas effacé la première, qui est si baroque ?

« Mme R. pleura beaucoup et s'abandonna avec naturel à tout ce qu'inspirait un spectacle si abattu. » — Je sais à la rigueur ce que c'est qu'un spectacle abattant, mais un spectacle abattu, je ne vois pas ce que cela peut être.

« ... L'abbé Caron, interrompant alors le fil de l'exhortation, lui dit : « Pourquoi pensez-vous ainsi à telle pensée ? »

Amaury écrit : « Et je quittai Blois le lendemain avec une joie, un soulagement, une colère intérieure qui se combattaient, se mêlaient en moi et faisaient voler dans mon ciel, comme à un cliquetis excitant, des milliers d'abeilles désireuses... » — Excellent, à mon avis ; mais

tout aussitôt : « Aimons, aimons, répétais-je, la saison récréante approche [? recréatrice plutôt, on va voir qu'il songe au temps que tout aime et que tout pullule dans le monde], *les germes poussent* de toutes parts et *mon essor de jeunesse* n'est pas fini. »

Un essor n'étant que d'un moment indivisible, on ne peut dire ni qu'il commence, ni qu'il continue, ni qu'il finit.

Quelquefois j'hésite : « Je ne l'ai jamais depuis rencontrée, non, pas même au jour tombant, pas même dans l'incertitude de l'ombre. » J'aurais bien envie d'aimer « l'incertitude de l'ombre » ; mais enfin l'ombre n'est pas incertaine, elle est indécise. Sainte-Beuve veut dire dans l'ombre qui rend incertain, dans l'incertitude où l'ombre nous met et nous laisse ; et c'est bien à cette expression, comme à bien d'autres de notre auteur, que s'applique la fine remarque de George Sand : « Je ne peux pas souffrir que le mot propre à *l'idée* s'applique à l'objet de comparaison » (ou à l'objet matériel qu'enveloppe l'idée).

Je lis encore : « Elle rougit de mille couleurs », ce qui n'est qu'une ellipse, et il veut dire : elle rougit et sa figure passa par mille couleurs ; mais ce qui ne laisse pas d'être ridicule.

« De la sorte les âges se suivent en nous, en

n'étant pas étrangers les uns aux autres ni à nous qui les portons. » Quelle pesanteur et quelle gaucherie et pourquoi « en n'étant pas étrangers », au lieu du correct « sans être étrangers » ? Pourquoi ? Pour y gagner cette lourdeur : « se suivent *en nous, en n'étant pas* » ? C'est singulier (1).

(1) De ce style contourné, laborieux, acharné, de ce style cherchant l'image et oubliant que l'image ne se trouve jamais, nette du moins, que quand on ne la cherche pas, puisque l'on n'écrit par images que quand on pense par images, il y a une parodie involontaire très amusante, c'est une lettre du marquis de la Tour du Pin, grand admirateur de *Volupté*, lettre par laquelle le marquis veut persuader à une de ses amies que *Volupté* est une belle œuvre, lettre où, étant sous l'influence et, comme disait Sainte-Beuve, sous le rayon, il imite sans y songer le style même de *Volupté* et par là met en relief les défauts ordinaires de ce style même. Je préviens qu'il n'y a pas un grain d'intention ironique dans la lettre du marquis de la Tour du Pin : « J'ai bien de la peine à aborder avec vous le sujet de *Volupté*. C'est une œuvre sur laquelle il est bien difficile de dire ses idées. L'analyse de cette subtile analyse devient une quintessence dans laquelle on sent qu'on s'évaporerait. En présence de cette abondance intarissable, de cette variété merveilleuse, de cette source d'où s'échappent avec tant d'effusion et de bouillonnement des eaux si éblouissantes, si diversement colorées, si finement divisées en minces et brillants filets qui vont se mêlant, se séparant, fuyant et se retrouvant sans cesse, qui coulent tous, il est vrai, sous une certaine unité de lumière et comme sous un même regard de soleil couchant, mais en absorbant chacun un rayon différent, on se sent comme en face d'une tâche imposée par les Fées, comme si on avait à démêler des amas de fil si ténus qu'il en faudrait dix pour faire le plus fin d'une belle tête de femme blonde... Si je vous ai avoué quelque part que je ne pouvais boire *Volupté* qu'à petites doses, ce n'est nullement, comme dans vos lettres vous l'induisez de mes paroles, parce que l'ennui m'aurait pris à la gorge et serré le gosier ; mais je trouve qu'une fois qu'on a porté cette coupe à ses lèvres la liqueur arrive trop abondante, trop à flots et trop

La langue même, proprement dite, n'est pas toujours respectée par Sainte-Beuve, et je veux dire qu'elle n'est pas toujours connue de lui ; car on la respecte toujours quand on la connaît. Ici il faut prendre garde. Sainte-Beuve, très familiarisé déjà avec la vieille langue, emploie souvent des locutions qu'au premier regard on pourrait croire incorrectes ou impropres et qui sont sim-

nourrie. Il faut donc ne la laisser arriver que goutte à goutte, chacune contenant assez de nuance, de couleur et de saveur pour être examinée d'abord et puis dégustée isolément... [Les écrivains dans le genre de Sainte-Beuve] sont des semeurs jetant à tout hasard des graines qui ne peuvent lever partout où elles tomberont et auxquelles il faut un sol analogue à celui d'où primitivement elles proviennent : mais ont-elles rencontré ce sol, elles y enfoncent bien profondément leurs racines. Eux, pour pénétrer de leur pensée l'esprit des autres, ne la travaillent pas par des maniements logiques qui doivent la plier à l'organisation nécessairement logique de toute tête pensante ; ils ne la moulent pas sur une forme extérieure devant être nécessairement perçue par toute organisation à son état normal. Ce n'est même pas sur leur pensée qu'ils agissent directement, mais sur l'âme de leur lecteur, qu'ils cherchent à transporter dans une situation telle que naturellement et d'elle-même elle produise la pensée de l'auteur au lieu de la recevoir. Ainsi ils ne se laissent pas guider par des analogies plus simples, apparaissant avec évidence dans le champ de l'expérience sous la lumière de la raison, mais par des analogies d'impressions, par des associations rapides, fortuites et multiples, variables de personne à personne... Quand on pense sans aligner sa pensée par l'attention et la réflexion, quand on se laisse penser, souvent les idées arrivent au milieu d'un cortège d'images qui intrinsèquement leur sont tout à fait étrangères. L'idée venant à poindre au-dessus de l'horizon de l'esprit, certaines figures surgissent en même temps comme des ténèbres, ainsi qu'au moment où le soleil levant déborde la montagne les objets de la vallée semblent sortir tout à coup de terre. Quoique entre l'existence de ces objets et le soleil il n'y ait aucun rapport nécessaire, c'est à

plement du XVIe siècle, époque, déjà, de langue excellente et que plût à Dieu que, sans affectation, on imitât. C'est ainsi qu'il emploie « marine » dans le sens de « pays maritime ». Salerne

M'a promené dès l'aube à sa belle marine.

C'est ainsi que très souvent, évidemment avec insistance, et je voudrais bien qu'il eût réintégré cette locution, il emploie *tant que* dans le sens de *jusqu'à ce que*, comme fait encore Corneille (1):

Nous courons des rayons, un autre, puis un autre,
Tant que le soleil même à la fin soit couché.

Il me salue encore et me veut faire fête,
Tant qu'enfin la voiture ait détourné le coin.

La vache. . . . . .
Lève un naseau béant, et tant qu'on soit monté,
Suit longtemps.

ces figures magiques de nature contingente par rapport à l'idée et pour ainsi dire de hasard, quoiqu'en réalité il n'y ait pas de hasard en ce monde, que Sainte-Beuve emprunte les groupes d'images, les tons, les effets de lumière, les ornements, les décorations parmi lesquels il promène ses lecteurs pour les solliciter à produire sa pensée. Cette pensée rarement il en accouche ; mais il cherche à en accoucher les autres... » — Mais c'est assez se divertir. On trouvera la lettre tout entière du marquis de la Tour du Pin (qui du reste n'est pas un sot et qui dit de Sainte-Beuve : « ... Ce qu'il a d'ingénieux et même de prétentieux coule avec une certaine naïveté qui me fait croire que c'est de source » ; mais qui est un peu... surnaturel) dans les dernières éditions de *Volupté*, où Sainte-Beuve l'a recueillie.

(1) Adieu, je vais traîner une mourante vie
Tant que par ta poursuite elle me soit ravie.

Si Sainte-Beuve avait réussi à restaurer cette façon de dire, il nous eût débarrassé de l'effroyable *jusqu'à ce que*, si lourd même en prose et si embarrassant pour les versificateurs.

Il faut donc prendre garde à accuser Sainte-Beuve d'incorrection. Cependant, au lieu de *d'avance* ou *par avance*, il emploie *à l'avance*, que je ne sache pas qui ait jamais été français : « La crainte... m'obsédait perpétuellement et empoisonnait à l'avance pour moi les causeries... »

Il écrit dans sa première édition et il ne corrige pas dans les autres : « *dans un but* » ! « C'est qu'il a prodigué, dans un but de plaisir rapace, ce qui devait se répandre en sentiments égaux sur tous. »

Il a cru, lors de la première édition de *Volupté*, qu'*après-midi* est de l'un ou l'autre genre, et ce n'est que plus tard qu'il a tenu le mot pour exclusivement féminin, et qu'il a mis en note : « Ce mot avait été mis indifféremment et au gré de l'oreille tantôt au féminin, tantôt au masculin dans les éditions précédentes ; on a été plus régulier dans celle-ci. »

« Moi qui aimais tant à juger les autres, à séparer les nuances les plus intérieures » est de si mauvais style que c'est une véritable faute de langue. On ne sépare pas des nuances inté-

rieures, on distingue ou on démêle des nuances secrètes.

Dans une lettre de cette époque il écrivait : « C'est de ma faute » « pour c'est ma faute. » Cette incorrection, qui dérive de la locution très correcte : « il y a de ma faute », mais qui n'est pas légitimée par cette origine, est devenue si fréquente qu'elle passe presque inaperçue, mais Sainte-Beuve n'aurait pas dû la laisser échapper.

Dans *Volupté* il écrit « *vêtissait* » et sans doute le verbe *vêtir* est un peu capricieux, mais encore il faut connaître ses caprices.

Il n'est que juste, du reste, de reconnaître que Sainte-Beuve, même très jeune sait sa langue et que les formelles fautes de français sont assez rares chez lui.

En revanche, il y a des choses admirablement écrites dans ces œuvres de jeunesse. Je rappelle les vers que j'ai cités avec éloge. Il en est un, « ami de la mémoire », comme il aimait à dire, que je n'ai point cité, et qui me revient maintenant, et qui est de l'Horace en excellent français :

> Ne lancez plus vos chiens avec le sanglier
> *Dans la claire fontaine, amour du peuplier.*

Je comprends que George Sand, tout en faisant des réserves, et si justes, sur le style de *Volupté*,

n'ait pas laissé de l'admirer, quand je lis cette page, dont du reste personne plus qu'elle ne pouvait reconnaître la justesse : « On voit des fêtes où se glisse un couple volage, le devant des loges où il se penche, un air d'aimable accord, des manières éprises, des sourires piquants à la face du monde, les promenades et les chasses du matin dans les bois, toute cette gracieuse montée de la colline. *Les adolescents qui passent au bas des terrasses retentissantes de rires ou d'harmonies,* qui rencontrent ces folles cavalcades un moment arrêtées et s'étalant sur des nappes de verdure, aux marges ombragées des clairières, s'en reviennent tout désolés, pensifs le long des prairies et se composant dans le roman de leur désir un interminable tissu des félicités charmantes. Mais ces jeux apparents des amours, on en ignore les nœuds et les crises. Mais ces femmes si obéies, on ne les voit pas, dès le même soir souvent, dans les pleurs, nobles et pâles sous l'injure, se débattant contre une main égarée. Que de glaives jaloux tirés avec menace et lâcheté durant la surprise des nuits pour faire mentir une bouche fidèle, pour soumettre un sein demi-nu ! Combien, et des plus belles et des plus tendres, le front sur le parquet ou sur leurs tapis de mollesse, sans oser pousser un cri, ont été traînées par la soie de leurs cheveux ! Com-

bien accablées de noms flétrissants, de paroles qui rongent une vie ! Combien, au réveil de la défaite, repoussées froidement par un égoïsme poli, plus insultant et plus cruel encore que la colère ! Le monde se pique, en ces sortes de crimes, d'observer les dehors au moins, les formes de la délicatesse. Il y en a, m'a-t-on dit, qui mettraient volontiers leur nom, chaque lendemain matin, chez les femmes immolées, comme après un bal ou un dîner d'apparat. Le monde se vante surtout qu'entre gens bien nés la querelle elle-même est décente, que la rupture n'admet pas l'outrage. Le monde ment. L'astuce impure a ses grossièretés par où finalement elle se trahit. La boue des cœurs humains remonte et trouble tout dans ces luttes dernières, dans ces secousses où de factices passions se dépouillent et s'avouent. L'égoïsme de la nature sensuelle se produit hideusement, soit qu'il bouillonne en écume de colère, soit qu'il dégoutte en une lie lente et glacée. On arrive, au tournant des pentes riantes, à des fonds de marais ou à des sables. »

Voyez ce grand paysage largement et sobrement peint avec une si remarquable certitude de vision : « Mais au moment ou j'écrivais ceci, voilà, comme pour répondre à mes doutes, que le cri « terre ! » s'est fait entendre. Je viens de

monter sur le pont ; après les premiers sommets aperçus, une rade d'abord effacée, bientôt distincte dans sa longueur, s'est découverte aux yeux ; les points noirs ou brillants des vaisseaux émaillant cette baie immense nous sont apparus. *Le plus haut mont de la rive a revêtu peu à peu sa forêt* ; puis les collines inégales se sont ombragées à leur tour, et, à un certain tournant doublé, nous sommes entrés dans la baie de New-York. »

Madame de Couaën étant morte, M. de Couaën, après avoir subi les banalités obligées en pareil cas, rompt son silence : « Mon cher Amaury, j'ai résolu de faire élever et entretenir un phare à l'endroit de la chapelle Saint-Pierre. C'est un lieu assez dangereux ; des pêcheurs s'y brisent souvent... » C'était la première fois que je l'entendais se soucier ainsi des pêcheurs naufragés de la côte ; il me sembla saisir comme un bruit lointain d'eaux filtrantes dans les entrailles du rocher. »

Surtout au point de vue du nombre et de la concordance parfaite, selon moi, des sonorités verbales avec la pensée, lisez ceci encore : « Ce sentiment mélancolique et affaibli que je vous ai dit éprouver autrefois quand je m'en revenais le soir, à travers les vastes places et le long des quais blanchis de la lune, je ne le retrouvai plus

dès lors, mon ami. Le pont de fer où j'avais passé dans l'après-midi, triomphant et bruyant et sonnant du pied comme Capanée, me revoyait le soir tête baissée, traînant mes pas avec une âme aussi en déroute et anéantie que celle de Xerxès quand il repassa l'Hellespont. La sérénité de l'air, l'écharpe de vapeur du fleuve mugissant, la ville dans sa brume de pâle azur, tout cet éclat sidéral qui ensemençait sur ma tête les champs de l'infini, tout n'était pour moi qu'une fantasmagorie accablante dont le sens m'échappait ; ma terne prunelle ne voyait dans cette légion de splendeurs que des falots sans nombre, des lanternes sépulcrales sur une voûte de pierre. »

Ce style poétique que Chateaubriand avait enseigné aux jeunes gens de son temps ne fut pas toujours une si mauvaise discipline, en certaines mains, et l'on ne peut pas dire tout à fait du grand « sachem » que son style a gâté quiconque l'a suivi.

VIII

CONCLUSIONS.

La jeunesse de Sainte-Beuve est une aventure romantique.

« Ma vie eût été toute différente si je n'avais pas eu cette aventure de jeunesse », c'est ce que tout le monde dit ou presque tout le monde. Ce n'est pas tout à fait exact. Il faut dire seulement : « Ma vie n'aurait pas été tout à fait la même si je n'avais pas eu cette aventure. » C'est le cas de Sainte-Beuve.

Il était né très classique avec, plutôt, quelques tendances vers le réalisme. Il était né avec un esprit très net, très précis, très scientifique, avec le goût du réel et de l'exact, et le romantisme n'est pas autre chose en son fond que le désir d'échapper au réel et de s'évader du réel.

Il était né avec une vue volontiers bornée et restreinte et aussi peu de tendances que possible à la métaphysique d'une part et à l'idéalisme de l'autre ; ses premières croyances avaient été

celles des matérialistes ou, si vous aimez mieux, des sensualistes du XVIIIe siècle.

Ajoutez quelques inclinations épicuriennes, le goût des livres, le goût des petits repas agréables, le goût des petites promenades parmi des paysages modérés, gracieux, sans véhémences et non déclamatoires, le goût de la conversation des femmes et de l'épiderme féminin. Il ressemblait à Théocrite un peu, à Horace, à André Chénier, à Parny, à Mérimée et à Stendhal, mais plus poète que ces deux derniers, et voilà, pour se servir d'une de ses formules, sa famille d'esprit.

Au XVIIe siècle il aurait vécu la vie d'un Maucroix avec un peu moins de nonchalance et n'aurait pas aimé La Fontaine moins que Maucroix lui-même ne l'aima, et il aurait estimé infiniment Boileau, trouvé Racine un peu shakespearien, mais écrivain admirable, et Corneille beaucoup trop dans le goût espagnol.

Au XVIIIe siècle, il se fût trouvé très à l'aise, ne croyant à rien, si ce n'est à l'excellence littéraire et scientifique des Bénédictins, goûtant Bernis et Dorat, trouvant Voltaire très spirituel, mais bien turbulent, et Rousseau bien doué, mais un peu ridicule.

Il est possible que sous la Révolution il eût été guillotineur, parce que la Révolution a donné

à une foule de gens des caractères absolument opposés à leur complexion naturelle et que c'est l'époque, comme a dit, je crois, Bonald, où de grandes choses ont été faites par de petits hommes et de grands crimes par des hommes très doux ; mais, précisément pour cela ce qu aurait été un homme sous la Révolution ou ce qu'il y a été, ne compte pas pour ce qui est de se rendre compte de son caractère.

Il eut seize ans en 1820. Chateaubriand avait ébranlé très fortement un certain nombre d'esprits L'éloquence a un très grand pouvoir sur les hommes ; l'harmonie des phrases est une musique qui les enivre et ils suivent presque en aveugles les concerts des corybantes. L'éloquence amène même à partager les idées générales et les sentiments des orateurs, et beaucoup de Français furent romantiques, vers 1820, sans avoir le moins du monde la mentalité romantique et uniquement parce que Chateaubriand écrivait bien.

D'autre part, les successeurs et héritiers de Voltaire ou ceux qui se donnaient pour tels étaient bien faibles, et il n'y avait pas grand honneur à être des leurs ou leurs disciples ; il y avait en 1820 un certain ridicule à être classique.

Le romantisme avait pour lui et de n'être pas

la mode d'hier, ce qui est immense, et d'être très brillant et d'être assez fort. « Ce n'est pas toujours par bravoure que les hommes sont vaillants, ni par chasteté que les femmes sont chastes », ni par romantisme que les jeunes gens sont romantiques, et c'est pour beaucoup de raisons étrangères au fond des choses que beaucoup de jeunes gens de France furent romantiques en 1820, et Sainte-Beuve fut du nombre.

Ajoutez à cela que tout n'était pas factice, circonstanciel et de mode ou d'influence dans le romantisme de Sainte-Beuve. Il était très pauvre, très laid, assez chétif et avait, comme aussi bien il l'a gardée toute sa vie, cette timidité qui aggrave toutes ces imperfections au lieu de cette bonne effronterie qui, en vous empêchant de les sentir, les annule.

Il était donc désespéré de naissance et il était prédisposé, sinon à tout le romantisme, du moins à cette partie du romantisme, qui n'est pas la meilleure, qui consiste à être, comme dit Musset, « grognon, sombre et mystérieux » ; il était prédisposé au romantisme élégiaque et atrabilaire. Il aurait inventé Sénancour s'il n'eût pas existé, et la preuve, c'est que c'est lui qui, précisément, l'a inventé en 1832.

Sainte-Beuve était donc classique, réaliste, positiviste et voltairien tout au fond, — roman-

tique par mode, influence des entours et éblouissement, — romantique encore, un peu, par quelques-unes de ses prédispositions naturelles.

Or là-dessus, les circonstances veulent qu'il rencontre Vigny, Lamartine et Hugo.

Et je sais bien qu'il rencontra d'autre part Villemain et Patin ; mais Villemain ne trouva pas ses vers bons, et l'intimité par conséquent ne pouvait aller bien loin, et Patin ne paraît pas avoir répondu très vivement aux avances que Sainte-Beuve lui fit.

Donc il rencontra Lamartine, Vigny et Hugo ; Lamartine, qui se montra très accueillant, très sympathisant et, comme avec tout le monde, du reste, très confidentiel ; Vigny, qui fut plus « secret » et que Sainte-Beuve plus tard, pour différents motifs assez difficiles à débrouiller, devait détester, mais qui, d'abord fut agréable et doucement séduisant ; Hugo enfin, je veux dire surtout, qui le premier lut ses vers et qui les trouva très beaux.

Sainte-Beuve fut comme étourdi du bonhenr d'avoir Hugo pour ami. Ce fut sa gloire et son rayon et le rêve étoilé dans lequel il marchait tout vivant. Il y a à louer qui vous loue un plaisir dans lequel on ne peut pas, Dieu merci, du reste, distinguer ce qui est d'amour-propre de ce qui est désintéressé, un plaisir mêlé de grati-

tude et du sentiment que l'on inspire de la gratitude, un plaisir où il y a de l'espérance et par conséquent un plaisir mêlé de l'attente d'un plaisir, enfin un plaisir à n'y rien souhaiter.

Sainte Beuve vécut dans cette joie un peu plus de deux ans et se crut romantique sans qu'il y manquât rien.

A cela s'ajouta son amour pour Mme Hugo, qui *d'abord*, comme il arrive souvent ne fit qu'augmenter l'affection de Sainte-Beuve pour Hugo lui-même ; qui, tant qu'il ne crut être et ne voulut être qu une amitié vive et profonde, réunissait dans un sentiment de commune sympathie le mari et la femme et mettait dans Sainte-Beuve comme une dévotion à l'égard de cette maison et de ce foyer. Sainte-Beuve fut pendant deux ans environ un Amaury, et c'est-à-dire qu il eut une période et une crise de mysticisme sentimental.

C'était, je l'accorde, un sentiment volontaire. Mais on se tromperait fort, d'abord en se refusant à croire qu'il y ait des sentiments volontaires, ensuite en estimant qu'ils sont très légers et superficiels. Ils ne sont pas durables, sans doute ; il n'y a de sentiments durables que ceux qui ont leurs racines dans notre tempérament ; mais ils sont forts, précisément parce qu'ils sont volontaires, précisément parce qu'ils sont l'effet

d'une exaltation de la volonté. La volonté est une passion elle-même ; elle est un désir violent de vaincre en nous d'autres désirs et elle a tout l'emportement des passions, des *autres* passions. C'est pour cela qu'un sentiment est quelquefois d'autant plus fort qu'il est faux, d'autant plus violent qu'il est une erreur : on ne l'a pas ; mais on veut tant l'avoir, on désire si ardemment l'avoir qu'on l'a pour quelque temps à l'état aigu ; on est plus fougueusement ce qu'on veut être que ce qu'on est.

C'est ainsi que Sainte-Beuve fut pendant quelque vingt mois un mystique sentimental d'autant plus ardemment que c'était certainement ce qu'il y avait de plus contraire à sa nature. Il les a connus, lui, les fameux « amours de tête » de 1630 !

Dès lors, pour un temps, l'éblouissement devint la fascination et il fut romantique « par l'effet d'un charme », comme il a dit plus tard, ce qui signifie, dans notre langue d'aujourd'hui, laquelle est moins bonne, qu'il fut envoûté de romantisme et que ce fut une sorte de suggestion.

Dès lors, il adopta tout du romantisme : la littérature confidentielle, la mélancolie, la désespérance, la méditation religieuse, tout même un peu de moyen âge, tout, même l'imitation des

littératures étrangères, tout excepté l'exotisme, à quoi je ne vois pas qu'il songe un instant.

La littérature confidentielle est partout dans ses œuvres poétiques et dans ses romans ou nouvelles, et de tous les poètes de cette époque, c'est peut-être lui qui a parlé le plus de lui-même.

La désespérance s'étale dans le lugubre *Joseph Delorme* et la mélancolie dans les *Consolations* et les *Pensées d'août*.

La méditation religieuse revient comme un refrain, avec cette particularité qu'elle n'est *jamais* chrétienne, tandis qu'elle l'est toujours dans Chateaubriand et souvent dans Victor Hugo ; mais qu'elle est toujours déiste comme dans Lamartine. Dans *Volupté* même c'est la pensée de Dieu qui remplit Amaury et les réflexions morales des philosophes chrétiens plutôt, bien plutôt que la religion chrétienne proprement dite.

Et Sainte-Beuve a aussi rêvé un peu de vieux monastère et de tour ogivale.

Et il a encore traduit ou imité beaucoup de poèmes anglais et allemands, Coleridge, Wordsworth, Lamb, Bowles, Schlegel, Uhland, Ruckert, Kerner, etc.

Il s'est même donné un *style* tout romantique, c'est-à-dire tout en images, tout en comparaisons, en métaphores, en allégories et en symboles,

tout en phrases nombreuses aussi ou qui veulent l'être et prétendent rivaliser de mélodie ou d'harmonie avec le vers.

Mais, notez ce point, à travers tout ce romantisme, le vieil homme subsistant, plutôt l'homme inné, Sainte-Beuve, tantôt écoutait sa muse familière et humble qui n'était pas « l'odalisque brillante » et peignait un intérieur pauvre, une jeune fille simple, naïve et à l'ancienne mode, un paysage des quais, des quartiers tristes ou de la banlieue ; tantôt il écrivait soit à Villemain, soit à Patin, une épître dans le genre, absolument, de Boileau, de Fontanes ou d'Andrieux, et cela, je crois bien, était son repos, le rôle quitté, le masque jeté, la robe de chambre mise et le retour au naturel et à son naturel.

Cependant il était romantique ou croyait l'être et à le croire l'était en effet dans une très grande mesure, et il eut l'ambition, parfaitement légitime de sa part, d'être un professeur de romantisme.

Il sentait que les romantiques avaient besoin, en effet, d'un professeur, étant peu instruits, n'ayant pas de doctrine très nette, ne répétant guère que ceci, — que disent toutes les écoles nouvelles, — qu'il faut revenir à la vérité, et ignorant qu'il y a une vérité artistique qui est la fidélité à un certain point de vue, à une certaine conception géné-

rale, mais que du reste toutes les écoles s'écartent, chacune à sa façon, de la vérité proprement dite, c'est-à-dire du réel tout cru, et que c'est précisément parce que toutes s'en écartent que chacune, en arrivant, déclare qu'il y faut revenir et croit y revenir elle-même.

Il croyait donc, avec raison, que les romantiques n'avaient pas de doctrine, qu'ils allaient, simplement, devant eux, chacun selon ses forces, sur la route que Chateaubriand avait ouverte et frayée, et qu'au moins une direction générale leur était nécessaire, et il se fit le directeur d'esprits de la nouvelle école.

Il lui chercha d'abord des ancêtres, ce que toute école nouvelle aime à faire, surtout en France, pour prouver qu'elle n'est pas une fantaisie et qu'elle aussi est traditionnelle. Ronsard se réclama des anciens d'abord et ensuite du *Roman de la Rose* et de Lemaire de Belges, ne honnissant que l'école immédiatement antérieure à la sienne. L'école de 1660 se réclama des anciens d'abord et ensuite de Malherbe et Racan, ne honnissant que l'école immédiatement antérieure à elle. Sainte-Beuve crut trouver les ancêtres des romantiques de 1825 chez les ronsardistes d'une part et d'autre part chez André Chénier.

J'ai assez insisté sur cette erreur pour n'y pas

revenir longuement, mais je fais seulement sur cette affaire deux dernières réflexions.

La première, favorable à Sainte-Beuve, est que tout grand poète ayant forcément quelque chose du romantisme et par exemple, plus d'imagination que Colardeau, l'erreur de Sainte-Beuve est relativement facile et relativement naturelle et qu'encore est-il que, comparé à Saint-Gelais, Ronsard est un romantique et romantique André Chénier comparé à Bernis.

Emile Deschanel ayant fait la gageure « d'extraire du romantisme des classiques », comme a dit M. Jules Lemaitre, procéda ainsi : j'appelle romantique tout ce qui est beau ; ceci posé, je vais trouver beaucoup, mais beaucoup de romantisme dans les classiques. A quoi il réussissait le mieux du monde.

A peu de chose près, Sainte-Beuve procédait ainsi ; mais il n'avait pas complètement tort parce que ce qu'il appelait romantique c'était, non pas tout ce qui était beau, mais tout ce qui était *brillant*, demi-erreur seulement ; et, parce qu'il trouvait beaucoup de brillant dans Ronsard, dans Joachim du Bellay et dans André Chénier, il les déclarait romantiques.

Mais ma seconde remarque, moins favorable

à Sainte-Beuve, est qu'il trouvait *un parentage* entre les romantiques de 1825 et les ultra-classiques de 1550 et André Chénier et que cette idée ne fût jamais venue à un homme qui eût un instant considéré que les classiques de 1550, tout pénétrés d'antiquité, sont au fond des païens (sans le savoir), et qu'André Chénier est un athée, et que les romantiques de 1825 sont des chrétiens, et que cela suppose et signale une différence radicale.

Et cela l'eût conduit à chercher les caractères de fond et non de forme de l'école classique et de l'école romantique et à voir entre elles des différences de fond beaucoup plus importantes et considérables que les quelques ressemblances superficielles qui peuvent exister entre Ronsard, André Chénier et Victor Hugo.

Remarquez que le *Génie du christianisme* ne laisse pas de contenir au moins une grande partie du romantisme et que Sainte-Beuve était en opposition avec le *Génie du christianisme*. Chateaubriand recommandait d'abandonner cette littérature classique, humaniste, antiquisante qui, somme toute, était à fond païen et recommandait de chercher la poésie contenue dans les croyances chrétiennes et dans la mentalité chrétienne et dans les croyances chrétiennes ; Sainte-Beuve tout au moins recom-

mandait comme guides et maîtres des hommes qui avaient eu des croyances chrétiennes très faibles et dont l'imagination au moins, et peut-être la sensibilité elle-même, avaient été dominées par l'idéal mythologique.

Et donc si le romantisme était issu en partie au moins du *Génie du christianisme*, à certains égards au moins entre Romantiques et Sainte-Beuve, on était loin de compte.

Tant y a que Sainte-Beuve donna avec une certaine précision aux Romantiques une doctrine qui peut se résumer à peu près ainsi : N'imitez pas les anciens, ou très peu ; n'imitez pas Voltaire, les sous-classiques du XVIIIe siècle et les arrière-sous-classiques de 1800-1820 ; respectez, mais n'imitez pas beaucoup les grands maîtres du XVIIe siècle ; imitez Ronsard et André Chénier ou plutôt soyez dans leur état d'esprit et dans leur méthode générale ; art et guides sont là.

Or, en déduisant cet art poétique, il tournait presque le dos à ceux qu'il voulait conduire et s'il s'en aperçut et quand il s'en aperçut... mais cela viendra plus tard.

Sa liaison avec Mme Victor Hugo devenant moins séraphique le mit, relativement à Victor Hugo, dans la situation de tout homme qui aime la femme d'un mari, qui trouve le mari

gênant et qui par conséquent ne peut pas souffrir le mari Il trouva Victor Hugo jaloux, despotique, égoïste, orgueilleux et « grossier ». Le romantisme baissa d'autant dans son estime. On n'aime point les idées générales d'un homme que l'on n'aime point ; encore moins on aime le talent d'un homme qu'on déteste. Amaury ayant fini par trouver M. de Couaën un peu gênant, fut tout de suite un peu moins royaliste que M. de Couaën, et un peu moins royaliste qu'il n'avait été lui-même, et fit presque à M. de Couaën l'éloge de Buonaparte.

Sainte-Beuve fut moins romantique en 1832 qu'en 1830, en 1834 qu'en 1832 et en 1837 qu'en 1834, et quand il eut rompu avec Mme Victor Hugo elle-même et qu'il eut écrit dans son journal personnel : « je la déteste » et qu'en somme il les détesta tous les deux, « le charme » fut rompu et il ne fut plus romantique du tout, d'autant plus qu'en cessant de l'être, il revenait au fond même de sa nature.

Ajoutez ceci : Les romantiques en 1830, ayant évolué politiquement depuis quelques années, n'avaient pas réussi seulement au point de vue littéraire, ils avaient réussi au point de vue politique. Ils étaient pour la plupart assez bien en cour, déclaraient, sur la parole de Victor Hugo, que le romantisme c'était le libéralisme en

littérature et étaient dans le succès ou sur le chemin du succès. Sainte-Beuve restait très pauvre et très dénué, vraiment près de la misère, n'obtenant qu'une petite place de bibliothécaire, et sa jalousie à l'égard de ses anciens coreligionnaires littéraires, dont il s'était même fait le coreligionnaire religieux, devint assez vive. Un des ennemis de l'amitié, c'est le succès des autres, et l'on n'est plus guère, de cœur et d'âme, d'un camp où votre ami est devenu général et où l'on est resté petit officier. Le succès des romantiques refroidit Sainte-Beuve à l'égard du romantisme lui-même.

Chose curieuse : il crut même, à cette époque, le romantisme mort. Il le déclara et le crut mort pour s'excuser de le quitter. Que le romantisme fût fini à partir de 1830, c'était une idée fixe de Sainte-Beuve. Notez que ce n'était pas vrai sans doute et que le romantisme est une mentalité qui dure toujours, et actuellement elle dure encore ; mais que vraiment il y avait du vrai, et que c'était exact en un certain sens. En 1830, le romantisme était mort comme parti compact ; il était mort pour ce qui était de la cohésion. Le parti classique étant définitivement vaincu, le romantisme n'avait plus à se tenir serré et ramassé contre l'ennemi et il se dispersait ; et d'autre part le fait que quelques-uns de ses membres

étaient entrés soit dans l'administration, soit dans les assemblées politiques, contribuait à le disséminer. Il y avait donc quelque chose de vrai dans cette idée qu'en 1830 le romantisme avait cessé d'être. Le romantisme n'avait pas cessé d'être, mais l'armée romantique n'existait plus parce que la bataille romantique était finie.

Mais il y avait ceci surtout dans cette idée de Sainte-Beuve qu'il croyait le romantisme fini parce qu'il n'en était plus. Quand on quitte un journal, on croit toujours qu'il a perdu vingt mille abonnés. Sainte-Beuve fixa la date de la mort du romantisme au moment où, comme romantique, il était mort lui-même.

Et enfin je crois fort *qu'à s'établir professeur de romantisme et à donner leçons d'art romantique, Sainte-Beuve s'était aperçu lui-même peu à peu à quel point il ne l'était pas* et que c'est à cela surtout que son apostolat romantique lui a servi. Il a visé Ronsard et André Chénier comme les romantiques d'autrefois et comme les ancêtres et les maîtres des romantiques du XIXe siècle, à cause et uniquement, en vérité, de certains points de technique et de quelques ressemblances techniques, très superficielles, entre les uns et les autres. Il n'a pas vu, ou n'a pas voulu voir les différences pro-

fondes qui existaient entre les humanistes, qu'ils s'appelassent Ronsard ou André Chénier et les romantiques, qu'ils s'appelassent Théophile de Viau, Cyrano de Bergerac, Saint-Amant, Vigny, Lamartine ou Hugo. Il n'a pas vu la différence entre le goût de la vérité et de la mesure et le goût de la fantaisie débridée et de l'imagination vagabonde ; il n'a pas vu la différence entre le goût du vrai et le goût de l'exagération ; mais précisément il est à croire, intelligent comme il l'était, qu'à creuser cette question il a fini par s'aviser de ces différences mêmes ; qu'à force d'inviter les romantiques à être semblables à Ronsard et à André Chénier il s'est aperçu que fondamentalement ils ne l'étaient point du tout et que logiquement ils ne pouvaient pas l'être ; et il est à croire encore qu'à force de donner des leçons de romantisme à base de classicisme, qui, du reste, n'étaient pas suivies du tout, il s'est avisé que lui-même était classique essentiellement.

C'est ce que je ne vois point qu'il ait avoué ; mais ce que je ne doute point du tout qui ne se soit produit.

Il y a eu là quelque chose d'analogue à ce qui est arrivé à Sainte-Beuve dans ce que j'appellerai l'affaire de Port-Royal. Sainte-Beuve, vers 1828-1835, s'est cru religieux, chrétien je n'en

sais rien et j'ai dit que je ne le croyais guère ; mais enfin il s'est cru religieux. Cela l'a mené, comme on le voit assez par beaucoup de ses vers et par *Volupté*, à étudier très sérieusement et délicieusement Bourdaloue, Nicole, Pascal, et cela l'a conduit à s'attacher curieusement à la plus grande école chrétienne qui se soit élevée en France depuis le moyen âge, au Jansénisme. Il a passé une dizaine d'années dans le Jansénisme, commençant par l'aimer de tout son cœur et finissant le grand ouvrage qu'il lui a consacré par une profession de foi non seulement antijanséniste, mais encore sensiblement antireligieuse. Il avait senti son fond permanent à se heurter contre des idées, des sentiments et des états d'esprit vers lesquels il avait commencé par être attiré et par lesquels il avait commencé par être séduit, et la réaction avait été en raison et des premières sympathies et du travail même auquel il s'était livré pour bien entendre les doctrines. Certains esprits, et Sainte-Beuve en est certainement, vous diraient : « Il faut entrer profondément, intimement, dans les partis, dans les sectes, dans les doctrines ; cela est merveilleux à vous en détacher. »

Ce qui s'est produit en Sainte-Beuve pour Port-Royal s'était produit exactement en lui

pour le romantisme. Le romantisme, pour le Sainte-Beuve de 1837 environ, était mêlé du souvenir de Vigny, qui, très probablement, l'avait blessé par quelque hauteur, comme il en a blessé tant d'autres ; du souvenir de Lamartine, qui ne l'a jamais blessé et qu'il a toujours aimé, mais qui encore, littérairement, oratoirement, politiquement, avait décidément trop réussi à partir de 1830 ; du souvenir de Hugo, qui, d'une part, avait montré des exigences énormes pour ce qui était d'être loué, insatiable de glorifications et impatient de toute réserve, et qui d'autre part, dans le duel entre le mari et l'ami de la maison, avait, après tout, en définitive été le vainqueur ; du souvenir de Mme Hugo enfin, envers qui il aurait dû être reconnaissant, car elle avait été pour lui inspiratrice de poèmes intéressants et du meilleur d'un beau roman, et à laquelle, de fait, il pardonna complètement plus tard ; mais encore qui, à un moment donné et assez cruellement, ce semble, l'avait chassé.

Cette réaction contre son idéal de jeunesse alla très loin, plus loin qu'on aurait pu croire ; car remarquez bien que Sainte-Beuve, non seulement devint ou redevint classique, classique à la grande manière, qui consiste à regarder Montaigne, Malherbe, La Fontaine,

Racine et Molière comme de très grands hommes et Boileau comme un homme très intelligent ; mais devint petit classique, à la rencontre et souvent, admirateur des petits poètes du XVIIIe siècle et de l'empire, pour lesquels on peut croire que, vers 1825, il n'avait que du mépris. La passion a deux effets : le premier de vous faire trop aimer son objet, le second de vous le faire trop détester et de vous faire beaucoup trop aimer son contraire.

Plus généralement et pour sortir de cette question de Sainte-Beuve romantique, puis antiromantique, ce qui est resté dans Sainte-Beuve de la jeunesse de Sainte-Beuve et le retentissement, en un sens ou en un autre, de la jeunesse de Sainte-Beuve sur tout le reste de sa carrière me paraît ceci.

D'abord il resta très voluptueux. Ces choses sont d'innéité et il va sans le dire que Sainte-Beuve était voluptueux de naissance ; mais, de plus, il n'est pas sans conséquence d'avoir à vingt-quatre ans été éperdument amoureux d'une femme très belle, d'avoir eu pendant sept ou huit ans l'esprit hanté de sa beauté, d'avoir cherché des consolations à ses rigueurs ou des dérivatifs aux fougues fouettées par l'impossibilité de l'avoir, dans de multiples amours de

rencontre ; et de tout cela on n'est pas sans garder certaines habitudes sensuelles que l'on aurait peut-être eues sans cela, mais que, cela ayant été, il est encore plus certain qu'on doit avoir.

Volupté se termine pour les convenances et d'une façon, du reste, qui n'est pas absolument invraisemblable, par l'entrée d'Amaury dans les ordres ; mais elle se terminerait beaucoup plus vraisemblablement encore par la chute définitive d'Amaury dans la vie sensuelle.

De ces habitudes libertines et des conséquences du libertinage Sainte-Beuve a fait dans *Volupté* un tableau que j'ai cité et qui est très accusateur contre lui-même. Je dois dire qu'il l'est même trop, Sainte-Beuve ayant eu cette faiblesse de caractère qu'il dit qui est une conséquence du libertinage, mais ne l'ayant eue que dans certaines limites et, sans avoir jamais été un héros de la volonté et de la fierté, n'ayant jamais été un caractère vil.

Sainte-Beuve, secondement, resta très vain et très fat, sournoisement vain et insidieusement fat, mais l'un et l'autre extrêmement. Très flatté d'avoir été aimé — car de quelque façon qu'il l'ait été, il le fut — par une des femmes les plus belles de son temps et qui portait au front une auréole de gloire conjugale, c'est de mille façons

indirectes, obliques, sinueuses, tournantes, ou au contraire trop directes, qu'il a informé ses contemporains et la postérité de cette bonne fortune, ou que, de façon plus générale, il a fait entendre à ses contemporains et à la postérité qu'il avait été de ceux à qui les femmes les plus exquises ne résistent point.

Il est remarquable que, par exemple, Musset n'a chanté que ses insuccès en amour, que les trahisons dont il a été victime, que « la femme à l'œil sombre » ou « la morte » et ne nous ait nullement entretenus du Don Juan qu'il a été jusqu'à la fin, et que ce soit Sainte-Beuve qui se soit posé en ancien Don Juan pendant à peu près toute sa vie.

Tant y a que cette affectation répétée et que cette insistance en pareille affaire n'est pas quelquefois sans un certain ridicule.

Ce qui est resté encore dans Sainte-Beuve de la jeunesse de Sainte-Beuve, c'est — chose beaucoup moins désobligeante mais un peu critiquable encore — le goût qu'il avait des histoires de femmes et le goût qu'il avait pour les ouvrages des femmes. La fameuse question : « A-t-il aimé ? Comment a-t-il aimé ? » qu'il se pose toujours, de quelque homme qu'il ait à parler, est comme un pli qu'il a contracté dans sa jeunesse, et il faut convenir que cette préoccupation a pour

effet d'encombrer un peu ses meilleurs articles en raison de l'importance exagérée qu'elle a à ses yeux.

On sait assez quelle admiration j'ai pour les *Causeries du lundi* et pour les *Nouveaux Lundis*, et cela n'est pas en cause, mais ils apparaissent trop de temps en temps comme les mémoires galants de trois siècles.

Pour ce qui est des livres de femmes, on peut dire que Sainte-Beuve était toujours désarmé quand il s'agissait d'un ouvrage parti d'une plume féminine, qu'il ne retrouvait plus son goût pour en parler et qu'il a prétendu nous faire admirer, et qu'il a admiré peut-être, des pauvretés dont il n'aurait même pas voulu parler si c'eût été un homme qui les eût écrites. Les femmes auteurs ne peuvent pas imaginer ce qu'elles ont perdu à la disparition de Sainte-Beuve; on n'est plus que juste pour elles, et ce sera ainsi tant que Sainte-Beuve sera mort. Il est des jurés qui ne peuvent pas condamner une criminelle ; Sainte-Beuve a été le juge inépuisablement indulgent pour les crimes littéraires des femmes.

De la jeunesse de Sainte-Beuve il est resté encore dans Sainte-Beuve beaucoup de jalousie à l'égard des grands génies littéraires, surtout poétiques, et beaucoup de jalousie surtout à l'é-

gard des hommes de lettres qui avaient été aimés des femmes. Sainte-Beuve a mis pour épigraphe à un de ses articles : « *Ne despicias minores* », et ce n'est pas un mauvais conseil ; mais sa conscience aurait dû lui dicter : « *Ne, per invidiam, majores deprimas.* »

Il faut lui rendre cette justice que ce n'est pas seulement par envie qu'il n'a pas rendu pleine justice aux géants de la littérature et qu'une certaine impuissance y a été pour quelque chose : le très grand génie littéraire je ne dirai pas échappe à Sainte-Beuve, mais le dépasse en partie, et très sagace sur certaines de ses parties, et non les moindres, encore est-il qu'il n'en peut pas faire le tour.

Il ressemble un peu à son cher Fontenelle, que je mets très haut moi-même, mais enfin dont je crois bien avoir dit : « Il est inimitable à apprécier M. Morin, mais, sur Leibniz et Newton, je suis sur le point de le trouver un peu faible. »

Il y a de cela dans Sainte-Beuve et par conséquent il n'est pas coupable.

Cependant il est visible ou probable qu'il y a un peu de jalousie. On croit comprendre qu'il n'a pas tout à fait pardonné aux grands écrivains de son temps d'avoir réussi un peu plus que lui. Il n'a pas été tout à fait juste pour Stendhal, pour

Balzac, pour Victor Hugo, pour George Sand, quoiqu'il l'ait toujours aimée, pour Vigny ; et combien il a mis de temps, en vérité, pour trouver ou pour dire qu'Alfred de Musset avait du talent !

Pour ce qui est des hommes de lettres qui ont été aimés des femmes, la jalousie est visible et elle éclate. Il a détesté Benjamin Constant au delà de toute mesure sans qu'on en puisse découvrir une autre raison ; il a été froid pour Alfred de Musset très probablement pour cela ; lui qui abonde en confidences voilées ou même nues sur ses anciennes amours, il reproche leur fatuité aux autres et il fait dire à une jeune fille lisant les *Confidences* de Lamartine : « Mais savez-vous bien que ce Monsieur est un fat ! » On sent ici la plaie secrète, ou, si l'on veut, comme il aimait à dire, « la gerçure ».

C'est cela, avec la passion de la vérité, si votre charité y tient, qui l'a fait revenir, et de loin, sur Chateaubriand. L'idole de sa jeunesse, à mesure que ses amours, qui ne se peuvent comparer en qualité comme en nombre qu'à celles de Zeus, étaient plus connues, lui est devenue de plus en plus antipathique et a fini par être ce que l'on voit qu'elle est dans *Chateaubriand amoureux* et dans *Chateaubriand et son groupe littéraire*. Pourquoi aussi tant de marquises dans la

vie d'un homme, et cela se peut-il souffrir ?

Mais ce qui est resté le plus dans Sainte-Beuve de la jeunesse de Saint-Beuve, ou plutôt ce que la jeunesse de Sainte-Beuve a, je crois, infiniment développé en lui, c'est la sagacité de moraliste et d'historien. Aucun doute que cette finesse, cette pénétration, il ne les eût de naissance, sans quoi rien ne les lui eût données ; mais voyez comme il est vraisemblable que le temps où il a vécu, le monde où il a vécu, la façon dont il a vécu ont extrêmement développé ces qualités de son esprit.

Il est très habile à démêler, à débrouiller le caractère, l'esprit général d'un temps et aussi les nuances de cet esprit, à faire ce que, par imitation du mot psychologie des peuples, j'appellerai psychologie des siècles. Innéité mise à part, le temps où il a vécu jeune, l'époque où il a eu l'âge des fortes impressions est pour beaucoup dans cela.

Car 1820-1835 est un temps extrêmement instructif en ce qu'on y peut voir et étudier plusieurs types d'hommes essentiellement différents. Vous avez là sous les yeux les survivants de l'ancien régime, qui ne sont pas si vieux, qui ont de soixante à soixante-dix ans et qui sont ou des doctrinaires rigides et moroses de la monarchie absolue, des hommes qui (le mot est historique,

il a été dit souvent en 1814) veulent « l'ancien régime avec ses abus » ; des hommes enfin comme M. de Couaën ; — ou des hommes restés incurablement légers, étourdis, aventureux et gens de risque comme... comme Sainte-Beuve aurait bien dû en mettre quelques-uns dans *Volupté* pour faire grouiller son roman, et comme il me semble que M. de Polignac en était un.

Vous avez là sous les yeux les hommes de l'Empire, éblouis du rêve impérial, restés conquérants et conquistadors, « ivres d'un rêve héroïque et brutal », croyant à la revanche de demain, à l'Europe en proie, au monde redemandé et repris, décisifs, décisionnaires, affirmatifs, autoritaires et cassants.

Vous avez là sous les yeux les hommes et les femmes de la bourgeoisie nouvelle, les hommes qui se sont enrichis sous l'empire comme fournisseurs de vivres aux armées, banquiers, financiers, intendants militaires, agioteurs, sans moralité, sans idéal ; leurs femmes, filles d'hommes de leur monde, sont des Mme R... coquettes, curieuses d'amour, sans préjugés, prudentes pourtant et qui attisent sans se brûler. Remarquez que Mme R... est Mme R... et non pas Mme de R...

Vous avez là sous les yeux des révolutionnaires mystiques et des mystiques révolution-

naires, des Lamennais, mêlant l'amour ardent du peuple à l'amour ardent d'un christianisme populaire, démocratique et démagogique.

Vous avez là des romantiques chrétiens ou déistes chez qui la religion est une forme de la beauté et qui rêvent d'art religieux et de religion artistique, si bien qu'au moins par certains côtés ce sont des hommes du moyen âge.

Cette époque présente des spécimens de toutes les époques, y compris même l'antiquité impériale. Le beau moment pour comprendre l'ancien régime, la Révolution, l'empire français, l'empire romain et Virgile, le XVIIIe siècle, l'époque de Law et les hérésies ! C'est à cette époque que sont nés les premiers historiens du XIXe siècle et qu'ils devaient naître, et c'est à cette époque que naissait à la vie intellectuelle Sainte-Beuve, qui devait toute sa vie être historien moraliste, qui devait toute sa vie faire de la psychologie des siècles, qui devait inventer l'histoire littéraire considérée comme histoire morale des nations, qui devait, défaut de sa qualité, verser un peu trop dans l'histoire littéraire anecdotique, comme certains historiens versent dans la petite histoire, et qui devait de plus en plus, vers la fin de sa vie, se ramener à être uniquement historien.

Ce qui est resté de la jeunesse de Sainte-Beuve, c'est surtout sa curiosité et sa sagacité de psychologue et de moraliste. Il eut toujours peu de profondeur philosophique et le plus souvent il ne se mêle point du tout d'entendre les philosophes grands et petits, et quand il s'y risque il est faible et il est fuyant. Mais c'est un moraliste analyseur merveilleux.

L'a-t-on assez appelé confesseur ! Il l'est. Il a confessé des âmes de tous les siècles avec une perspicacité et un doigté de découvreur étonnants. Il se joue au milieu des plis, des replis et des nœuds de l'âme. C'est qu'il était fin, c'est qu'il avait beaucoup étudié les grand confesseurs chrétiens, ceux qui confessent auriculairement et qui aussi, dans leurs sermons, confessent, du haut de la chaire, des assemblées et presque des peuples entiers ; c'est aussi qu'il avait eu une jeunesse tourmentée, à la fois avide et repliée, pleine d'erreurs et aussi de réflexions sur ses erreurs, curieuse des erreurs des autres et pleine de réflexions sur les erreurs des autres.

Il n'avait presque, en lisant un roman, un poème ou une histoire, qu'à se rappeler son passé pour comprendre toute la suite des sentiments et des péripéties morales et pour en démêler les secrets ressorts. Il est l'homme qui a le mieux compris, tout le premier, *Madame Bovary*, quoique

n'ayant pas, comme Dupanloup, « confessé en province » ; il a vu, encore qu'il l'ait un peu exagéré, le grand mérite de la *Fanny*, de Feydeau, parce qu'il a compris du premier coup la jalousie de l'amant à l'égard du mari, alors qu'un critique, fort distingué, du reste, déclarait dans le même temps absolument invraisemblable et impossible qu'un amant, du moment qu'il était préféré au mari, pût être jaloux de celui-ci.

De cette perspicacité de moraliste très averti il y a une preuve très curieuse, très significative, que M. G. Michaut a été très avisé de relever (1), mais qu'à l'époque où il écrivait il ne pouvait pas voir encore dans toute sa plénitude, et que voici :

Examinant le *Dominique* de Fromentin, marquant le dénouement vertueux, le trouvant en désaccord avec le reste du récit, Sainte-Beuve s'écria tout de suite : « Ce roman est une autobiographie, mais l'auteur à la fin n'a pas dit la vérité ; le dénouement n'est pas vrai ; je suis sûr que le dénouement n'est pas vrai ! »

Et il écrivit : « Ici et dans toutes les scènes déchirantes, et incomplètes de solution, qui remplissent la dernière partie du récit jusqu'à l'entière rupture, j'oserai me permettre une

(1) G. Michaut : *le Livre d'amour de Sainte-Beuve.*

critique. Le lecteur n'est point satisfait, la situation si bien amenée, si bien poussée jusqu'au bord extrême du précipice, n'est point vidée avec une entière franchise et n'aboutit pas. Le roman n'est pas entièrement d'accord avec la vérité humaine, avec l'entière vérité telle que les grands peintres de la passion l'ont de tout temps conçue.

«Il y a un fait constant et d'observation morale : le propre de la passion arrivée à son paroxysme est de n'avoir aucun scrupule. Quand la passion est montée à ce degré chez deux êtres, elle ne marchande plus ; elle n'a aucun remords actuel. Entendons-nous bien : je ne veux pas dire que plus tard, après, au réveil, le remords ne se réveillera pas aussi en de certaines âmes ; mais, au moment où l'incendie intérieur est si ardent et attisé, ce remords est aisément étouffé et il est compté pour rien.

« Or il n'y avait que deux solutions tout à fait vraies à la situation de Dominique et de Madeleine : ou bien la chute de Madeleine, résultat de leur commune imprudence, ou bien le départ, en effet, de Dominique, trop timide et qui a usé le plus fort de sa passion déjà ancienne dans des luttes stériles ; mais alors, la vérité qu'il faudrait dire, c'est que Madeleine, chez qui, au contraire, la passion est dans son plein et à son

comble, doit lui en vouloir et le mépriser un peu de l'avoir amenée là pour reculer ensuite. Qu'avait-il à faire de souffler pendant des années le feu pour se dérober et s'enfuir au moment où il voit la flamme ?

« Ce Dominique, non plus, ne doit pas être content de lui et il ne saurait nous être présenté en définitive comme une manière de sage qui a triomphé de sa passion. Ce n'est qu'un amoureux faible qui a pris sa crainte pour de la vertu, sa timidité naturelle pour un stoïque effort.

« Je sais bien que l'auteur lui fait faire un léger *mea culpa* dans sa confession ; qu'il se blâme volontiers en parlant de lui-même et qu'il est porté à se déprécier tout en caressant ses souvenirs.

« *C'est égal, de quelque côté qu'on la prenne, cette fin laisse, selon moi, à désirer ; et comme dans un certain nombre de romans vrais, mais auxquels il fallait un dénouement, je suis bien sûr qu'ici, s'il y a quelque réalité dessous, la vérité n'a été suivie que jusqu'à un certain point et jusqu'à un certain endroit.* »

Ainsi raisonnait Sainte-Beuve, se rappelant le long roman de sa jeunesse, se disant : « J'ai passé par là et je sais comment vont les choses », n'étant pas fâché, dans son éternelle fatuité, de le dire aussi au public, indiquant, je le dirai

entre parenthèses, que le dénouement de *Volupté* n'est pas vrai, et en somme faisant une analyse excellente.

Or, ce qu'il ne pouvait pas savoir au moment où il écrivait son article (ni, non plus M. Michaut au moment où il écrivait sa magnifique étude sur le *Livre d'amour*), on a parfaitement découvert depuis que le dénouement vertueux de *Dominique* est faux. Sainte-Beuve, avec sa sagacité de confesseur, aidée de ses souvenirs de jeunesse, avait démêlé la vérité avec une sûreté parfaite un demi-siècle avant qu'elle fût révélée par les documents. Ceci, c'est sa planète Le Verrier.

Et (peut-être) ce qui reste dans Sainte-Beuve de la jeunesse de Sainte-Beuve, c'est son style. Pour avoir voulu être un écrivain romantique, pour avoir voulu avoir un style poétique, pour avoir voulu, ne pensant pas par images, écrire par images, aussi pour n'avoir pas craint, pour avoir plutôt cherché, une certaine souplesse et sinuosité assez voisine de l'entortillement qui est familière aux romantiques surtout en prose et par où ils s'apparentent aux précieux — et sur la préciosité chez les romantiques, il y aurait un livre à faire, du reste difficile à faire — à cause de tout cela, quoique s'étant beaucoup débrouillé,

quoique forcé par les nécessités du journal d'aller plus droit au but et de se moins tourmenter; quoique ayant fait dire, ce qui se trouva vrai : « Il sera pressé ; il n'aura pas le temps d'écrire mal » ; cependant encore il garda toujours dans ses écritures des recherches de style imagé qui aboutissent à des images incohérentes ou au moins troubles ; et ne l'entendions-nous pas tout à l'heure encore dire : « La situation si bien amenée, si bien poussée jusqu'au bord extrême du précipice, n'est point vidée avec une entière franchise et n'aboutit pas » ? Et aussi il garda toujours, malgré d'admirables pages de pur style classique, quelque chose, souvent, de ce style tortueux, fuyant, qui se dérobe, qui se glisse en flexions laborieuses, qui n'est pas franc, qui n'est pas direct, qui n'est pas mâle et qui rappelle ce qu'il a dit, en parlant de Balzac, du corps brisé et amolli du mime antique.

La jeunesse de Sainte-Beuve a eu ses petites joies et ses grandes douleurs ; elle a eu ses travaux et ses abandonnements ; elle lui a été, pour le reste de sa vie, utile et nuisible ; elle ressemble à beaucoup d'autres ; mais elle est plus intéressante que beaucoup d'autres.

Mai 1913.

TABLE DES MATIÈRES

I. — Sa sensibilité. 3
II. — Son imagination. 78
III. — Son intelligence. 89
IV. — Le moraliste. 160
V. — Le romancier. 219
VI. — Le poète 257
VII. — L'écrivain en prose. 292
VIII. — Conclusions 305

Poitiers. — Société française d'Imprimerie.

...NDING LIST DEC 15 1952

542894

LF
S137
.Yfa

Sainte-Beuve, Charles Augustin
Faguet, Émile
La jeunesse de Sainte-Beuve.

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED